

PUBLICATIONS DE LA SECTION HISTORIQUE DU MAROC
DOCUMENTS D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE MAROCAINES



FAWAID AL JAMMA BI ISNADI
'OULOUMI AL OUMMA

ABOUZID SIDI ABDERRAHMAN BEN MOHAMMED
LE JAZOULI, LE TAMANARTI, LE MGHAfri

البوايد الجمّة با سناد علوم الأمّة
للبقيه الاديب الفاضل أبي زيد
السيد عبد الرحمان بن محمد الجزولي
التمنارقي المغابري

Texte arabe du xvii^e siècle

traduit par

LE COLONEL JUSTINARD

CHARTRES
DURAND, ÉDITEUR

—
1953

**Collection of Prof. Muhammad Iqbal Mujaddidi
Preserved in Punjab University Library.**

پروفیسر محمد اقبال مجددی کا مجموعہ
پنجاب یونیورسٹی لائبریری میں محفوظ شدہ



PUBLICATIONS DE LA SECTION HISTORIQUE DU MAROC
DOCUMENTS D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE MAROCAINES

•••••

FAWAID AL JAMMA BI ISNADI 'OULOUMI AL OUMMA

ABOUZID SIDI ABDERRAHMAN BEN MOHAMMED
LE JAZOULI, LE TAMANARTI, LE MGHAFRI

البوايد الجمّة باسناد علوم الأمّة
للفقيه الاديب الفاضل أبي زيد
السيد عبد الرحمان بن محمد الجزولي
التمنارقي المفايري

Texte arabe du xvii^e siècle

traduit par

LE COLONEL JUSTINARD



CHARTRES
DURAND, ÉDITEUR

—
1953

132357

PRÉFACE

L'auteur de ce livre est un Berbère du Sous, un Chleuh, ainsi que tous les personnages religieux cités dans son ouvrage.

Les hagiographes marocains ne se sont guère occupés des saints berbères¹ qui sont peu connus.

C'est la raison pour laquelle j'ai essayé de traduire ce livre, non pas seul, mais aidé par un lettré marocain. Il y a vingt ans de cela.

De même que j'ai traduit la Ribla de Tasaft avec Si Boubeker Kittani, qui, en ce temps-là ne parlait pas du tout français, mais avait une très belle culture arabe, de même j'ai traduit ce Fawaid avec Si Mohammed Hassar, un jeune Marocain de Salé, très cultivé dans notre langue, qui repose maintenant dans le cimetière marin de Salé, sous un bastion de la muraille.

Que ce livre garde son souvenir, avec ma reconnaissance.

Et que cet ouvrage d'un Berbère, traduit par un Français avec l'aide d'un Arabe, soit comme un symbole de l'amitié franco-marocaine, qui doit durer « malgré vents et marées », un mot qu'aimait le Maréchal Lyautey.

L'auteur du Fawaid, qui fut cadi de Taroudant à la fin du règne du Saadien El Mansour, trouva le moyen de garder sa place pendant la longue période de trouble qui suivit la mort de ce prince, la « siba », qui était presque de règle après la mort des plus puissants sultans. Ce qui prouve que

1. H. G., p. 49.

notre auteur ne manquait pas de souplesse. Car, dit un proverbe chleuh :

« La balance n'est pas stable au lieu où souffle le vent. »
 « Our iṭbit Imizan ghinna gh illa rriḥ. »

En plus d'un passage de son livre, il est sévère pour ses contemporains. Mais c'est toujours habilement, indirectement, par la bouche d'un de ses personnages ou par le récit d'un rêve qu'ils ont fait.

Ce cadi, sévère pour les cadis, ne l'est jamais d'une façon plus cruelle qu'en faisant l'éloge de l'un d'entre eux. La page vaut d'être recopiée (page 41).

« Je l'ai vu en rêve un peu avant son investiture », dit un de ses personnages en parlant de certain cadi, « je l'ai vu descendre dans une mare de boue noire et puante. Et je lui disais : « Attention, attention, » de ne pas t'éclabousser dans « cette saleté. » Or, il retroussa ses vêtements et il traversa la mare sans même une éclaboussure. »

Et l'auteur ajoute négligemment : « Je dis que c'est un apologue merveilleux de l'état de cadi. » Il savait choisir ses textes. Cette rosserie doit suffire à montrer que notre auteur ne manquait pas d'esprit et avait la dent assez dure. Il y en a d'autres preuves au cours de son livre.

Je revois les yeux pétillants de malice de Si Moussa Rezmouki, un vieillard, autre Chleuh et autre cadi, auquel je dois la communication de ce livre lorsqu'il me soulignait ce passage. De même que je le vois, déclamant avec une gravité solennelle l'exclamation de Sidi Ahmed ou Moussa :

« Tout, depuis le dais jusqu'au tapis (depuis la voûte du ciel jusqu'à la surface de la terre), proclame la Vérité (el Haqq, Dieu). »

Il n'y a pas beaucoup de renseignements historiques dans le Fawaid. Peut-être est-ce prudence d'auteur. Celui-ci était cependant bien placé pour nous renseigner puisque son « cheikh », son maître spirituel n'était autre que Sidi Yahia

ben Abdallah, le marabout de la Zaouia de 'Fafilet' des Ida ou Zdagh, qui rivalisa, pour la royauté du Sous, avec Abou Hassoun Sidi Ali bou Dmia', le marabout de 'Tazeroualt' au temps du malchanceux Moulai Zidan.

Il y a un renseignement intéressant relatif au siège de Mazagan (Bridja), occupé par les Portugais, et que l'armée des Musulmans, avec beaucoup de montagnards Guezoula, n'était pas arrivée à enlever (1562).

Or, un chef de ces montagnards était Sidi Mohammed ou Brahim Cheikh, de Tamanart, cet amoureux de la langue arabe (page 78) qui devait avoir la tête pleine de citations et qui, après l'échec de la harka, étant venu saluer le sultan Moulai Abdallah, jugea bon de lui citer un vers d'Amroulqais, dont le sens, transposé à l'usage de l'actualité, disait clairement que si les Musulmans avaient levé le siège, c'était par désir de rentrer dans leurs foyers.

« Le sultan admira ce propos, bien qu'il fut affligé », dit le conteur.

Je me souviens de la réaction violente de Si Mohammed Hassar, quand nous traduisions ce passage, indigné qu'il était de la placidité du sultan. Mais n'a-t-on pas écrit que le Sultan lui-même avait donné l'ordre d'évacuer Bridja, déjà enlevé par ses troupes aux Portugais² ?

On dit encore en manière de proverbe dans le Sous :

« Beṣṣaḥ tkhliten Bridja³ ? »

« Est-ce toi en vérité qui as démoli Bridja ? »

On voit, par ces quelques citations que cette « fahrassa » n'est pas qu'un catalogue et un recueil de pieux bavardages.

Le choix des anecdotes, le récit naïf des miracles montre aussi combien grande était la foi de l'auteur. C'est en

1. Que M. Houdas dans sa belle traduction de Nozhat el hadi baptise zaouia de Berrada', faute de 2 points (Berrada' = bizdaghi), p. 343.

2. H. C., p. 138, sur l'« Anonyme de Fès ».

3. Proverbes chleuh communiqués par Si el Hadj Mokhtar Derqaoui, n° 78.

particulier dans le récit de la vie de son père, qui fut son premier maître et auquel il consacre un long chapitre au début de son livre.

Une apostrophe de celui-ci à son âme, contre laquelle il devait lutter pour résister à ses passions (page 16), rappelle d'une façon étonnante une ligne des Confessions du grand Berbère Saint-Augustin au jour de sa conversion.

« Tu m'en as fait voir », dit le Musulman à son âme.

« Du fouet de quelles pensées n'ai-je pas fouaillé mon âme pour qu'elle me suivit quand je m'efforçais d'aller après Toi. Elle renâclait, elle se récusait..... », dit Saint-Augustin dans les Confessions ¹.

Toujours dans le même chapitre on voit l'opposition entre les « foqahas » et les « foqaras » (entre les théologiens et les mystiques).

L'auteur, par la voix de son père, ne s'engage pas. Il dit qu'il faut être à la fois les deux, tout en ayant un mot dur pour les uns et les autres.

Tout ce chapitre est plein de charme jusqu'au « hadit du chapelet » qui le termine.

On trouve dans le Fawaid un renseignement précieux, jamais, à ma connaissance, précisé ailleurs, tout au moins dans une traduction française. « Que celui qui le saura l'écrive en marge de ce livre. Il y aura des mérites. » (Page 35.)

Il s'agit du lieu de naissance de Abdallah ben Yacin, le promoteur de la dynastie des Almoravides. Tamanart est ce lieu de naissance comme celui de notre auteur.

On peut s'étonner de ne pas trouver, dans cette liste des personnages importants du Sous, le nom du grand Jazouli, Sidi Mohammed ben Sliman, un des « seba'tou rrijal », les sept patrons de Marrakech, lui qui a introduit la mystique dans le Sous et donné son nom à la « tariqa jazouliya » ².

1. Traduction récente de P. de Mondadon, 1950, *Les Portiques*, Club Français du Livre, p. 189.

2. Note à son sujet dans l'Appendice.

C'est que l'auteur s'est borné à citer ses maîtres et les maîtres de ses maîtres. Or, il y a un siècle entre lui et le Jazouli. C'était un peu long pour garder la chaîne. Il y a des vers dans le Fawaïd. On ne s'est risqué à en traduire que quelques-uns. Certains sont beaux. (Ce n'est pas l'avis de l'Ifrani.)

Tels ceux qui sont le commentaire d'une visite en commun faite par l'auteur et ses compagnons au tombeau de Sidi Ahmed ou Moussa, au Tazeroualt.

Ils étaient partis de Taroudant. C'était en 1002 (1594) donc trente ans après la mort de Sidi Ahmed ou Moussa (971, 1563).

« Nous sommes partis chargés du fardeau d'amour.

Ainsi qu'on part pour le Nedjed en caravane... »

Et la suite.

Or l'Ifrani, dans son livre « Safwat man intachar », parle du Fawaïd (page 155) :

« C'est un ouvrage utile. Je l'ai lu et j'en ai tiré profit dans cet ouvrage... »

Mais il dit aussi : « Il a composé un diwan de poésie. Ce sont des *vers de savant*. » Cela n'a pas l'air d'un éloge.

Par ce qui précède on voit que le livre entier ne doit pas être sans intérêt. L'auteur était bien placé, on l'a déjà dit, pour connaître l'histoire de son temps. On exprime ici le souhait que le livre entier trouve un traducteur.

ABRÉVIATIONS POUR RÉFÉRENCES

H. C. pour « Les historiens des Chorfa », LÉVY-PROVENÇAL, Larose, Paris, 1922.

N. H. S. pour « Notes sur l'histoire du Sous au XVI^e siècle ». Lieutenant - Colonel JUSTINARD, Archives Marocaines, vol. XXIX, Champion, Paris, 1933.

FAWAID DU TAMANARTI

Le manuscrit dont on donne ici le premier tiers de la traduction sous le titre « FAWAID du TAMANARTI » est l'œuvre d'un lettré du pays des *Jazoula* (on nommait ainsi l'Anti-Atlas) qui fut grand cadi de Taroudant « sous trois règnes », comme il dit lui-même.

C'est au début du XVII^e siècle, après la mort de Moulay AHMED EL MANSOUR le Saadien, sous les « trois règnes » de Moulay ZIDAN, de Sidi YAHIA ben ABDALLAH et de Sidi ALI BOU DMIA'. Et il s'agit de la royauté du Sous.

Le titre complet du livre est « Fawaid al Jamma bi isnadi 'ouloumi al oumma ».

Le nom de l'auteur « ABOUZID Sidi ABDERRAHMAN ben MOHAMMED le Jazouli, le Tamanarti, le Mghafri ».

« Les Mghafra », dit l'auteur, « sont des Arabes qui habitent du côté du Sud, dans le Sahara. Le tombeau de mon arrière grand-père y est un lieu de pèlerinage connu, dans la *Feija de Tamanart*, qui est la capitale du pays des Jazoula. De ce pays est originaire, le fqih ABDALLAH ben YACIN le Jazouli qui a instauré la dynastie des Lemtouna au Moghreb. »

Le manuscrit, qui appartenait à la bibliothèque du Cadi de Taroudant, Si MOUSSA REZMOUKI¹, comprend 377 pages d'une très belle écriture, dont une grande partie est malheureusement endommagée au point d'être illisible. Il en a été tiré trois photographies, dont *deux* à la Bibliothèque du Protectorat à Rabat, et *une* à la Section Historique du Maroc à Paris.

1. Voir N. h. S. page 89 (*Notes sur l'histoire du Sous au XVI^e s.* Archives marocaines), vol. 29. Champion, Paris, 1933.

Quelques inscriptions sur les pages de garde donnent des renseignements intéressants :

L'auteur est mort en 1060 (1650).

La copie, datée du dernier jour de Ramadan de 1046 (1636) est de la main de ABDERRAHMAN ben YOUSSEF el OUSIMI¹, pour son Cheikh ABDERRAHMAN le Jazouli, le Tamanarti. Ce dernier est l'auteur lui-même et la copie, presque une première édition (puisque le livre, terminé en 1045 (1635), est d'un de ses élèves.

Ce livre, relié en cuir (a appartenu) au marabout Sidi Mohammed b. Ahmed al Athmani, neveu de Sidi Athman, de Tagergouzt, de l'oued Zagmouzen, notre cheikh al Yaqoubi².

1. Ait Ousim, d'Ammeln (au Sud de l'Arba de Tafreout).

2. La zaouia de Tagergouzt, des Sektana du Sous, près de Taliouin, dont les marabouts sont une branche de la descendance de Sidi Mohammed ou Yaqoub, d'Imi n tattelt (grand moussem). Ce fut un centre intellectuel et religieux important, ainsi qu'en témoigne, à la fin du XVIII^e siècle le « Rihla » de Tasaft.

La présente traduction, faite sur ce manuscrit, a été revue à l'aide d'un autre exemplaire du « Fawaid » qu'a bien voulu me prêter le grand lettré, savant historien et chef de confrérie Sidi ABDELLHAY le Kittani, de Fès, auquel j'exprime ici mes remerciements. Ce qui suit est la traduction de la première page du manuscrit appartenant à Sidi ABDELHAI le Kittani, et annoté de sa main.

« FAWAID, par l'illustre savant du pays de Sous, dont les sources remontent jusqu'au Prophète, ABOUZID ABDERRAHMAN ben MOHAMMED ben AHMED ben BRAHIM ben MOHAMMED ben AHMED le Jazouli, né et élevé à Tamanart, habitant à Taroudant, grand cadî de Taroudant mort vers 1060, selon la « Tabaga » de l'Haoudigi¹.

« A dit le savant, le saint, le voyageur, l'homme parvenu à un grand âge, ABOULABBES AHMED ben MOHAMMED AHOUZZI le Chtouki, le Draoui, le Tamgrouti dans sa « filhrasa » Qira El ajlan fi ijazati ihaibbati ou likhouan », au sujet de son Cheikh ABOU ALI EL YOUSSE et parlant des voyages de celui-ci dans le Sous.

« Il est allé dans sa capitale (du Sous) Taroudant et il y a trouvé des savants réputés.

« Le premier de tous, en ce temps-là était d'après ce qu'il m'a dit, le *cadî Abderrahman ben Mohammed*² le Tamanarti.

« Il a été son élève et lui-même était l'élève des grands chioukhs du pays des Jazoula, parmi lesquels le Cheikh parvenu à un grand âge, ABDALLAH ben EMBAREK EL AQQAQUI ;

1. V. Note sur l'histoire du Sous, p. 87.

2. L'auteur du présent manuscrit, le « Fawaid ».

le Saint Sidi BRAHIM ben MOHAMMED; son père, le Pole MOHAMMED ben BRAHIM le Jazouli, le Tamanarti, le savant des Jazoula; ABOU ALI LHASSEN ben ATHMAN le Timli¹, enfin les deux savants ben GHAZI et EL OUNCHERISI, dont les isnads sont connus. »

1. Timli, d'Ammeln, bureau de Tafraout.

Extrait du livre de M. LÉVY-PROVENÇAL : *Les Historiens des chorfa* (Paris, Larose, 1922, page 257) et TINMARTI¹.

« El Ifrani, dans la « Safwat man intachar », révèle l'existence d'un savant du Sous, qui laissa, en même temps qu'un recueil de poésies, une « fahrassa² » intitulée « el Fawaid El Jamma bi Isnad 'oloum El omma » : Abouزيد Abd Er Rahman b. Mohammed et TINMERTI³ el Maghafiri. Il naquit à Taroudant et y mourut vers 1070 (1659-60), après avoir été cadî et mufti de cette ville. Ses maîtres furent son père et Iahia⁴ el Waqqad.

« Si l'on en juge par les quelques citations disséminées dans la « Nozhat El hadi », le travail du TINMERTI devait constituer un document de grand intérêt sur l'histoire de la belle époque saadienne et celle de la capitale du Sous. Il demeure malheureusement introuvable, même à Taroudant, et son auteur, qui fut pourtant un des maîtres d'El Marghithi n'a même pas retenu l'attention du consciencieux biographe El Qadiri. »

1. C'est du manuscrit dont on donne ici la traduction qu'il est question dans l'extrait ci-dessus des « Historiens des Chorfa. »

2. Litt. Sommaire, index, table des matières. On verra que l'ouvrage n'est pas que cela.

3. Il faut lire : Tamanarti.

4. Il faut lire : « Yahia » et « El Ouqqad ». Le premier, Yahia ben Abdallah ben Saïd ou Abdenna'im, des marabouts de Tafilet (Ida ou Zdagh), qui exerça une sorte de royauté dans le Sous.

Le second Ibn El Ouqqad, qui fut grand cadî de Taroudant.

FAWAID

Nom de l'auteur: ABOUZID SIDI ABDERRAHMAN ben MOHAMMED ben AHMED ben IBRAHIM ben MOHAMMED ben AHMED le Jazouli, le Tamanarti, cadi de Taroudant et de sa région.

(Après plusieurs pages très endommagées.)

« ... Et je dirai dans ce livre, s'il plaît à Dieu, la liste des maîtres qui sont mes appuis, et de leurs maîtres, et leur manière de vivre digne de louanges, et leurs histoires.

« Car les premiers qu'il convient de commémorer sont ceux qui sont la source de ta souveraineté, le cause de ton profit, les guides de ta bonne direction. Et les plus dignes de louange, sont ceux qui t'ont fait connaître Dieu...

« Le Cheikh, le saint, l'imam, notre seigneur ABOU Ifadel *Yahia ben Abdallah ben Saïd*¹ ben Abd el Mouna'im ben Lhassen ben Abdelmalek le Mnani, le Hahi.

« J'ai étudié auprès de lui. Il m'a donné son idjaza (licence d'enseigner).

« Il a dit: Mon maître a été le savant Abou labbes Ahmed ben l'imam..... ben Aomar *Aqit*² le Senhadji, le Soudani.

« Puis chaîne allant jusqu'au Prophète par Ali ben Abou Taleb, lequel a dit:

« Il ne loue pas Dieu, celui qui ne loue pas les hommes. »

(Hadaïq al azhar.)

1. P. 59 à 64. Il y a en appendice de la *Rihla de Tasaft*, la traduction de quelques chapitres relatifs aux marabouts de Tafilelt (Ide ou Zdagh, Nord de Taroudant), dont celui-ci Yahia b. Abdallah, son père Abdallah b. Saïd et son grand-père Saïd b. Abdennaim, ce dernier le plus réputé.

2. Ahmed Baba de Tombouctou.

« Il est tiré du livre « Les vergers fleuris » que le Prophète a dit « Si vous voulez savoir la place que l'esclave occupe chez son Créateur, considérez le bien qu'on dit de lui après sa mort. »

La parole de Dieu : « Donne-moi parmi les suivants¹ une langue en laquelle on croie » indique que Ibrahim voulait par là qu'on dise du bien de lui après lui. Et ce hadit : « Les bienfaits² dont on répand la nouvelle, on est loué par eux. Et celui qui les cache est ingrat envers eux. »

Ibn Abbas³ a dit : « Le Pharaon d'Égypte lui-même, s'il répandait sur moi les bienfaits de sa main, certes, je le louerais. »

Certain a dit : « Si ta main est courte pour le bienfait, que ta langue soit longue pour la louange. »

Du « Lataif al minan »⁴ « ... Celui qui n'a pas une chaîne continue de maîtres, il est pour cette chose (la mystique), comme un enfant trouvé, sans père, sans origine. » Du même livre : « Rattacher un disciple à un autre que son maître, c'est comme rattacher un enfant à un autre que son père⁴. Cette parenté (spirituelle) est la plus vraie. »

Certain a dit : « Parler des saints fait descendre une bénédiction. »

1. Coran 26-84. « Vous êtes les premiers, et nous vous rejoindrons », disent les musulmans entrant dans un cimetière.

2. « Al ma'rouf » le bienfait, repas en l'honneur d'un saint ou d'un défunt.

Au sujet des bienfaits, il y a ce habous : « Il est connu chez nos anciens, que la musique peut adoucir les âmes, et arranger le dérangement des esprits. Donc je lègue telle et telle maison pour que chaque après-midi des musiciens aillent jouer dans le Moristan ». (Recueil des habous de Meknès.)

Cet autre habous : « L'apprenti, qui casse un ustensile appartenant à son patron, pour qu'il ne soit par grondé, ni frappé, ni renvoyé, n'a qu'à porter les morceaux aux habous. On le lui remplacera. » (Ce serait à la fontaine Bou Touil de Fès.)

Un autre habous pour guérir les cigognes blessées (à Fès).

3. Ibn Abbas, cousin du Prophète et premier commentateur du Coran.

4. Son auteur est Tadj ed din ben Atiallah al Iskanderi. Il traite des vertus du cheikh Abou Lhassen ech Chadili. A'tiallah est l'auteur des « Sentences » sur le soufisme (Al Hikam al Atiya) utilisé par Ibn Abbad, commentateur de ces « Hikam » v. Provenzali, 368, 377. trad. du *Bostan* de Ibn Mariam le Tlemsani.

Certain cheikh a dit : « Les histoires sont une armée d'entre les armées de Dieu avec lesquelles il affermit le cœur de ses élus, ce que montre cette parole du Prophète : « Je te raconterai les faits illustres des Envoyés afin d'affermir ton cœur ».

Un hadit du Prophète : « La créature va avec ce qu'elle aime. »

Et cet autre hadit : « Ceux qu'on aime on ressucite avec eux. »

Abou Lhassen 'ech Chadili¹ a dit : « Le fait d'aimer les saints c'est de la sainteté. » On a dit cela en vers.

Certain cheikh a dit dans sa prière : « Dieu, certes, ils ont eu de l'amour pour toi, mais cet amour ils ne l'ont eu qu'après que tu les as aimés. Ils ont atteint à ton amour par ton amour pour eux et nous n'arriverons à les aimer en toi que par un don de toi². »

Et je dis que cette invocation indique que l'amour de Dieu pour sa créature précède l'amour de la créature.

On raconte qu'un parmi les ancêtres acheta une esclave. C'était une sainte. Quand vint la nuit, elle disait dans sa prostration : « Par ton amour pour moi, fais pour moi telle chose. »

Son maître, en l'entendant lui dit : « Comment ? par ton amour ? »

Elle dit : « Où donc en es-tu mon maître, avec le Coran, dans lequel est la parole de Dieu Très-Haut : « Dieu les aimera et « ils l'aimeront. » Donc son amour a précédé le nôtre. » Il lui dit : « Tu as raison. »

Ibn Badis³ a dit dans sa « sinia » (qasida en sin) :

« Mais mon amour sera mon intercesseur
« Même si j'ai commis des actions coupables. »

1. Abou Lhassen ech Chadili (*Bostan*. p. 377).

2. Épitre de Saint-Jean : « C'est en cela que consiste son amour en ce que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu auparavant mais que ce fut lui qui nous a aimés le premier. »

3. Cadi de Constantine (m. 784-1382). Il y a encore de ses descendants à Constantine.

Le cadi Abou Ima'li¹ raconte dans son livre « Kitab el louma nouar el qouloub » qu'un homme vit deux anges descendre du ciel. L'un d'eux tenait dans sa main une feuille d'or et l'autre une plume d'or. L'un des anges dit à l'autre : « Écris les noms des « amis² » de ce pays-ci. Je vais te les dire. » Il se mit à les lui dicter. Quand il eut nommé un certain nombre de gens du pays, cet homme lui dit : « Tu n'es pas un d'entre eux. » L'homme répondit : « Mais je les aime. » L'indicateur dit à l'autre : « Inscris-le au bas de la feuille, à cause de son amour pour « les amis ». »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, voici qu'un autre ange descendit du ciel et leur dit : « Dieu-Très Haut vous dit de l'inscrire... parmi les amis à cause de son cœur sincère et de son amour pour eux. » Ceci est merveilleux.

Sachez que l'excellence de l'histoire apparaît en deux choses :

Conservé le souvenir des hommes de mérite et rendre à chacun son dû ; conserver la chaîne des traditions. Elle s'attache à connaître l'ancienneté de chacun. Il convient au taleb de faire cette recherche pour ne pas se tromper. Un taleb raconte que, dans une assemblée de savants, il y eût contestation entre le maître et un disciple au sujet de Malik ben Anas, le Chef d'école, et Mouslim ben hadjadj un des six rassembleurs des hadits. Il s'agissait de savoir lequel des deux était mort le premier. Le maître disait Mouslim (873). L'élève disait Malik (795). Or, c'est l'élève qui avait raison, et non le maître.

Cette science (de l'histoire) je ne l'ai pas trouvée dans notre pays du Sous, malgré son long passé et malgré (qu'il ait renfermé) tant d'hommes de science et de religion, en particulier le pays des Jazoula, duquel on dit qu'il y pousse des Saints comme la terre produit des plantes. Cette faveur, il la

1. Abou Ima'li = Imam al haramiin, limam des 2 temples. (La Mecque et Médine), vivait sous les Seldjoukides, eut pour disciple Ghazali (1028-1085).

2. C'est-à-dire de ceux qui sont aimés de Dieu.

possède encore au temps présent, un peu *après l'année 1020 (1611)*, Dieu soit loué de la durée de ses dons.

Je n'ai trouvé personne qui ait laissé un travail sur les mérites des anciens, les premiers comme les derniers.

« Ils ont été sur la terre et elle a été verdoyante
« Ils sont descendus sous terre, elle a été dépeuplée. »

Je n'ai pas trouvé un livre sur lequel m'appuyer. Au contraire, j'étais, comme on dit :

« Comme celui qui, dans le désert, voulant prier, s'il ne trouve pas d'eau, il fait ses ablutions avec de la terre. »

DIVISIONS DU LIVRE

J'ai divisé ce livre en quatre chapitres :

Le premier traite de mes chioukhs et de leurs chioukhs, de leur manière de vivre digne de louange et de leur mort.

Le deuxième traite des « isnads », chaîne authentique de tradition. C'est le but principal de l'ouvrage.

Le troisième parle de ce que j'ai trouvé d'étonnant et entendu de merveilleux.

Le quatrième traite des beaux rêves par lesquels Dieu indique ses desseins à la faible créature. C'est la fin, du livre.

Je l'ai nommé Fawaid al Jamma bi isnadi 'ouloumi el Oumma.

CHAPITRE PREMIER

Au sujet de mes maîtres et de leurs maîtres, de leur belle manière de vivre et de leur mort, et de tout ce qui se rapporte à eux, leurs miracles, leurs sentences et leurs préceptes.

LES MAITRES DE L'AUTEUR.

MONSEIGNEUR mon père Mohammed ben Ahmed ben Brahim ben Mohammed ben Ahmed, le Mghafri. Les Mghafra ' sont des Arabes qui habitent, du côté du Sud, dans le Sahara. Le tombeau de son arrière-grand-père y est un lieu de pèlerinage connu, parmi les tombeaux des siens, dans la FEIJA de TAMA-

1. Arabes Ma'qil qui formèrent au temps de Moulay Ismaïl une « raha » du guich, V. Istiqsa, p. 69.

NART, pays de ses ancêtres, qui est la capitale du pays des JAZOULA.

Son nom signifie : Ceci est le minaret (de manar), parce qu'elle est la limite du Sahara et du Tell.

De ce pays est originaire le fqih ABDALLAH ben YACIN le Jazouli, qui a instauré la dynastie des Lemtouna au Maghreb, et affermi leur doctrine.

Mon père — que Dieu le garde — était pieux, vertueux, scrupuleux, méprisant le monde et se détournant de ses habitants et de leur société, toute sa vie ; homme d'une foi solide et inébranlable, patient, généreux, et de bonnes manières. Il m'a dit qu'il avait vu son âme¹ sous la forme d'une servante excellente. Et elle se plaignait à lui de sa façon de la traiter. Et il était avec elle à un haut degré de lutte². Il m'a dit : Je lui ai dit : « Tu m'en as fait voir assez. Laisse-moi être satisfait de la part que Dieu³ m'a faite. » Il m'a dit aussi qu'il avait vu en rêve les saints de son pays, les nommant l'un après l'autre et décrivant certains d'entre eux, je veux dire : ceux qui sont morts. Ils le mettaient en avant d'eux pour faire la prière. Et il disait avec eux la Sourate *ḍouha* et une autre que j'ai oubliée.

Il m'a dit : « Je les ai vus une autre fois, alors que j'étais dans le besoin. Or, l'un d'entre eux, Sidi Abou l Abbès Ahmed ben Ja'fer le Sebtî me donnait un dirhem en me disant : « Ils te disent de le prendre et de t'en servir. » Après cela je n'eus plus à me soucier de mon pain quotidien. »

Il a fait un long voyage au cours duquel il a rencontré des guerriers de la foi et des gens des hauts degrés. Et son absence se prolongea jusqu'à une année de grande disette, où il n'y avait plus de grain dans notre pays.

Or, certains d'entre nous, petits enfants, étant allés au grenier à paille, en firent sortir du grain, malgré

1. « Al nefis » l'âme charnelle, l'âme des désirs, maîtresse du mal (Cor. 12-53).

2. Deux jihad (guerre sainte). Le petit jihad contre les infidèles, le grand jihad contre l'âme charnelle, contre les désirs.

qu'habituellement on n'y trouve plus de grain dans la paille, après le dépiquage. Et nous allions chaque jour y prendre notre nécessaire jusqu'à son retour. On lui apprit la chose. Il dit : « Grâce à Dieu qui vous a faits dignes de me remplacer par sa bonté. »

J'avais alors sept ans. Il (mon père) m'apprit les deux témoignages : les bases de l'Islam : l'obligation de la louange à Dieu et de la prière sur le Prophète ; la manière de faire les ablutions par l'eau et par le sable ; la façon de faire la prière, et dans celle-ci, la quiétude et l'abandon et le respect ; la façon de se tenir assis comme le Prophète — sur lui ma Prière et le Salut — les deux cou-de-pieds posant sur le sol ; et la façon honnête¹ de manger, de boire et de dormir ; et il m'a mis à l'abri des soucis du gain de la vie (du pain quotidien). Il disait à mes autres frères : « Laissez-le à ce à quoi il est destiné » (la meilleure part).

Et avant ma naissance, il avait vu El Khadir — sur lui la Prière — qui lui donnait une lame sortie du fourreau et c'est moi qu'il désignait ainsi. Il m'aimait d'un amour et d'un intérêt particulier.

Aussi, quand je le quittai pour chercher la science et que j'allai à Taroudant, pour la trouver chez les cheikhs que renfermait cette capitale du Sous, il entendit une hatif (voix) qui lui disait :

« Ramène ton fils de la ville où sera sa perte. » Et cela jusqu'à ce qu'il vint dans le but de me ramener dans notre pays. Je lui dis : « C'est Satan (qui vous inspire), retournez. Il ne recommencera pas si vous savez que c'est lui. » Il retourna et il en fut ainsi. Mon père a dit : « Louange à Dieu, qui t'a mis sur la bonne voie dans ton enfance et qui t'a fait connaître les ruses de Satan. Et je l'entendais dire ces vers dans sa prière :

1. Ne pourra mettre la main au plat honnestement, ni prendre la coupe de bonne grace qui ne l'aura appris de jeunesse, (Plutarque, *Oeuvres morales* « Que la vertu se peut enseigner »).

« Tes arrêts sont irrévocables et tes ordres sont accomplis
« Quelque chose que tu veuilles, on ne peut la détourner. »

Il savait par cœur un grand nombre de formules traditionnelles de prières qu'il n'avait apprises que de la bouche de ses chioukhs.

Il m'a dit: Sois *faqih*¹ et *faqir*, mais ne sois pas seulement un des deux. Il te manquerait la qualité de l'un des deux, et le salut est dans les deux.

Tu éviteras les caractères des docteurs parmi lesquels l'amour du monde, cause principale de tout péché chez les frères.

Et tu éviteras les défauts des foqaras, parmi lesquels les invocations contre les frères, source de tout égarement.

« Mords avec les molaires (acharne-toi) à l'étude du livre de Dieu et de la Sounna du Prophète et éloigne-toi du monde tant que tu pourras. »

Car, j'ai entendu le saint de Dieu, notre cheikh *Sidi Ahmed ou Moussa*² « que Dieu soit satisfait de lui » qui disait:

« Les hommes ne sont perdus que par les hommes. Si les hommes étaient préservés des hommes, tout irait droit. »

Et moi, je dis: « Quel excellent poète, celui qui a dit dans le même sens »:

« Je suis un chemin à l'écart, le chemin pour me protéger
« Laisant les gens parler, sans distinguer ni l'éloge ni
[le blâme. »

Quand il fut près de sa fin, je vis son chapelet tomber de sa main sur son oreiller. Je lui dis: « Ne sois pas négligent de Dieu. » Il me dit: « Je ne serai pas négligent de Dieu, ni dans ce monde ni dans l'autre monde. »

Un de ses gens avait vu *Sidi Ahmed ou Moussa* — Dieu

1. Fqih, docteur, théologien. Faqir, mystique, membre des confréries.

2. Le grand saint du Sous. Voir chapitre sur ce saint (p. 85) et N. h. S. p. 1 à 55.

soit satisfait de lui -- avant qu'il fut malade, lui donner un pain en lui disant « Va-t-en » (en lui donnant congé).

Il lui raconta ce rêve. Il comprit que sa fin était proche. Il mourut, en faisant le témoignage, de la peste qui survint au Maghreb après l'an 1005 et 1007 (1598).

Il est enterré dans le cimetière neuf qui est sur le chemin de Rba' (Taourirt) dans la banlieue de Taroudant.

Le hadit du chapelet.

J'ai pensé qu'il convenait de mentionner ici le hadit du chapelet¹ parce que beaucoup de tolbas le rejettent prétendant, dans leur ignorance de la tradition des anciens, que le chapelet est une innovation. Or je dis — Dieu me soit en aide — :

M'a dit le docteur, l'ascète Abou Abdallah Mohamed ben Abdallah ben Mohamed ben Aïssa le Jazouli, le Tamanarti.

M'a dit le docteur, le vertueux Abou Abdallah Mohamed ben Brahim ben Cheikh el imam Abou Abdallah *Mohamed ben Brahim* le Jazouli, le *Tamanarti*.

M'a dit *mon cheikh* l'imam, la mer de science, le saint de Dieu Abouzid Sidi Abderrahman ben Ali ben Mohamed ben Abdelaziz le Jazouli *el Hamdi*.

M'a dit Abou labbes Ahmed ben Abi Beker el Rdadi, et j'ai vu un chapelet dans sa main.

M'a dit: J'ai vu le maître *Al Hasan el Basri*², et il avait dans sa main un chapelet.

Je lui ai dit: O maître, toi avec ta grande dignité, et ta belle piété, tu portes un chapelet.

Il m'a répondu: « Cette chose que nous avons faite dès le commencement, nous ne l'abandonnerons pas par la suite. Moi j'aime réciter le nom d'Allah Très-Haut avec mon cœur et ma langue et ma main. »

1. A cause du récit du chapelet ci-dessus.

2. Al Hasan al Basri (*Bostan*, p. 420).

Le cheikh Abou labbes Ahmed le Rdadi a dit: « Il est clair, d'après la parole d'*Al Basri* que le chapelet existait chez les Compagnons du Prophète puisqu'il a dit: « Cette chose nous l'avons faite dès le commencement », et puisque le Basri, au début de sa vie, a connu les Compagnons, sans doute, lui qui est né deux ans avant la fin du khalifat d'Aomar ben Khettab. Lui qui a connu Athman, Ali et Talha — Dieu soit satisfait d'eux — qui a assisté à la « journée de la maison » d'Athman¹ à l'âge de quatorze ans, et qui a reçu le hadit d'Athman, Ali, autres compagnons.

Il a dit (le père de l'auteur): « Prenez note de cette chaîne. car (ce hadit) est rare. En Dieu l'assistance. »

LES MAÎTRES DU PÈRE DE L'AUTEUR.

Parmi eux Ahmed ben Moussale Jazouli, le Semlali, maître du Tazeroualt.

Parmi eux, Sidi Mohamed ben Brahim le Jazouli, le Tamanarti.

Parmi eux, les deux fils du précédent, les deux astres brillants Sidi Brahim et Sidi Mohammed.

Nous reparlerons de ces quatre-là dans la biographie de notre Cheikh Abou Mohamed Abdallah ben Embarek (l'Aqqaoui).

1. Ibn Khaldoun, prol, 1. p. 422.

SIDI AHMED ES SAIAH LE HAHH

(m. 997-1566)

Qui se tenait loin du monde et de ses habitants, qui vivait des restes du pain des pauvres en le lavant dans l'eau s'il était sale pour le rendre mangeable. Et jeunant souvent, malgré cette nourriture et malgré son grand âge.

Son disciple le faqir *Ibourk ben Hassain el Hilali* m'a raconté : « De nombreux navires étaient venus près de la côte et il n'était pas douteux qu'ils fussent ennemis. Nous courûmes à lui effrayés pour le prévenir. Il était couché immobile. Alors, il s'agita violemment dans ses vêtements en disant : « Mon « sabre, où est mon sabre ? » Et au même moment, nous vîmes les navires s'éloigner, sans raison, par sa baraka.

« Il est mort en 997 (1566) et enterré à la mosquée d'Aghanim au rivage des Haha (Ide Ouisern) ¹.

« Mon cheikh Sidi Yahia ben Abdallah est allé en ziara à son tombeau (Dieu le garde). »

SIDI MOHAMMED OUISADEN LE SOUKTANI

(m. 987-1580)

Parmi eux l'ouali, l'ascète Abou Abdallah *Sidi Mohamed ben Ouisa'den* ² le Soussi, le Souktani, la mer débordante de générosité, le pôle du renoncement.

¹ Sidi Ahmed as Saiah al Hahi السائح. Allusion à la course des navires chrétiens, venant faire des prises sur la côte marocaine. Les jeunes gens des Haha parvenus à l'adolescence vont, dans cette mosquée d'Aghanim, sur le rivage, sacrifier leur longue mèche de crâne (takiout).

² Sidi Mohammed Ouisa'den. La zaouia principale est à Aourst (Sektana du Sud). Petite filiale à Ouiselsat, à l'O. de Tazenakh V. Daouhat an Nachir, p. 193, V. Marmol I. III. ch. VIII

Au retour de ses voyages, il a exercé l'hospitalité pendant quarante ans complètement et bellement, malgré le grand nombre des visiteurs, des pauvres gens et des caravanes de pèlerins, dans des années de famine et dans un pays pauvre. Il y eut dans sa zaouia jusqu'à sept cents tolbas entretenus pour s'y instruire (moutartibin¹).

Mon père m'a dit : « j'étais chargé de veiller à leur nourriture et de prendre soin d'eux ». Il leur distribuait, ainsi qu'à d'autres, toutes sortes de vêtements et beaucoup d'argent. Et jamais il n'éconduisait un solliciteur, que sa demande fut petite ou grande. Il n'amassait pas les biens du monde. Et personne, au pays de Maghreb, à ce qu'il nous semble d'après l'histoire, n'a pratiqué comme lui la générosité, l'insouciance des biens, ne gardant pour lui ni fonds ni biens de tout ce qui passait entre ses mains.

A tel point que certain, parmi ceux qui sont ignorants des faveurs de Dieu, croyant que c'était de la sorcellerie et qu'il changeait la cendre en farine, écrivit des papiers qu'il glissa à un homme pour les jeter dans les marmites de la cuisine, où celui-ci les apporta en se cachant. Or, le cheikh arriva près de lui et lui dit : « Certes, tu vas les y jeter. » Et il les jeta dans les pots.

Puis le cheikh lui dit : « Combien penses-tu qu'il y a de cendre ici ? » — Il lui dit : « Peu » — « Combien crois-tu qu'il faut de farine pour nourrir les gens ici ? » — « Des charges et des charges, dont toute la cendre de cette qariya ne remplirait pas une partie » — Le cheikh lui dit : « Va dire celà à l'auteur des papiers », et dis-lui : Le Cheikh te dit : « Apporte-donc, toi, de la nourriture aux pauvres, tirés de la terre ou de la cendre, si tu le peux. »

Puis il dit : « Par Dieu, la voûte de ciel, pourra devenir de fer, et la surface de la terre être de la cendre, les faveurs de Dieu pour moi ne cesseront pas. »

1. « Taretbit » chl. ce que donnent des particuliers ou des habous en nature ou en argent pour l'entretien des étudiants, dans les écoles.

132 357

Mon père a dit : « un jour, les foqara parlaient en sa présence de ceux d'entre les Saints de Dieu qui parcouraient de grands espaces en peu de temps¹, pour lesquels la terre se repliait et se rapetissait à la mesure d'un seul de leurs pas ». Il leur dit : « Ce n'est pas merveilleux pour moi. Mais la merveille pour moi, c'est celui qui met... toute sa vie à parcourir la distance d'un empan, sans arriver au bout. »

Puis il se leva et il les laissa, étonnés de ses paroles et ne les comprenant pas.

Mon père a dit : « Je le suivis et je lui demandai l'explication. » Il me dit : « C'est l'empan du ventre qui engloutit des vies entières, sans qu'elles arrivent au but. »

Mon père a dit : « Il avait grande pitié et tendresse pour les faibles et les pauvres. Il s'inquiétait de leur état, soignait leurs maux par des remèdes ou des onctions de henné ou des lavages de leurs souillures. » Il disait : « Qui s'occupera après ma mort de ces gens à guenilles ? »

Les gens du Maghreb l'ont blâmé d'avoir soutenu la souveraineté du sultan Mohamed ben Abdallah lorsque celui-ci fut vaincu par le sultan Abd el Malek. Et cela au nom de la Sounna, leur disant : « Il est votre Sultan. » Le peuple pensait qu'il redeviendrait Sultan dans l'avenir. Et comme cela ne lui arriva plus de sa vie, ils traitèrent le cheikh de menteur. Quant à lui, il voulait dire : « Il est votre Sultan, d'après la sounna puisqu'il a été le premier proclamé par la bia². »

Dire la vérité au Maghreb est chose rare.

Mon père a dit : quand il fut près de sa mort, il me fit venir dans son ermitage, car, j'étais un de ses plus intimes.

1. Lévitiation ou rapt extatique.

2. Thèse de la légitimité, contre ceux qui disaient que Moh. el Mesloukh b. Abdallah s'était disqualifié en demandant le secours des chrétiens, de Sébastien, roi du Portugal (v. *Nozli*, p. 114, 137) Moh. b. Abdallah, vaincu par son oncle Abdelmalek s'était réfugié dans les montagnes du Sous (p. 112), c'était en 982-1572. Daouhat en Nachir, p. 193. Mourut à la bataille des Trois Rois (oued Mkhazen, 986-1578).

Il me dit sa fin prochaine, m'indiquant l'heure de sa mort, le mercredi, entre le dhour et l'a'seur, et qu'aucun de ses fils n'y serait présent, ni tel ou tel de ses foqaras.

Il me recommanda ses affaires. Et il ne s'écoula que peu de jours avant que tout se passât de la façon qu'il avait dite. Il mourut et on l'enterra dans une de ses mosquées. J'y étais couché, la troisième nuit après son enterrement et rêvai que j'entendais une grande clameur, que je voyais la mosquée illuminée dans tous ses coins, si bien que je me réveillai.

Le lendemain, un de ses enfants me dit : « Une voix m'a dit en rêve hier : « Si vous voulez le bois qui est sur le tombeau de votre père, prenez-le, car voilà que nous l'avons enlevé (rfa'). » Je sus que ce que j'avais vu était la cause de cela. »

Il est mort en 987 (1580).

Il fut l'élève du *Fellah*, du *Teba'* et du pôle *Sidi Mhamed ben Sliman le Jazouli*.

J'ai pensé qu'il convenait de placer en cet endroit le *hadit de l'hospitalité* (*hadit ed diafa*) à cause de tous les hôtes que ce cheikh a hébergés et parce que sa table (sa nappe) était semblable à celle d'Abraham — sur lui le salut.

Et que dans sa zaouia, on servait chaque jour aux gens quatre repas de jour ou de nuit, toute sa vie.

Je dis : En Dieu l'assistance (toufiq).

Hadit de l'hospitalité :

M'a dit : le fqih Abou Abdallah Mohamed ben Abdallah le Jazouli, le Tamanarti et il m'a donné l'hospitalité, des dattes et de l'eau.

M'a dit le fqih Abou Abdallah Mohamed ben ech cheikh Sidi Brahim, fils du saint cheikh Sidi Mohamed ben Brahim le Jazouli, le Tamanarti et il m'a donné les dattes et l'eau.

M'a dit le fqih l'imam Abouzid *'Abderrahman ben 'Ali ben Mohamed ben 'Abdela'ziz le Jazouli el Hamdi*. Et il m'a donné les dattes et l'eau.

M'a dit Sidi Mansour ben Brahim ben Harzouz - Dieu soit satisfait de lui - surnommé Abou 'Ali, et il m'a donné les dattes et l'eau, qui le tenait de Seraj ed din, etc...

Il a dit : M'a donné l'hospitalité Ali ben Abi Taleb - que Dieu honore son visage - par les deux noires, les dattes et l'eau.

Il a dit : M'a donné l'hospitalité le prophète de Dieu - sur lui la prière et le salut -- par les deux noires, les dattes et l'eau. Puis il a dit :

Avoir pour hôte un croyant, c'est avoir pour hôte Adam.

Avoir deux hôtes vaut autant que d'avoir pour hôtes Adam et Ève.

Avoir trois hôtes vaut autant que d'avoir pour hôtes Gabriel, Michel et Raphaël (les Archanges).

Avoir quatre hôtes vaut autant que de lire l'Ancien Testament, l'Évangile, les Psaumes et le Coran¹.

Avoir cinq hôtes vaut autant que d'avoir fait les cinq prières en commun depuis la création jusqu'à la fin du monde.

Avoir six hôtes vaut autant que d'affranchir soixante esclaves parmi les enfants d'Ismaïl.

Celui qui a sept hôtes, à lui se fermeront les sept portes de l'enfer.

Celui qui a huit hôtes, à lui s'ouvriront les portes du paradis.

Celui qui a neuf hôtes, Dieu a écrit pour lui des mérites en nombre égal à celui des péchés commis depuis la création jusqu'à la fin de monde

Celui qui a dix hôtes, Dieu a écrit pour lui des mérites de qui a prié et jeûné par le pèlerinage et visité jusqu'à la fin du monde.

1. « Et Toura i Moussa, el Injil i Aissa, ez-Zabour i Daoud, el Fourgan i Mohamed » les livres saints sont : l'Ancien Testament (révélé) à Moïse, l'Évangile à Jésus, les Psaumes à David, le Coran à Mohammed.

LES MAITRES DE L'AUTEUR (*suite*).

SIDI MOHAMED BEN AHMED, IBNOU AL OUAQQAD,
grand Cadi de Taroudant, au temps d'el Mansour, et ses Chioukhs
(m. 1001-1592).

Notre cheikh, l'imam, le prédicateur ABOU ABDALLAH SIDI MOHAMMED ben AHMED EL TLEMSANI, connu sous le nom IBNOU al OUAQQAD¹. il s'en alla au Sous el Aqsa, en la ville de Taroudant. Il y fut prédicateur et cadi, puis devint grand cadi environ 6 mois. Puis il quitta cette charge parce que les habitants, étant berbères, il ne connaissait pas leur langage. Le Sultan l'envoya à Sijilmassa, cadi et prédicateur. Il y resta quelque temps et y rencontra le Saint SIDI ABDERRAHMAN MOULLA IKHAF et le fqih SIDI ABDELAZIZ ben HILAL disciple d'ABOU ABDALLAH al QOURI². De là il alla à Meknessat ez zitoun (Meknès), cadi et prédicateur. Il prêcha à la mosquée des Andalous à Fès. Puis il revint à Taroudant, capitale du Sous, docteur, imam, et prédicateur, à la Grande Mosquée. Il y acquit du renom dans l'élite et dans le peuple... Il y lut le premier le Sahih de Boukhari. Il supporta la rudesse des tolbas de la montagne et les mauvaises mœurs du peuple. Il institua la réunion de la nuit du Mouloud, rassemblant les gens dans sa maison, pour les lectures pieuses...

J'ai étudié auprès de lui dix ans. Avant de le connaître, je m'étais vu en rêve sur une haute montagne d'où jaillissait une source avec bruit et d'un jet semblable à la tige d'un palmier. C'était au temps de l'été et la chaleur était grande. Et l'eau de cette source était plus claire et plus froide que la neige. Et je me mis à boire, plus qu'à mon habitude. Et je ne voyais personne boire avec moi... Et il y avait à côté des petites sources jaillissant du flanc de la montagne où les gens se pressaient, et où je puisais avec eux.

1. L'allumeur de lampes.

2. Fqih mort à Fès en 872 (1467). Tombeau à Bab Hamra.

J'ai interprété ce rêve comme une allusion à lui et aux autres professeurs de la ville.

J'ai lu avec lui tels et tels livres...

AHMED ben DAOUH EL HILALI un des 'adoul de Taroudant, m'a dit : J'ai assisté au cours d'Abou Abdallah chqroum, à la Mosquée des Chorfas à Marrakech. On vint à parler de lui (le cheikh).

Il dit : Bel Ouagqad, il a l'éloquence grande et petite.

Et on raconte que EL MASSOUR (Le Sultan) disait : « Nous n'avons pas au Maghreb un meilleur prédicateur que lui. Si seulement Dieu ne l'avait choisi pour la ville de Taroudant, quoi qu'elle ne soit pas le siège du Khalifat. »

Et des vers.....

Que de fois il a mis en garde contre les rois et les gens du monde, comme en ces vers :

« Mange de la terre et ne fais pas d'actions pour eux.
Parce qu'à ces actions s'attache le malheur. »

Un peu avant sa mort, il fit un prêche qui était à la fois une invocation pour lui et une annonce de sa mort et dans laquelle il disait :

« O Dieu, donne-moi le bonheur de te trouver.
Adoucis ma mort. Qu'elle soit pour moi le repos. »

Parlant de son état, il y appliquait cette parole du Très-Haut :

« Nous venons à toi avec peu de moyens.
Comble pour nous la mesure et fais-nous l'aumône
Car ceux qui font l'aumône, Allah les récompense². »

Et il pleura beaucoup contre son habitude. Et je n'ai pas trouvé parmi ses œuvres, ce sermon si éloquent.

1. Grand prédicateur à Marrakech au temps du sultan Moulay Abdallah al Ghalib m. Fès 883-1575 (Daouhat, p. 199).

2. Cor. (Sour. Joseph) 12-88.

J'ai vu une sainte femme de son voisinage, à qui le Prophète avait dit en rêve : « Porte mon salut au cheikh Tlemsani. » Alors qu'il était malade et près de la mort.

On raconte même chose d'une femme qui vint trouver ABOU LHASSAN le GABSI dans sa classe et qui lui parla en secret.

Il cessa sa leçon, rentra dans sa maison, et peu après mourut. On en parla à cette femme. Elle dit : « J'ai vu le prophète en rêve. Il m'a dit : « Porte mon salut à ABOU LHASSEN. » Je lui portai. Il y vit sa fin prochaine. »

Ce vers me fut inspiré vers la fin de sa vie : « Tu es beau comme le saule aux bourgeons naissants. Et beau comme l'homme pieux dans la demeure éternelle. »

Je lui ai appliqué ce vers (au cheikh el Ouoqqad). Et Toi, si tu y réfléchis (lecteur), tu en trouveras le sens évident.

Il est mort, l'an 1001 (1592), à Taroudant. Il a été enterré à l'Est de la Grande Mosquée, lui le premier en cet endroit.

Une femme de mon voisinage m'a dit qu'une femme lui a dit :

« J'ai vu le Prophète de Dieu entrer dans cette capitale (Taroudant), par Bab Khémis. L'aspect de sa monture indiquait El Boraq. Sur l'épaule, il avait comme un cercle de lune. Ceux qui étaient avec lui écartaient de lui les gens. Je leur ai demandé : Qui est-ce ? — Ils m'ont dit : « C'est le Prophète. « Il se rend à la maison de Sidi Mohamed le Tlemsani qui lui « offre un repas chaque année. » Ils le suivirent jusqu'au seuil de la maison de Sidi Mohamed qui lui tint l'étrier pour descendre et lui plaça un siège dans la cour de sa maison. Il s'y assit et nul ne s'approcha de lui que Sidi Mohammed, et un autre homme, et une femme du pays, qu'elle me nomma.

Et je restai émerveillé de ce que j'avais vu. »

Le professeur Sidi Mohamed ben Brahim le Tamri ? un des vertueux m'a dit : « Pendant que je disais l'ouard du Coran, après l'a'cha, le sommeil me prit. Je le vis (le cheikh) peu après sa mort dans le meilleur état. » Je lui dit : « En quel état « t'es-tu présenté devant Dieu ? » — Il me dit : « Le rira,

le rire, jusqu'à..... Et il tut la suite. » — « Et comment s'approche-t-on de Dieu? Par la lecture du Coran. » Nous n'y avons trouvé que la baraka¹. Son fils Abouzi²... m'a dit : « Je l'ai vu. » Je lui ai dit : « N'as-tu pas trouvé (dans l'autre monde) quelque chose que tu craignais? » — Je n'ai rien trouvé, grâce à Dieu.

Il m'a dit encore (Abouzi) : « Je l'ai vu une autre fois (tous jours en rêve). » Je lui ai dit : « Es-tu au Paradis? » — Il m'a dit : « Non » — Je lui ai dit : « Où est ton âme? » — « Où sont les âmes des bienheureux. »

Un de mes frères, véridique et solide, m'a dit : « Je l'ai vu en rêve. Il se pavanait au bord de l'Oued KAOUTAR et avec lui un homme d'une beauté sans pareille ». Je lui ai dit : « Seigneur, quel est celui-ci avec toi? » — Il m'a dit : « C'est le Prophète de Dieu » — « Et comment es-tu arrivé jusqu'à lui? » — « Par la science. »

Plus fort que celà est ce que m'a raconté le fqih LAUSSEN ben ABDALLAH el HARGUITI³ : « Je lisais le Bahr ed dmoua³ d'El Jouzi, de nuit dans la mosquée de mon quartier. » Je fus vaincu par le sommeil et une voix me dit : « Le pardon de Dieu à tous ceux de la maison de Sidi Mohamed le Tlemsani et à tous ceux qui y sont entrés par la baraka du Prophète » — Alors je me suis réveillé et j'ai dit : « A'oudou billah men ech chitan » — « Je me réfugie en Dieu contre Satan. »

Et j'ai dit en moi-même : « Même un tel », de ses enfants en le nommant de son nom. Or, c'était un dissipateur.

Puis je m'assoupis de nouveau et la voix me dit : « Même un tel » en le nommant de son nom. Et me dit : « Vas-leur en porter la nouvelle. »

Sidi DAOUD Ben ABDELMNA'IM le Dghoughi m'a dit : « Je l'ai vu lui et notre cheikh le savant cadî, Sidi S'AID Ben 'ALI EL INDOUZALI (dont on parlera plus loin). Ils s'étaient suivis de près

1. La bénédiction.

2. Harguita, tribu N de Taroudant.

3. P. 17, texte arabe.

dans la mort. Je les ai vus dans un cercle avec deux inconnus, et derrière eux une foule nombreuse qui lisait le Coran avec grand tapage.

Alors Sidi MOHAMED le TLEMSANI se retourna vers eux en leur disant : « Nous sommes vos Saints dans ce monde et dans l'autre. » (Coran)

Puis des vers...

Parlons donc du *hadit de la clémence*, dans la biographie de ce cheikh qui fut si clément et pitoyable aux créatures de Dieu.

M'a dit le cheikh ABÔU ABDALLAH MOHAMED ben MOHAMMED le JAZOULI, le TAMANARTI.

M'a dit le fqih ABOU ABDALLAH MOHAMED ben BRAHIM OULD LFQIH ABOU ABDALLAH MOHAMED ben BRAHIM le Jazouli, le Tamanarti.

M'a dit l'ouali ABOUZID ABDERRAHMAN ben ALI ben MOHAMMED ben ABD EL A'ZIZ EL JAZOULI EL HANDI¹. Dieu le garde

M'a dit Notre Seigneur le Sultan Chef des croyants ABOU I ABBES AHMED b. MOHAMED ben ABDERRAHMAN EL HOS-SAINI².

M'a dit...

Que le prophète de Dieu a dit :

« Aux éléments le clément fera miséricorde.

Pour ceux qui sont sur terre ayez de la clémence.

Celui qui est au ciel sera clément pour vous. »

C'est l'habitude des professeurs de hadits de commencer par celui-là la lecture des hadits.

(Fin de la torjama de Sidi Mohamed ben Ahmed ben el Ouagqad de Taroudant).

1. Notice des Feuilles du Ba'qili. Ait Hamed de l'A. Atlas, N. E de Tiznit.

2. Le sultan Saadien ABOU LABBES AHMED el A' rj, fils de Mohamed el qaim, sultan du Sud en 923 (1517), vainqueur du Mérinide de Fès, à l'oued el A'bid (Bou A'qiba) en 943 (1536). Déposé en 946 (1539). Égorgé avec ses enfants en 964 (1557) par le gouverneur AZIKI de Marrakech à la nouvelle de la mort du sultan ABOU ABDALLAH MOHAMED ech Cheikh, assassiné par les Turcs dans l'Atlas 964 (1557). Enterré aux Qbour lachref près du Djazouli à Marrakech.

LES MAÎTRES (du prédicateur BEL OUAQQAD)

Parmi ses maîtres, le fqih, l'imam, le prédicateur Abou ABDALLAH MOHAMED, fils de l'imam Abou Abdallah Mohamed ben Abdallah, ben Abdeljelil le *Tenessi*¹, prédicateur à la grande mosquée de Tlemcen.

Il avait étudié avec lui le Sahih de Bokhari, avant qu'il y vint de Tlemcen (à Taroudant) seize fois, lecture voyellée et commentée, d'après ce qu'il a dit.

Je ne sais pas la date de la mort de ce cheikh à cause de l'éloignement de son pays. Son père susdit — qui fut un des grands imams est mort en l'an 899¹ (1493).

En cette même année, moururent l'imam Ben Zekri² à Tlemcen et Chihab ed din Ahmed Zerrouq³ à Touargh.

Parmi eux le fqih Abou Abdallah Mohamed ben Hibet Allah le Zenati dit *Chqroun*⁴, mufti de Tlemcen, d'où il alla professer à Marrakech, à la fin de sa vie où il fut prédicateur et mufti.

Le sultan de son temps assistait à ses cours. A l'arrivée, de ce prince, il ne changeait rien à sa manière de faire. La langue arabe était son esclave. Il avait une facilité naturelle et une élégance d'expression, qui sont particulières aux gens de Tlemcen.

Mon ami Daoud ben Abd el mna'im le Dghoughi m'a dit qu'un homme de Taroudant s'est vu en rêve assistant à sa classe dans la mosquée des Chorfas de Marrakech. Il a vu le prophète, les Khalifes Aboubker, et Aomar venir s'asseoir dans le cercle. Puis entra le cadî de l'époque, par la porte de la

1. C'est le célèbre imam Mohamed ben Abdallah ben Abdeljalil le Tenessi, auteur entre autres d'une Histoire de la Dynastie de B. Ziyar, traduite par l'abbé Bargès, V. *Bostan d'Ibn Meriem*, trad. Provenzali, p. 284, v. *Journal Asiatique*.

2. V. sur ces deux imams le *Bostan d'Ibn-Meriem*, p. 40 et 48. On disait à propos de ces cheikhs de Tlemcen : la science au Tenessi, la piété au Senoussi, l'autorité à Ben Zekri (v. Haoudigi et *Journal Asiatique*).

3. Zerrouk al Bernousi al Fasi, *Bost*, p. 48.

4. *Bostan*, p. 290.

mosquée et il se dirigea vers le cercle. Alors un homme se leva à sa rencontre, l'empoigna brutalement et se mit à le pousser jusqu'à le faire sortir. Puis il revint à sa place dans le cercle.

Il me vint à l'esprit de lui demander la cause de cette expulsion. Quand le cercle se dispersa, je le suivis pour la lui demander. Je le suivis jusqu'à ce qu'il entrât dans sa maison que je connaissais, ainsi que le quartier. Puis je me réveillai. Je me mis en route pour Marrakech.

Après y être arrivé, je suivis les traces que j'avais connues en rêve, qui me conduisirent jusqu'à cette maison. J'interrogeai les voisins. Ils me dirent : « C'est la maison d'un tel qui est mort hier ». Cela indique la place qu'il occupe dans la science et la Sounna.

Il m'a dit qu'il était parmi ceux dont les invocations sont exaucées.

Il m'a dit que lorsque les Turcs furent sur le point d'entrer au Maroc, amenés par le Sultan Abdelmalek (Chqroun), il demanda à Dieu, de ne pas les rencontrer.

Il les détestait depuis le temps où ils avaient occupé Tlemcen. Et il mourut un jour avant leur entrée au Maroc. C'était en 983¹ (1575).

Parmi eux le savant, l'imam, le prédicateur, Abou Abdallah Mohamed ben Abderrahman, connu sous le nom de *Ben Jellal*² le Tlemsani, qui fut cadi de Tlemcen, puis de Fès, où il fut mufti et imam. Il était ferme, honnête, avait la dignité et une parfaite droiture.

On m'a raconté que ses pas étaient comptés de la porte de la

1. *Nozh. el Hadi*, M. p. 110. Abdelmalek et M. Ahmed (el Mensour), frères du sultan Moh. ech Cheikh, s'étaient enfuis à Tlemcen lors de l'avènement de leur neveu M. Abdallah el Ghaleb billah (965-980). A la mort de ce sultan, M. Abdelmalek alla à Constantinople demander le secours des Turcs à l'aide desquels il chassa de Fès son neveu Moh. b. Abdallah (le futur Masloukh). Celui-ci s'enfuit dans l'Adrar n Dreou, chez Ouisa'den avant de demander lui-même le secours des Portugais. Il mourut à la bataille des Trois Rois (oued' Mkhazen, 986-1578).

2. *Bostan*, p. 290.

mosquée jusqu'au mihrab, jamais un do plus ni de moins. Et il ne se retournait même pas vers le superbe jet d'eau qui était dans la cour de la mosquée.

Il vint au Sous avec le Sultan Abou Abdallah el Mehdi ech Cheikh et y resta avec lui une année enseignant à la grande mosquée de Taroudant et instruisant ses disciples. Vint à lui un taleb d'entre les tolbas des Jazoula qui commença à lire ainsi le Coran : « Bismillah errahman er rahim. La Prière sur Mohamed. » Il lui dit en le blâmant : « Est-ce que c'est ton égal ? — As-tu mangé avec lui au même plat ? — Dis : le salut de Dieu sur Notre Seigneur Mohamed. »

Puis il rentra à Fès où il mourut en 981 (1573).

Cette histoire ressemble à ce que m'a raconté de lui le moudden Lhassen ben Saïd el Anzali.

J'étais à lire l'ouard du Dalil el Khirat certain jour dans ma boutique de Bab Qasbah, de Taroudant. Je disais : « Le salut sur Mohamed » avec la tasliya¹. Quand se dressa près de moi un homme, un pèlerin que je connaissais parmi les gens du quartier. Il me reprocha d'omettre : « Sidi » dans la tasliya. Il me dit : « Ce n'est pas ainsi qu'on fait en Orient la prière sur le Prophète. » Je lui dis : « Ce n'est pas dans la tradition. » Il se mit en colère contre moi et me laissa. Il avait quelque chose d'étrange. Puis il vint à moi en rêve la nuit suivante et me dit : « Viens avec moi. Tu verras comment les gens font la prière sur le Prophète ». Il me prit par la main, entra dans une grande ville aux larges avenues, et ne cessa de me conduire jusqu'à une large place, que je trouvais pleine des gens les plus distingués, de bel aspect, et de beaux vêtements.

Tous leurs visages étaient tournés vers l'Orient, alors que la lune se levait sur eux. Et ils disaient tous d'une même voix : « Allahoum, O Dieu, la prière sur Notre Seigneur Mohamed.

1. Anzal, Igherm des I. ou Kensous.

2. La tasliya : Que Dieu répande ses grâces sur Sidi Mohamed et lui accorde le salut. On dit aussi en abrégéant : la basmala, la chehada, la haouqala, la fatiha.

le Prophète illettré et sur sa famille et ses compagnons. » Il me dit : « Entends-tu comme on fait la prière sur le Prophète. » Puis il me prit la main et me fit sortir de cette ville.

Je me réveillai. C'était la fin de la nuit. Je montai sur la terrasse de la mosquée de Bab Qasbah, je vis que la lune était levée et répandait sa lumière, comme je l'avais vue en rêve.

J'eus la certitude que ce rêve était vrai, et je ne le dis à personne...

Au matin, je retournai à ma boutique, selon ma coutume, pensant à mon rêve, quand un homme se dressa près de moi, à côté de la porte et me dit : « Es-tu satisfait » — « Oui » — Alors je reconnus son mérite. Il était caché. Que Dieu nous en fasse profiter.

Parmi eux, le fqih *Abou Abdallah el Istitni*, savant de Fès, qu'il rencontra quand il vint à Fès et où il fut son élève. Il a fait un voyage au cours duquel il a rencontré les chioukhs d'Egypte et du Hedjaz. Il est mort en 959 (1552).

Parmi eux le cheikh le Soufi *Aboulabbas Ahmed ben Mohamed Adafal*¹ (ainsi connu), le Sousani, le Draoui.

Il a fait une (ou deux) *rihla*. Dans ses voyages il a rencontré aux lieux saints des cheikhs qui lui ont donné une idjaza de science des hadits, etc...

Au pays du Sous el Aqsa, il rencontra les 2 cheikhs, les 2 pôles Sidi Ahmed ou Moussa le Jazouli et Sidi Said ben Abdenna'im le Daoudi, le Hahi.

Il a rencontré notre cheikh Abou Abdallah (el Ouaqqad) à la mosquée des chorfas de Marrakech en 991 (1583).

Il est mort en 1023 (1614).

Et parmi eux (pour la mystique), le pôle, le secourable, **ABOULABBES SIDI AHMED ben MOUSSA LE JAZOULI**. Il a déclaré (Ibn el Ouaqqad) qu'il était son cheikh et son professeur, dans la qasida où il exprime sa nostalgie des Lieux Saints. Il le

1. De Douafil dans l'oued Draa. Celui que le Nozhet el Hadi appelle Adhal, p. 344. Il y a un mnaqib sur Adafal.

visita souvent de son vivant au pays des Jazoula. A son retour d'une de ses visites, il disait : « Nous avons sucé avec lui le lait de l'Islam. » Il disait aussi que le monde n'avait pas de place dans son cœur. A sa première visite, il avait mis sa main sur sa tête puis l'avait enlevée et cela par trois fois. Et se retournant vers un de ses frères : « Celui-ci est le Koum de Dieu (c'est le geste par lequel Dieu a créé). »

Il lui avait lu la dite qasida que le cheikh (Ahmed ou Moussa) avait admirée. On l'a lue et relue. On la lit chez nous la nuit du Mouloud.

Il avait écrit des feuillets sur ses miracles (de Sidi Ahmed ou Moussa).

Certains tolbas du Djebel Dren les lui ayant demandés pour les copier, on ne les a pas retrouvés.

Il y en a une petite citation dans la tordjama du cheikh Sidi Abdallah ben Mbarek.

Parmi eux, le Saint, *Sidi Saïd* ben Boubeker *le Regragui* de Meknès. Il était allé le visiter avant sa venue dans le Sous. Il le retint près de lui, et au moment de la prière le plaça devant et fit la prière derrière lui. Puis il le reconduisit et pria pour lui.

Il est mort au début du Khalifat de Nos Seigneurs les Chorfas. Je ne suis pas informé de la date de sa mort. Que celui qui en sera informé l'écrive en marge. Il y aura du mérite.

Parmi eux, le saint *Abdallah ben Hoséin* le maître de Tamesloht¹.

Il était venu à lui. Et quand ce fut l'heure de la prière, il le plaça devant et pria derrière lui, en lui disant aussi : « Que Dieu te place parmi les savants du chria' et de la mystique » (el Haqq).

Il est mort en 979 (1571) (999 dans la fihrasa de Kittani).

1. Zaouïa à 15 km. Sud de Marrakech.

*Sidi Ayad*¹ ben Abdallah Soussi de Tamast est mort en 983 (1575).

Le Sultan *Moulay Abdallah* est mort en 980 (1572).

On disait qu'ils étaient les trois yeux du temps².

Les *MAITRES de l'auteur*. Notre cheikh le fqih, le premier des grands cadis, *Sidi Sa'ïd ben 'Ali ben Messaoud l'Indouzali*, le pilier des piliers. Il devint grand cadi du Sous el Aqsa plus de 30 ans. Quand le Sultan de son temps voulut le faire grand cadi, il prit conseil de son cheikh Sidi Mohamed bel Mehdi du Dra, qui lui répondit: « Votre frère n'a d'autre finesse à vous indiquer que la confiance en Dieu et d'avoir des témoins de bonne qualité, de suivre le chemin des vertueux ancêtres, et de vous préparer à la mort. »

J'ai assisté à ses cours.

Il y disait des histoires qu'on trouve rarement ailleurs. J'ai noté ses sentences.

Quand il fut malade, et près de la mort, il eut le très grand regret d'avoir été grand cadi. Il disait: « Manger de l'armoise aurait mieux valu pour moi. »

Il était parmi ceux qui devinent l'avenir.

Il est mort en 1001 (1592) et son tombeau est près de Bab Khémis de Taroudant.....

Comme il était connu dans le Moghreb pour sa justice, j'ai cru bon de mentionner dans sa biographie *le hadit de la justice*.

M'a dit le cheikh l'imam Yahia ben Abdallah ben Abdennaïm le Menani, le Hahi.

M'a dit Ahmed Baba ès Soudani.

M'a dit..... de Abou Harira qui le tenait du prophète de Dieu :

1. Tamast du Ras el Oued (Menebha) (Sidi Ayad Soussi), un des Saints populaires du Sous, on dit: « Tinzert, Tammast, Tiout, af ibna Sous » « Tinzert, Tammast, Tiout, sur lesquels est bâti le Sous. »

2. Par un jeu de mots sur les trois ع ain, lettre initiale de leur nom, Abdallah, Ayad, Abdallah.

Hadit de la justice.

« Ils sont sept que Dieu couvre de son ombre, au jour où il n'est d'ombre que la sienne :

un imam pratiquant la justice,

un jeune homme élevé dans le culte de Dieu,

un homme dont le cœur est épris des mosquées,

deux hommes qui s'aimaient en Dieu, unis pour Dieu et qui se séparent pour Dieu,

un homme provoqué par celle qui possède et puissance et beauté, et qui dit : Je « crains Dieu »,

un homme qui fait l'aumône en secret et sa main gauche ignorant le bien que la droite a fait,

un homme invoquant Dieu dans un lieu solitaire et dont les yeux versent des pleurs. »

Ses MAITRES (du Cadi Sidi Sa'id el Indouzali).

Parmi eux Abou Abdallah *Mohamed* ben Mehdi ben Saïd ben *Ghazi* le Jerrari, d'une famille du pays des Jazoula, habitant le Dra' où son père s'était transporté et où le cheikh était né et avait étudié. Il était désintéressé, rendait aux rois leurs présents. On lui demanda d'habiter Marrakech pour y être grand Cadi. Il refusa. Il avait la science infallible de connaître les gens à leur visage (*firasa*).

Il disait dans sa classe : « Pour être cadi du Sous, il faudrait avoir auprès de soi cinquante *rabots*. », faisant allusion à l'investiture de Sidi Saïd dans cette fonction.

Quand le Sultan Moulay Abdallah avait voulu la lui donner, il lui avait fait cette allusion qu'il tenait de son cheikh. Et le sultan lui avait répondu : « Sois juge et nous sommes tous tes rabots. » (« Rends seulement la justice et nous sommes tous tes rabots, tes redresseurs, tes exécuteurs. »)

Il est mort en 979 (1571). Il était né en 902 (1496). Il est enterré dans son domaine de l'oued Imout du Dra'.

SIDI BELQASSEM CHEIKH

Parmi ses Maîtres Sidi Belqassem ben Amar le Tifnouti, appelé le Cheikh et connu chez les gens de Fès sous le nom d'El Kouch. Il était né au pays susdit au village appelé Igherm Niqdaren. Étudiant à Fès, enterré au Dra'.

Ascète, il s'abstenait des choses douteuses. Dépouillé du monde.

Il travaillait lui-même pour lui-même et ne laissait nul travailler pour lui. *Sidi Saïd* a dit qu'il ne manquait jamais d'emporter au marché quelque chose sur son épaule pour le vendre.

Il exhortait les étudiants à exercer un métier pour leur subsistance. Quant à lui, il connaissait de nombreux métiers. Il disait : Il ne manque que celui de la soie, n'ayant trouvé personne pour me l'apprendre chez les gens de Fès.

Et avec cela toutes les sciences.

On vint un jour à la classe de son maître pour un partage d'héritage. Ce maître était le cheikh Ahmed ben Yahia el Ouancharisi¹. Les tolbas rivalisèrent de vitesse pour faire le partage. Il eut fini le premier. On niait qu'il fut exact, en si peu de temps. Le cheikh trouva qu'il était exact. L'intéressé lui versa 40 onces. Il en prit dix et donna le reste à son cheikh. On connut par là son degré (stade).

Il est le premier qui découvrit le Harz el Imani² du cheikh Aboulqassem el Chattabi de Fès.

De ce qu'il avait gagné à enseigner dans une mosquée du Dra' il envoya au dit cheikh de quoi acheter maison ou champs et de quoi constituer un habous pour l'enseignement de ce livre.

1. Mort à Fès en 914 (1508) v. *Bostan*, p. 57.

2. L'amulette des désirs, *Bostan*, p. 406. Le Chettabi mort au Caire en 1194.

On lui répondit qu'avec cet argent on avait acheté une plantation qui produisait chaque année des fruits aussi nombreux que les tableaux du chapitre des « sifaf el mouchbahat » (Alfiya), et qu'on avait désigné quelqu'un pour cet enseignement.

Il avait déjà envoyé quelque chose auparavant, mais son envoi avait été mangé (pillé) sur le chemin.

SIDI SAÏD a dit de lui : « Notre classe était près de sa maison. Nous avons beau faire tous nos efforts. Il nous disait : « Vous ne faites rien. Ce n'est pas ainsi que je connais les Jazoula. » Il ne laissait aucun de nous s'asseoir sur une pierre, dans le but de préserver la santé. »

On lui a donné le nom de *Cheikh* à cause des nombreux docteurs qui sont sortis de son école, parmi lesquels :

Sidi Sa'id ben Ali susdit,

Sidi Ahmed le Bousa'di dit Agoujal,

Sidi Brahim Ounzar le Jazouli,

Sidi 'Abderrahman moula ikhaf le Filali, etc...

Et parmi tout ce qui montre son grand détachement du monde, ce que m'a dit de lui notre ami le professeur Ahmed ben Yahia le Soussi, le Tamzti ou Tinzerti¹, que le fqih Sidi Hassein ben Ahmed le Dra'oui d'Aghla ouasif a dit : M'a raconté le fqih Sidi Brahim ben Ounzar le Jazouli d'Aghla Nbitles de l'Oued Dra' qu'il était chez lui un jour, à lui coudre des crevasses² qu'il avait aux pieds. Vint à passer un homme qui lui demanda la permission d'entrer avec sa monture. Il le lui permit. L'homme entra et lui tendit une lettre (un feuillet) salie. Il la lut. C'était l'indication d'un trésor dans le djebel Amji de *Lqtaoua*. Alors le cheikh lui dit : « Est-ce qu'on croit que Belqassem a la science des choses cachées ? Va, enfant, que Dieu te garde. » Il alla au lieu de la montagne indiqué dans la lettre, chercha, et revint

1. De Tamzt ou de Tinzert (Ras el oued Sous).

2. Chqouq tistaghin (chl.), crevasses fréquentes chez les montagnards à cause de la neige. On les coud avec du fil pour les guérir.

avec sa monture sans avoir rien trouvé. Puis, s'étant retourné vers la montagne, il y vit une fissure qu'il n'y connaissait pas. Il dit : « Cette fissure est neuve. » Il y retourna, y entra et trouva à l'intérieur, un monceau d'or et d'argent. Il se mit à prendre de l'or, il en remplit son tellis et le mit sur sa monture.

Il revint chez le cheikh, ce même jour de jeudi il m'y trouva aussi (dit le conteur). Il déchargea sa bête, ouvrit son sac et dit au cheikh : « Cela, c'est ta baraka. Car moi je n'avais rien trouvé et je revenais sans rien quand, m'étant retourné vers la montagne, j'y ai vu une fissure, j'y suis revenu, j'y suis entré, j'y ai trouvé ce que tu vois et j'en ai laissé beaucoup. Seigneur, prends ce que tu voudras, la moitié, ou moins, ou plus. »

Il n'accepta pas et lui dit : « Prélèves-en pour ce taleb (le conteur), la part que tu voudras. »

Il me dit : « Emploie-le à ta subsistance. »

Il est mort en 953 (1546) ; et enterré à Tamgrout du Dra'. Il avait été l'élève de B. Ghazi et de l'Ouancherisi à Fès.

LES MAITRES DE L'AUTEUR (suite).

Notre Cheikh, le Cadi ABOU ATHMAN SAÏD ben ABDALLAH b. BRAHIM le Jazouli, le Semlali, l'Abbasi¹, demeurant à Taroudant. Il avait été l'élève des deux cheikhs surnommés le Cadi (Sidi Saïd) El Indouzali et Abou Abdallah le Tlemsani, et d'autres. Il devint grand cadi du Sous après leur mort. D'une conduite digne de louange, sa vertu était évidente. Son renom de justice, de pitié et de piété étaient répandus. Pendant toute sa magistrature, il ne toucha jamais rien du trésor (bit el mal). Il était à l'aise (Ikafa) mekfi, expression courante. Il suivait la coutume des anciens chioukhs, cherchant l'opinion la plus répandue et la coutume et les plus curieuses sentences.

1. Des A. Abbes (I. ou Semlal), bijoutiers.

J'ai été son élève pendant quinze ans, assidûment. J'ai étudié avec lui, parmi mes compagnons, lui qui était l'héritier de la science, après les deux cheikhs susdits. Il tenait sa science du fqih Aboulabbes Ahmed ben Sliman, le Jazouli, le Resmouki¹, et des chioukhs de Fès.

J'ai vu en rêve, avant son investiture de Cadi, 'Aïssa ibn Meriem descendre dans cette capitale du Sous. Il était dans une assemblée (taïfa) ; autour d'une table où l'on mangeait. Et j'étais l'un des convives. Je racontai ce rêve à certains de mes compagnons. Or, il ne se passa que peu de temps avant qu'il fut investi de sa charge. Mon compagnon me dit : « C'était ton rêve. »

Il m'a nourri de ses cahiers.

Ceci montre qu'il était un bon juge, équitable. Et il était ainsi connu parmi les gens de son temps.

Mon père m'a dit : « Je l'ai vu en rêve un peu avant son investiture, descendre dans une mare de boue noire et puante et je lui disais : « Prends-garde, prends-garde de ne pas « t'éclabousser avec cette saleté. » Il releva ses vêtements et se retroussa et traversa la mare sans éclaboussures. »

Je dis que c'est un apologue merveilleux de l'état de cadi. Que Dieu nous atteigne par sa bonté.

Et de même, ce que nous a raconté de lui certain taleb qui, un peu avant sa mort, a vu le Prophète de Dieu monter sur le minaret de la mosquée du pays, où flottait un étendard blanc, le prendre et le replier. Le visionnaire ayant raconté cette vision, elle se répandit dans le pays, et vint jusqu'à lui. Il en fut affligé et en fit part à ses proches. Il ne se passa pas longtemps avant qu'il mourut de la peste en l'an 1007 (1598) et il fut enterré dans le vieux cimetière de Bab el Khémis.

1. Ahmed ben Sliman le Resmouki, enterré à Tafraout Imouloud. Ne pas confondre avec Mohamed ben Sliman le Jazouli, le grand soufi, enterré à Marrakech, un des Seba'tou rijal, auteur du *Dalil el Kheirat*, ni avec Sidi Ahmed b. Sliman Resmouki savant du XII^e siècle (et astronome) qui résida à Marrakech mort en 1130 (1720).

Sur la peste de 1596 à 1607.

Je dis : « Quand cette peste éclata au Maghreb, depuis l'an 5 ou 6 jusqu'à l'an 16', après mille, elle éclata d'abord dans les villes. Les gens de Fès furent patients et accueillirent la chose avec résignation. Elle s'éloigna de chez eux la même année et n'y revint pas. Mais les gens de Marrakech et de Taroudant se dispersèrent, pour la fuir dans la campagne et dans la montagne. Or, elle fut bien plus *grave* chez eux et la plus grande partie de leurs notables périt, et la ruine s'en suivit pour ces deux villes. (Le fléau) ne cessa pas de revenir chez eux chaque année. Et ils s'enfuyaient, et cela pendant douze ans.

On a pensé — et Dieu seul le sait — que d'avoir fui la peste leur avait porté malheur.

Avoir le ferme dessein, en cela comme, en toutes choses, de s'en tenir uniquement à ce qui vient du Prophète, chargé par Dieu du bien de la religion et du monde. Les dangers attachés à la fuite montrent la nécessité de s'en abstenir. Ce sont : la dispersion, l'affaiblissement des Musulmans, les corps laissés sans sépulture, les malades non soignés et la négligence qui mène au désordre. Combien de fois en avons-nous été le témoin. Dieu seul le sait.

Parmi les Victimes de cette peste fut l'amir el Mouminin, le vertueux, le juste, le savant Abou Labbas Moulay Ahmed *el Mansour*, fils de l'iman Abou Abdallah Mohamed ech Cheikh, fils du Qaïm bi amr Allah Mohammed b. Abderrahman el Hasani, en rbia' loul de l'an 1012 (I, 603). Il mourut à Fès, et fut transporté après quelque temps à Marrakech et enterré à côté de son père ci-dessus nommé.

Aboulabbes Ahmed ben Abdallah le Dghoughi, mothasseb de Taroudant m'a raconté¹ qu'il s'est vu en rêve, dans une

1. L'auteur écrit quelques années plus tard, vers 1020.

2. *Nozhet el Hadi*, trad. Houdas, p. 142.

pièce du palais (Dar el Khalifa) dans un cercle où on récitait le Sahih de Boukhari, et Aboulabbas surnommé (le Sultan Ahmed el Mansour) y était aussi ce jour-là. C'était avant son avènement.

J'ai vu écrit en marge d'un livre : « Je ferai jaillir le feu du briquet. » Je me demandais quel en était le sens. Je me retournai et je vis un homme, dans un coin, seul, sur son tapis, un homme qui m'impressionna. Je m'approchai de lui avec le livre et je lui dis : « Quel est le sens de ce mot en marge du livre ? » Il me dit : « Dis à ton Seigneur Ahmed : C'est moi qui ferai jaillir la flamme de ton briquet tant que tu suivras la justice. Quand tu t'en écarteras, je t'abandonnerai'. » J'ai dit (à cet homme) : « Qui es-tu, Seigneur ? » Il m'a dit : « Le Prophète de Dieu. » Il ne se passa que peu de temps avant qu'El Mansour fut investi du Khalifat. Et sa conduite fut digne de louange. Quoi de meilleur qu'un silex dont le Prophète de Dieu fait jaillir le feu ?

Ceci indique que la souveraineté en Islam n'est que le résultat d'un ordre du Prophète. Ordre qui se manifeste de nombreuses façons. A l'un, il met un turban, à l'autre, il passe un anneau. Un autre, il le ceint d'un sabre. Indices de la souveraineté qui vient du Prophète.

Parmi ceux qui moururent aussi de cette peste, le professeur savant dans la science du Coran et des Commentaires Abou Abdallah *AHMED ben YOUSSEF et TARGHI*, el FASI de naissance, habitant Marrakech.

On partait vers lui de toutes les contrées du Maghreb pour apprendre les sciences du Coran. Les genoux se pressèrent autour de lui toute sa vie pour acquérir cette science. Et, par lui, se répandirent dans le pays Maghrebin toutes les différentes lectures du Coran.

Un de ses disciples, en qui on peut avoir confiance, m'a

1. Cor. Ana benoum menhou, d'où « Anabri » des Chleuh.

dit que les jnouns venaient dans sa maison et s'alignaient sur les tuiles sous la forme de serpents pour l'entendre quand il modulait pour les tolbas dans son vestibule (dehliz). Il m'a dit aussi qu'au début, il s'intéressait particulièrement aux chorfas et aux notables et avait de l'aversion pour les pauvres étudiants. Or, il devint aveugle. Il vit que son malheur venait de cela. Il se repentit, et replia ses ailes (ne fut plus orgueilleux), et fut accessible à chacun. Il instruisit tout le monde de bon cœur. Dieu lui donna la guérison. Et il continua avec constance jusqu'à sa mort à Marrakech en l'an 1006 (1597).

Quelqu'un l'a vu en rêve et lui a dit : « Qu'a fait Dieu pour toi ? » Il a répondu : « Dieu m'a pardonné, à moi et à tous ceux qui sont morts le jour de ma mort, même à 'Azzouz le percepteur », qui était préposé à Marrakech à la perception de l'impôt. Or, je me suis informé au sujet de celui-ci et j'ai trouvé qu'il était mort le même jour que lui.

Ceci prouve que dans la lecture du Coran, il y a un pouvoir d'intercession.

Mourut aussi de cette peste le professeur Ahmed ben Saïd Chejjouti, le Hachtouki, au début de 1014 (1605). Je l'ai vu en rêve un peu après sa mort. Il avait un visage pareil à la lune. Je lui demandais : « Où es-tu ? » Il répondait : « Au paradis. » Et il riait, il riait, et il était joyeux. Je lui disais : « Et tous nos amis. » Et il faisait de la main un geste tranchant, comme pour affirmer : « Tous au paradis. »

Je dis : « L'intercession du Coran pour les siens est connue, comme ses mérites dans la religion, et ses miracles connus dans le peuple. »

Certain taleb m'a dit qu'un frère à lui était mort dans les passions de la jeunesse, alors qu'il faisait ses études. Je m'apitoyais sur son sort. Et je le vis en rêve dans un palais merveilleux. Je levai la tête vers lui en disant : « Comment es-tu arrivé là ? » Il me dit : « Attends. » Il fles-

cendis vers moi en me tendant un peu d'encre prise dans quelque armoire du palais. Puis il s'en retourna sans rien dire. « J'ai compris que ce qu'il avait lu de Coran avait intercédé pour lui. »

Certain de mes amis en Dieu m'a dit qu'un jeune homme de son pays avait été marié par son père dans sa prime jeunesse. Il tua sa femme et s'enfuit à travers le pays. Puis il prit la planchette (d'étudiant) et se mit à lire le Coran, allant de pays en pays jusqu'à ce qu'il arriva à *Quiselsat*. Au matin d'une certaine nuit, prenant sa planchette, il trouva des fleurs de toute beauté qui avaient poussé au milieu, à la tige verte et blanches de couleur. Il les plia avec sa main sur la surface de la planchette, mais elles se redressaient et leur tige était sur l'alif de la parole de Dieu Très-Haut :

« Est-ce que celui qui crée est comme celui qui ne crée pas ? »

La nouvelle se répandit dans le pays. Alors se rassemblèrent près de lui, cadi, témoins et notables. Ils virent en cela un signe de pardon de son péché et l'intercession en sa faveur du Coran sublime. Il revint dans sa famille et eut le pardon des siens ainsi que du père de la morte.

Et son état devint bon. Louange à Dieu. Je me suis laissé entraîner à mentionner cela malgré que ce n'en soit pas la place.

LES MAITRES DE L'AUTEUR (suite).

Notre cheikh le fqih *Abou Abdallah Mohamed ben A'mr le Ba'qili*, le Jazouli, prédicateur et imam de la mosquée de la Qasbah.

Modeste et bienfaisant, et ascète, il avait une belle écriture. Il est le premier chez qui je descendis en arrivant à Taroudant et le premier de qui je suivis la classe et qui m'ouvrit la porte

1. A l'O. de Tazenakht, où se trouve la zaouia de Sidi Ahmed ou chrhabil.

2. Coran XVI, 17.

de l'astronomie et autres sciences, Il m'est arrivé une histoire qui prouve sa divination. Une nuit que mon repas¹ du soir tardait à venir, je m'étais endormi. J'entendis un bruit venant de sa porte qui ouvrait sur le « sahn » (cour intérieure) de la mosquée. Il sortit et m'appela, et il avait dans sa main les ustensiles du repas. Il dit : « Mange » — Je mangeai avec lui. Puis il rentra sans rien dire. Et il ne m'avait jamais invité auparavant et ne m'invita plus jamais après. J'ai appris que Dieu Très-Haut lui avait fait connaître mon état.

Il est mort de la peste en 1006 (1597). C'est l'année où elle fut la plus grave et les gens avaient grande peur et avec lui nombre de nos amis, étudiants des villes de Marrakech et Taroudant.

LES MAITRES DE L'AUTEUR (suite).

Notre cheikh Abouzid 'Abderrahman ben 'Aomar le Jazouli, le Ba'qili² oncle du précédent (grand savant, astronome). El Mansour le fit venir à Marrakech pour être mouaqqit près de lui et pour enseigner.

Il a fait un commentaire du « Jardin des fleurs » sur la science des heures et des astres, qu'il a appelé la « cueillette des lumières dans le « jardin des fleurs », qetfou la nouar men roudati el azhar ».

C'est lui qui a placé sur tous les minarets de la ville de Taroudant — minaret de la qasbah et de Jama' lkbir — une plaque de marbre gravée³ marquant les heures du jour : trait de midi, trait du dhor, trait de l'a'seur, trait de la fin de l'a'seur, pour la ville de Taroudant et tous les pays de même latitude. Il a planté au milieu un clou dont l'ombre se pose sur chaque trait. Quand l'ombre se pose sur le trait de midi,

1. Le « taretbit » des tolbas, fourni par les habous ou par des gens pieux.

2. De Renaud, Corr. à Suter, Isis, 1932, p. 179. Roudat el azhar, d'Al Jadari.

3. C'est le cadran solaire : ar. « rkhamâ », qu'on appelle dans le Sous « Zzioual », de ezzoual, l'heure où le soleil commence à décliner, « Saogg i Zzioual », « regarde au cadran solaire », Chl.

on sait qu'il est midi. Et ainsi des autres. Si bien que le moudden n'a plus de difficultés.

Notre cheikh Abou Mohamed Abdallah ben Embarek a dit : Jamais je n'ai eu de chagrin de la mort d'un fqih, comme de sa mort. Tant de science disparaissait avec lui. On ne le remplacera pas au Maghreb. Et à cause de la vie retirée qu'il menait il n'a eu que peu d'élèves. La raison de son déplacement fut qu'El Mansour pensait d'après les indications des astres, qu'une armée allait venir l'attaquer. Il en fit part à son confident Abou Lhassen Ali ben Sliman le Tamli¹. Celui-ci en écrivit à son frère Abou beker ben Sliman qui était alors l'élève du cheikh Ba'qili et qui l'interrogea à ce sujet. Ce cheikh lui dit : « C'est une armée de sauterelles. » Il l'écrivit à El Mansour. Et peu après les sauterelles couvrirent toutes les régions du Maghreb. El Mansour donna au cheikh le nom de « l'homme aux sauterelles » (Abderrahman le Jerrad) et le fit venir à Marrakech. Il y resta jusqu'au temps de la peste et revint à Taroudant et de là à son pays des Ida ou Ba'qil où il mourut en l'an 1006 (1597).

Un de ses vers sur certain fonctionnaire (policier) maghzen qui l'avait irrité (chortâ ddoula).

« Certains se sont levés pleins d'orgueil, insolents, répandant la perdition parmi tout le monde.

Hélas, les vertueux sont partis.

Il ne reste plus que les gens de rien, et ils sont les maîtres. »

Notre cheikh Abou Ali Mansour ben Mohamed ben Youssef le Soussi, le Moumeni mort en 1000 (1592) et enterré au tombeau de ses ancêtres aux Ida ou Moumen du Sous (longues qasida).

Parmi ses *chioukhs* les 2 *chioukhs* Abou Abdallah le Tlemsani et le cadi Abou Athman Saïd el Indouzali, susdits et le cheikh Mbarek ben Yahia le Sktani de Marrakech, mort en 988 (1580), et Ahmed ben Ali ben Abderrahman le savant de Fès appelé le *Mandjour*, mort en 995 (1586).

1. D'Ammeln.

LES MAITRES DE L'AUTEUR (*suite*).

Notre *cheikh* Abou Abdallah Mohamed ben Embarek le Soussi, le Tiouti de Taroudant. J'ai étudié longtemps à son école et j'en ai tiré profit. Et beaucoup de tolbas de la capitale du Sous ont profité de sa grande baraka. Il citait ce propos d'un de ses *chioukhs* :

« Quand nous serons morts, vous serez les savants de votre temps à votre façon. » .

Il est mort en 1015 (1606).

Parmi ses *chioukhs*, Abou Abdallah le Tlemsani et le *cadi* Saïd Indouzali susdits.

Et Abou Hafs A'mar b. Ahmed le Jazouli, le Ba'qili, *mufti* et *prédicateur* de la capitale, mort à Fès, an 967 (1569) à mon avis.

Et les *foqaha* de Fès mentionnés dans la *tordjama* de notre *cheikh* Abou Mehdi 'Aïssa ben Abderrahman le Souktani.

LES MAITRES DE L'AUTEUR (*suite*).

Notre *cheikh* Abou Mohammed Abdallah ben Ali ben Hamza le Selali, le Jazouli, mon maître dans mon enfance.

Notre *cheikh* Abou Athman Saïd ben Abdallah ben Idir, le Tamli mort en 1003... Il fut le suppléant du grand *cadi*.

Parmi ses *chioukhs*, Abou Abdallah le Tlemsani et Abou Athman Indouzali, susdits.

Parmi ses *chioukhs*, le *fqih* Abouzid Abderrahman ben Ali ben Mohamed le Jazouli, l'Hamdi.

ABOUZID ABDERRAHMAN

BEN ALI BEN MOHAMMED le Jazouli el Hamdi¹

Son livre de *droit* est d'un grand enseignement...

Il ne laissait pas partir ceux qui venaient à lui, soit en

1. Des Aït Hamed au Nord des Ida ou Gersmouk. Il est l'objet d'une longue notice dans les « Feuilletts du Ba'qili » et dans le « Bicha'rat ez zairin » de *cheikh* Akerramou.

contestation, soit pour une autre raison sans les nourrir, eux et leur monture.

Il a ainsi donné l'hospitalité au professeur Abou Abdallah MOHAMED ben YOUSSEF le Targhi qui passa chez lui en allant en Ziara chez l'ouali ABOULABBAS SIDI AHMED ou MOUSSA.

Il a dit de lui: « C'est un savant qui possède la baraka. J'ai mangé chez lui un repas d'orge, et mon tempérament ne l'a pas rejeté et il ne m'a causé aucun mal, alors qu'auparavant il n'acceptait pas cette nourriture qui lui causait le plus grand mal. »

Il racontait cela dans sa chaire, ainsi que cet autre récit, très répandu dans le pays :

« Un homme qu'il avait condamné, voulant le tuer, s'était embusqué pour l'attendre dans un lieu solitaire. Mais quand (le cheikh) arriva, une nuée se répandit sur lui qui le protégea. L'homme vint à lui et se repentit. »

Il est mort en 984 (1576). Il avait été l'élève de son père élève lui-même du savant de Sijilmassa Sidi Brahim ben Hilal, élève lui-même de Abou Abdallah el Qouri.

Son frère *Abou Athman Saïd ben Ali* mort et enterré à Marrakech avant 986, la flèche de la poésie au Maghreb.

Parmi eux le linguiste *Abou Athman Saïd ben Brahim el Hilali* le Soussi (le Semlali K).

Vint le grand cadi de Fès Abdelouahad el Hamidi à Taroudant dans le Sous. Il avait l'air de mépriser les tolbas de cette ville. (Sidi Saïd) lui écrivit pour lui poser une question en vers. Il ne fut pas capable de répondre. Il l'emporta à Fès où El Mendjour y répondit. (On dit dans le Nozhat el Hadi que c'est le Sultan El Mansour qui lui répondit.)

Suit questions et réponses en vers :

Il est dit dans le Tarikh de Ibn el Qadi le Meknasi (Jadoual al iqtibas), qu'il est mort entre 970 et 980. Il est enterré à *Tainzert* du Sous, au cimetière à côté du village, et non le vieux cimetière de l'imam Hassein b. Talha le Chichaoui, dans la forêt, loin des lieux habités.

LES MAÎTRES DE L'AUTEUR (suite).

Notre Cheikh le Nabigha de son temps Mohamed ben Ali le Soussi el Houzali, auteur d'un poème sur le règne d'El Mansour. Il a été nommé cadi de certains des neuf commandements du Sous, puis il y fut mufti. Je l'y accompagnai avec les troupes du Ministre Mohamed ben Moussa¹ ben Abou Beker. Il vint en Ramadan. J'ai lu avec lui le Sahih de Boukhari d'un bout à l'autre. Je l'interrogeais sur ses passages obscurs et il répondait de façon à désaltérer celui qui a soif, et à guérir le malade. Il avait un grand penchant à raconter les « journées » et les histoires des Arabes.

Mon ami le copiste Abdallah ben Youssef ben Yiaha le Masmoudi (el Ouidani) (des Isaffen) m'a dit qu'il lui a mis entre les mains le brouillon de son commentaire de Diwan du Moutanebbi. Il lui en a copié une grande partie. Ne s'adonnent à cela que ceux qui excellent dans les belles-lettres. Il est mort à Marrakech où il était venu en délégation chez le sultan Abou Farés² après la mort d'El Mansour en 1012.

Parmi ses maîtres : Abou Labbes el Mendjour et Embarek le Souktani, de Marrakech (on dira plus loin sa mort).

Parmi eux, le chérif hassani Abdel ouahad le Filali, de Marrakech. Il est l'auteur d'une grande qasida, sur son temps qu'on a lue devant El Mansour, au Dar el Maghzen. Il est mort en 1003 mefti de Marrakech.

LES CHEIKHS DE L'AUTEUR (suite).

Notre Cheikh Mohamed ben Abdallah ben Aissa ben Moussa le Jazouli, le Tamanarti. Je tiens de lui des hadits. Comme je dirai au chapitre des « isnads. »

1. *Nozhet el Hadi*, p. 298.

2. Abou Fares, proclamé par les gens de Fès qui refusaient de reconnaître Moulay Zidan, lutte contre lui et fut assassiné par son neveu en 1018 (1609).

Il est mort dans son pays de *Tamanart* en 1019.

Parmi ses chioukhs *Mohamed ben Brahim le Tamanarti* et ses fils *Abou Abdallah* et *Abou Ishaq*.

(On parlera des trois dans le tordjama de notre cheikh *Abdallah ben M'barek*.)

Parmi ses chioukhs *Abderrahman ben Ali ben Abdel Aziz el Hamdi* dont on a parlé dans la tordjama de notre cheikh *Saïd ben Abdallah ben Idir le Tamli* (v. plus haut).

CHEIKHS DE L'AUTEUR (suite).

Notre Cheikh Ahmed ben Brahim ben Mohamed ben Brahim le Tamanarti. J'ai assisté à ses classes. Il est l'élève de son père et de ses oncles susnommés. Il est encore vivant.

Notre Cheikh Mohamed ben Ahmed ben Abdelkrim el dariri l'aveugle, le Tamanarti. J'ai entendu ses sermons et je tiens de lui de bonnes prières. Il est mort en 1019 (1039 Kit) dans son pays de *Tamanart*. Je l'ai visité pendant qu'il était malade à la mort, ainsi que (Moh. b. Aïssa b. Moussa Jaz) susdit que j'avais assisté comme lui. Je les quittai et j'appris leurs morts en rentrant à *Taroudant*.

CHEIKHS DE L'AUTEUR (suite).

Notre Cheikh Mohamed ben Ahmed le Jazouli, le Resmouki. élève des savants de *Marrakech*. A son retour, il professa à la mosquée d'Agerd n *Tasgdelt*¹ de *Tamanart*, près de 20 ans où il a instruit un grand nombre d'étudiants. J'ai assisté à ses cours, quand je revins ici au pays des ancêtres (*Tamanart*). Un tel maître est précieux à la campagne. Il y est mort à ce que je crois, vers 1020 (1611).

CHEIKHS DE L'AUTEUR (suite).

Notre cheikh *Aboulabbes Ahmed ben Ahmed ben Mohamed*

1. Peut-être est-ce *Tiselgit* de *Tamanart*, près d'Agerd.

Aqir' le Senhadji, le Soudanais, d'une famille riche des Chefs originaires de Tombouctou, amené à Marrakech avec ses oncles par El Mansour, quand il conquiert le Soudan (1591). Ils y moururent, il y resta et donna le diplôme d'enseignement à un grand nombre de tolbas.

Il fut renvoyé par le Sultan Zidan après la mort de son père El Mansour dans son pays de Tombouctou. Il ne m'a pas été donné de le rencontrer et d'étudier auprès de lui. Je lui ai écrit ce qui suit :

« Après le salut du pauvre serviteur Abderrahman ben Mohamed le Jazouli, le Tamanarti, nous vous demandons la permission d'enseigner les hadits d'après votre « isnad. »

Il m'a répondu de la main de son fils Mohamed à cause de sa vieillesse :

Cheikh al Ijaza la liqah sans l'avoir rencontré (procuration).

« Je vous accorde ce que vous me demandez. Tout ce qu'il m'est permis à moi-même d'exprimer, aux conditions connues par les gens de métier. Écrit par Mohamed ben Ahmed Baba Aqit par l'ordre de son père. »

Il est mort dans son pays natal, à Tombouctou en 1036 (1626) ayant atteint 70 ans. Il s'est fait connaître dans son *Supplément au Dihadj* (Dil ed Dibaj), disant qu'il a composé plus de quarante ouvrages. Chose étonnante. Quand il enseignait à Marrakech, à la mosquée des chorfas, les gens les plus éminents se pressaient à son cours, comme le savant mufti Abou Abdellah le Regragui, le cadî de Fès Abou Iqasem ben Abou Nnaïm le Ghisani, le cadî des Meknasa, le fqih, le voyageur Abou labbas, fils du cadî le Meknassi.

Il a dit, dans le dit Supplément, après avoir rapporté des

1. Ahmed Baba de Tombouktou, né à Arawan (N. O. de Tombouktou) (963-1566), auteur de notices biographiques dont il y a de nombreux extraits dans le *Bostan*. Son livre est le « Neil al ibtihaj » (Moyen de se rejouir en brochant du brocart), *Bostan*, p. 125. On cite son dialogue ironique et brutal avec le sultan Ahmed el Mansour auquel il demandait : « Pourquoi avoir conquis le Soudan ? » « Pour unifier l'Islam », aurait dit le sultan, « Alors pourquoi n'avoir pas commencé par les Turcs de Tlemsen ? »

132 357

paroles du *lettré* Mohamed ben Yacoub el Isi, de Marrakech, et connu sous le nom du *lettré* ben Yacoub : « Il n'y a pas au Maghreb de plus solide, de plus sûr, de plus habile et de plus savant sur les chemins de la science. » Et en cela il a pris le mors aux dents dans cette appréciation, car le *lettré* ben Yacoub n'atteignait pas à la courroie de la sandale d'un seul de ces notables.

Par une pareille négligence, il a rendu une *fétoua* déclarant licite la fumée du tabac, cette saleté puante déclarée illicite par tous les docteurs, depuis les deux villes saintes jusqu'au pays des Jezoula à l'extrémité du Sous extrême. Le meilleur coureur peut broncher, le meilleur sabre être émoussé.

Parmi ses *chioukhs*, son père *Aqit* et les autres *fqih*s. Tous savants de son pays et ses oncles paternels. Et ils sont morts entre les années 980 (1572) et 1000 (1591) leur exil du Soudan est de l'an 1002 avant que leur arrivait ce malheur.

CHEIKHS DE L'AUTEUR (suite).

Notre *cheikh* le savant, l'ascète, le *cadi* par intérim : Aboulabbes Ahmed ben Messaoud el Houzali¹ qui fut nommé *cadi*, de certains commandements du Sous et en tira ce qui était l'habitude des *cadis* et des préposés aux *habous* de la capitale. Puis devint scrupuleux, s'éloigna de tout cela et rendit à la tribu tout ce qu'il lui avait pris et aux *habous*, tout ce qu'il leur avait pris.

Puis il se mit à chercher le gain par le commerce et la culture, etc... Il acquit par là une fortune considérable. J'avais son amitié et j'en ai profité, comme de ses sermons et de ses préceptes. Et quand je fus affligé de la charge de *cadi* du Sous, il m'écrivit : « J'apprends qu'on vous a affligé de la charge de *cadi*. Pareille chose m'a réjoui une fois et m'a

1. De la tribu de Indaouzal, Sud de Taroudant.

affligé bien des fois. A vous d'être pieux, de suivre les savants et d'aller doucement. Et que Dieu vous assiste. »

Il est mort en 1030, ayant atteint 90 ans. Il avait été l'élève de Mohamed ben Mehdi, et du caïd Saïd ben Ali ben Messaoud, susnommés. Et de Ali ben Ahmed el Haiyan, le Tamanarti, habitant le Dra, à qui on demanda d'être cadi de Marrakech qui refusa, s'enfuit de ses misères et retourna au Dra' où il enseigna jusqu'à sa mort. C'est lui qui a composé le « Questions du *fqih ben Hilal* ». Il est mort, je pense, dans les bornes de 980.

CHEIKHS DE L'AUTEUR (suite).

Notre Cheikh Abouزيد Abderrahman fils de notre cheikh Abou Abdallah le Tlemsani qui fut imam et Khatib après son père à la Grande Mosquée de Taroudant.

Il écrivait bien, mais faisait des fautes de grammaire.

Il a fait des vers sur le Sultan après la peste de 1005.

Il est encore vivant.

Parmi ses Chioukhs (de Abouزيد le Tlemsani) son père Abou Abdallah et le cadi Abou Athman le Semlali, el Abuo Abdallah Askhen (... ?) et le *fqih* Ahmed Baba dont on a parlé.

Parmi eux le voyageur, le vieillard, Mohamed ben Youssef el Batahiyi el qodsi le chafa'i, imam de la mosquée el Khalil (à Jérusalem) élève de son père et son grand-père qui voyagea dans les pays et y rencontra des chioukhs à Médine, à la Mecque, en Égypte et en Syrie. Puis habita Constantine, d'où il partit pour le Maghreb, où il alla à Marrakech et Taroudant, où il le rencontra et reçut de lui les diplômes d'ijaza de tout ce qu'il avait recueilli de son cheikh le vieillard Abou lbarakat Lhassen Bader eddin el Ghasi.

Ceci nous vient du Prophète : « Celui qui voit une femme qui lui prend le cœur, qu'il aille avec sa propre femme avoir commerce. Car ce qu'il trouve avec elle, est pareil à ce qu'il aurait chez l'autre. »

Il a été tué sur la route en revenant de Taroudant à Marrakech en 999, sur le Chemin d'Issen (Oued Issen) entre Marrakech et Taroudant.

CHEIKHS DE L'AUTEUR (suite).

Notre Cheikh Abou Mehdi Aïssa ben Abderrahman le Soussi, le *Sktani*.

Il a étudié à Fès et autres lieux, enseigné à Marrakech, fut nommé cadi dans certains commandements, puis devint grand cadi du Sous et enseigna dans la capitale de Taroudant où j'ai suivi ses cours excellents.

Et lorsque se leva dans le Sous Abou Zakaria Yahia ben Abdallah ben Saïd ben Abdennaïm, après 1020 et le changement d'état, et le trouble qui s'en suivit, il se retira à Marrakech, comme cadi et professeur et il y est encore.

Parmi ses chioukhs, le fqih Mohamed ben Belqasem, le Chérif Filali, prédicateur de la mosquée des chorfas de Marrakech, mort en 988.

Parmi eux, Embarek ben Ali le Souktani, mort en 988.

Parmi eux le grand cadi de Fès : Abdelouahad ben Ahmed le Hamidi. Il disait aux foqaha de Fès : tous mes remplaçants.

Il est mort en 1003.

Parmi eux, Yahia ben Mohamed el Sarraj el Andaloussi el Rondi, descendant de Ch, Yahia Sarraj, compagnon du fiancé des Saints, le Cheikh, le Saint Ibnou A'bbad (enterré à l'intérieur de Bab-Ftough) mort en 1007.

Parmi eux, le professeur Ahmed ben Ali ben Abibeker, fils du marabout Senhadji el Henaoui le *Zemmouri* dont le père et le grand-père sont allés à Fès lors de la prise par les chrétiens de la frontière d'Azemmour en 917 (1511).

Mort en 1001.

Parmi eux, l'ascète Abou Ali Lahssen ben Abdallah ben Messa'oud le Dra'oui, des Arabes Harraj, né en 943 mort de la peste à Fès en 1006.

Parmi eux, Ahmed ben Bqasem el Qdoumi, l'Andalou, mort en 992, enterré hors *Bab Ftouh*.

Parmi eux, Ahmed ben Ali *el Mendjour* le Fasi mort en 995, a commenté le insalik de l'Ouancherisi et autres.

(En ce temps-là mourut à Fès le Soufi, l'ascète Rodouan le Génois, de parents convertis à l'Islam ; mort en 991 (histoire de Rodouan dans l'Haoudigi) les rois et les savants venaient le visiter pour sa science et piété et je croirais que notre cheikh susdit Abou Mehdi Sktani l'a rencontré.)

Parmi eux, Mohamed ben Abdallah le *Regragui*, mufti de Marrakech qui vint avec El Mansour à Fès, où il émerveilla les savants. Élève d'El Mendjour, mort en 1021.

LES CHEIKHS DE L'AUTEUR (suite)

Notre Cheikh le professeur, Abou A'mrane Moussa le *Toudmaoui*.

Je vins à lui en l'an 991 à ma première venue à Taroudant ; portant encore la mèche d'enfant¹ pour lire avec lui ma planchette.

Il s'attarda avec moi jusqu'à la fin du jour. Son fils, l'amin Mohamed ben Moussa, a dit : « Quand il rentra, sa femme lui dit : « Qui t'a mis en retard, aujourd'hui pour ton repas ? » Il lui dit : « Il est venu me voir un jeune homme avec sa planchette, qui sera cadi de cette ville sous trois règnes. » Merveilleuse science des physionomies qu'il avait. Ceci arriva comme il l'avait dit.

La vérité de ceci est attestée d'une manière générale par ce qu'en a dit mon père — que Dieu garde — « Lorsque je quittai, dit-il, le pays des *Jazoula* pour le *Djebel Dren*, je me vis en rêve allant du *Djebel Dren* à la ville de Taroudant, à cheval, et portant sur l'arçon de ma selle, un grand sacre (faucon). Quand j'arrivai à Bab Khemis, toute la ville sortit et vint se

1. Takiout, la mèche qu'on coupe à l'adolescence, voir note p. 18.

prosterner devant ce faucon. » On lui interpréta ce rêve en disant qu'un de ses enfants serait chef de cette ville.

Ceci se rapproche de ce qu'en a dit Fouali, notre cheikh ABOU MOHAMED ABDALLAH ben EMBAREK. Je passai près de lui dans son pays d'Aqqa. Il était dans un groupe. Il leur dit : « Connaissez-vous celui-ci ? » Ils dirent : « Oui c'est un tel, le Tamanarti. » Il leur dit : « C'est le talch des gens de Taroudant. » Que Dieu nous aide et nous préserve de tout mal par sa bonté.

Notre Cheikh Abou Amrane le Toudmaoui susdit vint chez le Sultan El Mansour qui l'honora, se leva pour le recevoir et le fit asseoir près de lui pour lui faire honneur, lui étant reconnaissant parce qu'il avait été un de ses premiers chioukhs à l'école. Il lui donna des vêtements et une pension viagère.

Il mourut en 1003.

CHEIKHS DE L'AUTEUR (suite).

Notre Cheikh le professeur Abou Ali Lhassen ben Brahim le Khaldi, le Souktani.

J'ai étudié avec lui avec la planchette jusqu'à la Sourate du repentir. Une nuit d'entre les nuits où j'étudiais avec lui, il passa sa main entre mon dos et la muraille. Moi, je lui dis : « Non, je ne m'appuie pas. » Et il rit ; il me dit : « Si tu avais fait cela je t'aurais renvoyé. » Il était dur, fuyant le monde, sévère pour les chioukhs. Il m'a dit : « J'allai de bonne heure, un jour qu'il faisait froid, chez le professeur Aboulabbas le Zemmouri pour moduler (le Coran) avec ma planchette. Je frappai. Il sortit. Je m'assis. Il me dit : « Laisse-moi un instant et reviens. » Je lui dis : « Non », — Il me demanda cela et je refusai. Alors il entra dans un jardin à lui et se lava avec de l'eau froide. Puis il sortit et se mit à moduler avec moi. Je compris qu'il était en état d'impureté. »

Il a dit : « Je vins une fois près d'Aboulabbes el Menjour avec ma planchette. » Or, je me taisais. Il me dit : « Lis. » Il était

voilé. Je lui dis : « Non, tant que tu n'auras pas enlevé ton litham. N'est-il pas arrivé jusqu'à toi que l'enseignement vient de la bouche de l'homme ? »

Il enleva son voile et alors je lus.

J'allai le trouver une fois dans l'assemblée des tolbas de Jama' Qarouiyn, pour moduler. Il dit : « A un autre moment. » Mes compagnons s'en allèrent et moi je restai, Il m'a dit : « Et toi ? » Je lui dis : « Moi, en ce moment-ci, je veux que tu m'apprennes à moduler. » Il en fut joyeux.

Il m'a dit « J'ai lu entièrement le Coran à la planchette avec les chioukhs trente six fois.

« Et mes cheikhs Abou Mohamed Abdallah ben Saïd ben 'Abd el Mna'im et Abou Mohamed Abdallah ben Embarek l'estimaient beaucoup.

« J'ai fait un voyage avec lui et avec notre cheikh Abdallah ben Embarek. Il ne montait pas à cheval avant que ce cheikh eut monté lui-même. Il ne le quittait pas, mangeait avec lui, soucieux d'apprendre de lui les manières. »

Il est mort en Ramadan 1030.

Parmi ses chioukhs Abouzid Abderrahman ben Ali *Moul la Ikhaf de Sidjilmassa*, le soufi bien connu, mort en 999.

LES CHEIKH DE L'AUTEUR (suite).

Notre Cheikh le professeur Ahmed ben Yahia le Soussi, le Tinzerti. J'ai lu avec lui les 2 leçons du Coran (celle de Médine et celle de la Mecque) — Puis il est allé en Orient. Il avait enseigné assidûment à la mosquée neuve de Taroudant, qu'il laissa vide. Un de ses compagnons m'a dit qu'il souhaitait ardemment voir le prophète en rêve. Arrivant au Caire, il descendit à Jama' Zhar et lui vint en rêve 'Aomar, le prit par la main et le remit sur son chemin jusqu'à Taroudant, et entra avec lui à la mosquée neuve, à la colonne où il enseignait Puis lui dit : « C'est là que tu as laissé le prophète. » Puis il se réveilla et il eut regret.

On se pressait à la Jama' de Taroudant pour l'entendre, et on pleurait à l'entendre. Il était parti pour la Mecque en cachette. J'ai écrit pour lui une grande qasida.

Il est mort à la Mecque en 1030. Il avait été l'élève de Messaoud ben Ali el Hachtouki, mort en 1039, élève lui-même de Brahim ben Sliman el Hachtouki, du Grand Cheikh et professeur *Mohamed ben Youssef le Torghi*, d'Abou Iqassem ben Brahim, de l'imam b. Ghazi.

CHEIKHS DE L'AUTEUR *suite*.

Notre Cheikh Brahim ben Sliman : susdit, encore vivant

Notre Cheikh Mohamed ben Ali le Jazouli, l'Ansaoui, l'aveugle, élève du professeur Et Torghi. Il m'a dit : « Je restai une année entière à sa porte pour être son élève et il me chassait. En sortant, me trouvant à sa porte, il disait : « Encore toi, aveugle, tu n'es pas découragé ? » Et me chassait. Au bout d'un an que je restais à sa porte, quand Dieu voulut m'aider, j'y fus un jour de pluie, souillé de boue, à sa porte. Il me fit entrer, pleura abondamment et me dit : « Lis. » Je commençai par « *Sba'* ». Il m'enseigna. Et j'appris vite. Et il m'apprit le tjouid et m'écrivit la licence. Il vint à nous à Taroudant, y resta peu, revint à Marrakech, puis à la zaouia de notre cheikh 'Abdallah ben Saïd ben 'Abdenn'aim, jusqu'à sa mort en 1009 de la peste.

Il y est enterré, et on visite sa tombe.

CHEFS DE CONFRÉRIE

(*Chioukhs et Tariqa*)

SIDI ABDALLAH BEN SAID

Notre Cheikh l'imam Abou Mohamed *Abdallah ben Saïd ben Abdelmn'aim* ben Lhassen ben Brahim ben Abd el Malek, ben Lhassen le Mnani, le Daoudi, le *Hahi*. Il a voyagé et a rencontré

des savants. Puis il revint habiter le Djebel Dren, au lieu qu'on appelle *Tafilelt*... chez les *Ida ou Zdagh*, d'accord avec le Sultan de son temps Moulay Abdallah le Juste. Il y resta à enseigner la Sounna et les règles de la religion et les bonnes mœurs. Il connaissait bien son temps et se tenait à l'écart de ses gens. Il se gardait de l'indiscrétion et se tenait caché au peuple.

Les pèlerins n'entraient près de lui qu'entre l'heure du s'har et celle de fedjer au lever de l'aube. Et nul n'entrait chez lui de jour que ceux qui s'occupaient de ses affaires.

Il avait un regard fin, une grande réserve sur les deux sujets du culte et de la coutume. A cause de cela on venait à lui de toutes les régions du Maghreb et la religion en profitait. A cause de sa grande baraka, nul ne venait à lui, même si sa langue était sujette à la difficulté de parler, et même si la vieillesse lui avait enlevé les dents, sans qu'il le renvoyât, sachant par cœur ce qu'il faut de la Loi, même s'il n'en connaissait pas une lettre. Il en faisait un résumé facile (à leur portée).

J'ai assisté une fois dans ma jeunesse à une de ses classes. J'ai entendu de lui des sentences et des prières sur le repentir, la pureté des cœurs, l'insouciance de la force et de la puissance, la mise en garde contre les mauvaises actions, les vanités et l'amour du monde, en appuyant sur la nécessité de suivre la Sounna et de s'y attacher.

Nous étions dans son cercle environ cinq tolbas. Il disait : « Les tolbas, les mettre sur la voie droite, c'est facile, c'est bâtir sur des fondations. Alors ils sont plus près de la vérité, dans la révérence du cheikh, et dans la recherche ardente d'une bonne interprétation de ses paroles. »

Nous avons fait ces vers :

« Ce n'est pas le fait de gens pieux de dénigrer des cheikhs dont la nature est bonne.

Non, non, mais ce qu'ils voient en lui de défectueux
Par habile interprétation, ils l'enveloppent de licite. »

D'autres (au contraire de ces tolbas) pour suivre la voie

droite, ont besoin de grands efforts et de long temps. Certain, entendant un cheikh dire quelque chose, le prend dans un sens différent, ajoute, retranche, ou même invente quelque chose, en l'attribuant au cheikh, même s'il en est innocent dans leur ignorance de la révérence qu'on doit au cheikh, de la hauteur de la religion, et dans leur éloignement de la voie droite.

Je me réfugie en Dieu — que son nom soit exalté — contre : chevaucher la passion, suivre les désirs de l'âme et les séductions de Satan, comme font un très grand nombre de gens de notre temps. Je demande à Dieu la paix.

Son fils Abou Zakariya m'a raconté (Yahia ben Abdallah) : « Lorsque vint camper dans son voisinage, le caïd d'El Mansour, *Mansour ben Abderrahman*, dans le but de le prendre par ruse, il quitta sa maison pour un autre lieu, dans la montagne, au-dessus.

Je vins à lui et je lui dis : « Ne vois-tu pas cette armée campée près de nous, sans faute de notre part. Fais une invocation contre elle ». Il dit : « Je demande à Dieu, paix et santé. »

Je m'en revins soucieux. Et je rêvai dans ma demeure que je le voyais sur une crête de la haute montagne. Il tirait de là sur ces mehallas avec trois canons. Chaque boulet tombait au milieu de la mehalla et de là rebondissait jusqu'au pays du *Soudan*.

Or, peu de temps après l'armée rentra à Marrakech, d'où El Mansour la dirigea sur le Soudan, où elle fut entièrement détruite.

Son fils m'a raconté aussi qu'un caïd d'El Mansour, Abderrahman ben El Mourid le Chiadmi qui était descendu à la qasbah d'Hadjar Mghagh (Azrou ?), dans le Bas-Sous, ayant causé dommage à un propriétaire, celui-ci était venu se plaindre au cheikh. Le cheikh appela un de ses serviteurs présents et lui dit :

« Qu'a-t-il, cet Abderrahman el Mourid ?

Ne l'empêcheras-tu pas et ne l'en puniras-tu pas ? »

Il lui dit : « Seigneur je n'ai pas pouvoir sur lui. » Le cheikh dits aux assistants : « Jetez par terre celui-ci. C'est lui, Abderrahman el Mourid. Sortez-le au clair de lune. Égorgez-le. Percez-lui le ventre. » Il firent semblant d'exécuter l'ordre du cheikh (en effigie, envoûtement, tamtilan).

Or, peu de temps après, les gens des tribus Mesguina, vinrent assaillir la gasbah de ce Caïd. Ils s'emparèrent de lui, l'égorgèrent dans sa chambre, lui percèrent le ventre au clair de la lune, et tous ses biens furent pillés. Le cheikh ne cessa pas l'office d'enseigner jusqu'à sa mort en l'an 1012.

En cette même année (ou la suivante), mourut le soufi Ahmed ben Belqassem le Tadlaoui, déplacé par El Mansour du Tadla à Marrakech.

La cause de ce déplacement était la haine entre le cheikh et le roi du pays, l'émir *Zidan ben Mansour*. Il resta à Marrakech jusqu'à sa mort.

SIDI SAID BEN ABDENNAIM

Parmi ses Chioukhs (d'Abdallah b. Saïd) son père l'imam Abou Athman Saïd ben Abd el Mna'im el Menani, chef de confrérie, rénovateur de la Loi de son temps et de son pays.

Certain faqir m'a dit : J'ai entendu le cheikh parfait Sidi Ahmed ou Moussa, dire en parlant de lui : « Nulle femme n'a mis au monde avant lui et nulle ne mettra au monde après lui, un enfant pareil à lui. Et je désire être de ses voisins, et travailler pour lui avec tous mes membres, même avec les paupières de mes yeux. »

On m'a raconté que deux plaideurs étaient en contestation devant son père Sidi Abd en Na'im, car les gens de son pays et de son temps le prenaient pour arbitre. Il s'agissait d'une vache que l'un des deux accusait l'autre de lui avoir mangée. Il condamna l'accusé à prêter serment au demandeur. Ils sortirent et vinrent à lui. Il leur dit : « Lequel de vous deux a condamné mon père ? » Le propriétaire de la vache

dit : « Il a condamné celui-ci à me prêter serment. Il va jurer et il aura mangé ma vache. » Et il ouvrait la paume de sa main en la renversant (geste familier chez les Chleuh qui rend vivant ce récit).

Le cheikh dit à celui qui était condamné à prêter serment dans la mosquée : « Viens jurer ici sans aller à la mosquée. » Il jura. « Par Dieu, qui est le seul et il n'en est pas d'autre que lui, certes j'ai mangé la vache de celui-ci. » Le cheikh lui dit : « Alors, paie-la lui. » — Il dit : « Ma langue a fourché. » — Le cheikh lui dit : « Recommence. » Il recommença et dit comme la première fois. Le cheikh dit : « Paie-la. »

Enfin il accepta de payer la vache. Il connut la preuve de la sainteté, qui lui avait fait exprimer la vérité et avait rendu sa langue muette pour l'injustice.

Le pieux El Hadj Brahim ben Abi Nadji m'a dit qu'un moudden de son pays lui a dit : « Le cheikh dit un jour aux foqaras : « Que nul de vous n'aille uriner en cet endroit. Celui qui recommencera sera mordu par le chacal. » Or, un jour je fus oublieux et j'allai uriner dans ce lieu quand passa un chacal, rapide comme le vent, qui me mordit au jarret, et y imprima ses quatre molaires.

« Au matin, je fis les ablutions avec du sable et j'allai à la classe du cheikh. Il me regarda en riant, et dit : « Le chacal t'a mordu ? »

Il était des Élus de Dieu.

Il dit un jour aux foqaras : « Savez-vous ce que fera pour vous votre cheikh le jour du jugement ? Il se tiendra près de vous lors de la pesée. Quiconque aura de l'excédent, il le prendra pour l'ajouter à qui en aura besoin.

« Il se tiendra près de vous au Sirat et vous fera passer jusqu'au dernier. »

Il est mort en 953.

Parmi ses chioukhs, le fqih Abdallah ben Mohamed el *Habti*, qui fut imam de son temps. Il m'a dit : Notre ami le fqih Yahia ben Messaoud le Masmoudi el Ouidani (des

Isaffen ?) m'a raconté : J'ai entendu un disciple de Sidi Abdallah ben Saïd qui disait : « Une petite fille de ses enfants étant sortie de sa maison, je lui dis : « O Sidti, où est « Dieu » — Elle répondit : « Dans le Paradis » — Je lui dit : « Tu lui donnes une demeure ? » — Elle dit : « Le cœur, c'est le paradis. » Et celà, c'est la connaissance subtile. Et si leurs petits enfants en sont à ce stade, que direz-vous de celui des grands ? »

Il a composé un poème sur les innovations, les nouveautés coupables, et toutes sortes d'amusements hérétiques de notre temps. Et des propos sur le Touahid :

Il y eut entre lui et le savant de Fès de son temps, Abou Abdallah et Istitni, une discussion sur la déportation (mnfia). Il est mort en 968.

Parmi eux le cheikh Mohamed ben Ali el Andaloussi dit El Chtihi, historien qui le plus souvent, se nourrissait de gibier.

Mort entre 960 et 970.

Parmi eux le Saint *Sidi Ayad es Soussi* de Tamazt, le cultivateur Ayad ben Abdallah le Soussi.

Quand il y avait du grain en excédent des besoins de sa zaouia, il prêtait du grain aux gens au temps du besoin. Puis quand venait la moisson, il déchirait les lettres de prêt, en disant aux emprunteurs : « Allez-vous en. Vous nous avez ôté les soucis de la cuisson. »

On raconte qu'il entra un jour dans sa maison et qu'il trouva dans un placard, deux bracelets d'argent, — « Qu'est-ce que c'est, dit-il à sa femme ? » — « C'est un cadeau de mon frère, pour que je les porte au bras. » — Il les prit et les donna aux foqaras, en leur disant : « Avec leur prix, achetez-vous des akhnifs (burnous noir). »

Il fut élève d'Abdelkrim le Fellah, de Pôle Abd el Aziz le Tebb'a, de Pôle Abou Abdallah Mohamed ben Sliman le Jazouli.

Il est mort en 981.

Note sur les Aït Daoud.

La zaouia est chez les Ida ou Bouzia¹ à quelques kilomètres de la maison du Caïd Allal Bifenzi. Qoubba, moussem.

Sidi Daoud ben Khalid le fondateur, émigra de Mina à la Mecque avec son neveu Sidi Katir (d'où le surnom le Menani). Puis comme le Sultan Ibn Mch'al (Ibn Abi el afiya, toujours même erreur) persécutait les chorfas, oulad Moulay Idriss, il s'enfuit au Djebel Derna chez les Haha. Sidi Daoud y bâtit une zaouia où il donnait à manger aux pauvres gens et où il enseignait le Coran.

Sidi Katir alla jusqu'à l'Oued des Oultita, s'y maria et y resta. C'est l'ancêtre des chorfas Ida ou Ktir, entre A. Mzal et I. ou Gnidif.

Il y a une note de Léon sur les Eït Daout (Aït Daoud). Un Hamou b. Daoud est cité dans la *Chronique portugaise* de Cénival.

Parmi eux le cheikh Abou l'Abbes AHMED BEN MOUSSA LE JAZOULI. Mohammed ben Brahim ben Moussa le Taïbi m'a dit : « Mon cheikh Sidi Abdallah ben Saïd m'a dit : « Quand je « vins visiter mon cheikh, l'Ouali, le Saint de Dieu *Sidi Ahmed* « *ou Moussa*, il resta invisible à moi pendant trois jours. Alors, je dis à un de mes compagnons : « Va demander de ma part au « cheikh jusqu'à quand il sera invisible. » Le messenger y alla et lui dit : « Un tel demande à te voir. » Il lui répondit : « Dis- « lui : Abdallah fils de qui es-tu ? » Le messenger revint et me dit : « Le cheikh te dit : Tu es Abdallah fils de qui ? » Et ce faqir messenger était en colère à cause de ce propos du cheikh, ne sachant pas que c'était (une épreuve de) politesse.

« Je lui répondis : « Dis-lui : Abdallah ben Dad ben Dad..... « ben Faggemt. » Le messenger alla trouver le cheikh et lui dit : « Il te dit : Abdallah ben Dad... ben Faggent » (c'est-à-dire fils de n'importe qui). »

Alors le cheikh rumina et dit : « L'enfant l'a passé » (l'examen).

1. Tribu des Haha, entre Agadir et Mogador.

« S'il avait dit : Ben Sa'id, il aurait été ben dad (estimé comme fils de n'importe qui). Mais puisqu'il a dit : ben Dad, ne se glorifiant pas de son origine, il est Abdallah ben Saïd ben Athman tmman (complètement, jeu de mots). »

Puis il (Sidi Ahmed ou Moussa) vint à la mosquée où les gens faisaient cercle. Et nous faisons partie de celui-ci. Il se mit à passer devant les gens jusqu'à ce qu'il arrivât vers nous. Nous allions nous lever pour lui. Il nous fit signe de rester assis. Nous restâmes ainsi jusqu'à ce qu'il arrivât vers nous. Il s'assit sur moi et me pressa contre le mur à la limite de ce que je pouvais supporter. Et je fut émerveillé de sa force, malgré sa minceur.

Puis il s'éloigna un peu de moi et dit : « Abdallah ben dad ben dad, s'il est Abdallah ben dad, il est Abdallah ben Saïd ben Abi Athman, en vérité. Et s'il avait été Abdallah ben Saïd, il ne serait que Abdallah ben Dad. »

Puis il dit : « Cet esclave (lui, le cheikh, serviteur de Dieu), était entré dans la maison de son Seigneur, a été pris pendant trois jours, sans sortir pour le fils d'Abou Athman. Cet esclave était entré dans la maison de son Seigneur, habillé pour la plongée, et il a plongé dans la mer de lumière et il en a rapporté le miracle pour le fils d'Abou Athman. » Puis il dit, en tendant la main : Le salut sur toi, en me faisant un signe de l'œil gauche.

Il a été généreux pour moi. Il a fait de moi le compagnon du professeur Sidi Abdallah ben Mohamed el Habti.

Je dis que cette pression, son origine est celle que fit Jabril au Prophète au début de la révélation. La date de sa mort et certains de ses miracles viendront au cours de la torjama de notre Cheikh Abdallah ben Embarek, s'il plaît à Dieu.

SIDI YAHIA BEN ABDALLAH

LES CHIOUKHS DE L'AUTEUR (suite).

Notre Cheikh ABOU ZAKARIYA YAHIA BEN ABDALLAH BEN SAÏD BEN ABDENN'AÏM, qui fut versé dans toutes les sciences : hadits,

langue arabe, versification, soufisme. Il fut professeur après son père. Sa maison inspirait une crainte respectueuse. On y était généreux. Je suis allé chez lui en l'année 1017 (1608). J'ai étudié chez lui un peu du Boukhari, et des Quarante (hadits) du Maouaouai, et des Quarante (hadits) ibrizia (les hadits dorés).

Il m'a donné l'« ijaza » (licence d'enseigner).

Il m'a dit: « J'ai vu en rêve Abou Horeira. »

..... Je le suivis un certain nombre d'années jusqu'à ce qu'il se leva pour réunir l'autorité et le soin des intérêts du peuple, et continua à s'occuper de ses affaires jusqu'à sa mort, sans avoir complètement réalisé ses desseins.

Il mourut en l'an 1035 (1626) dans la kasbah de Taroudant. On le transporta le lendemain de sa mort au ribat de ses ancêtres, à Tafilalt des Ida ou Zdagh du Djebel Dren. Il y fut enterré auprès de ses parents.

Parmi ses *chioukhs* (de Yahia b. Abdallah), son père Abdallah ben Saïd, et les *Chioukhs* de Fès indiqués dans la torjama de notre Cheikh Abou Mehdi Aissa ben Abderahman susdit, mort en 1035 à Kasba Taroudant.

Parmi eux le soufi Ahmed ben Mohamed le Dra'oui (le Sousani) surnommé ADAFAL qui a voyagé en Orient et en Occident et en a rassemblé les isnad. Il a été son premier élève au Maghreb. Son tuteur était l'Ouali Mohamed ben Ali le Jazouli, habitant le Dra'; mort vers 960. Celui-ci a été l'élève d'Abd el Aziz le Constantini. Il voyagea, avec la permission de son tuteur, à la ville de Fès où il rencontra les *chioukhs* de son temps, comme Mohamed ben Ahmed el Istitni, mort en 959. Et le fqih Abd el Ouahab el Ouancherisi, mort en 955. Et le fqih le mufti Ali ben Haroun, mort en 951. Et le fqih Abd el Ouahab Zeqqaq le Talebi, assassiné en 961. Puis il revint et voyagea — chez les *Haha* où il rencontra le cheikh Saïd ben Abdelmn'aïm. A son retour il voyagea au pays des Jazoula où il rencontra les *chioukhs* de son temps: *Ahmed ou Moussa le Pôle*,

Mohamed ben Brahim le Tamanarti, *Mohamed ben Yaqoub*.
On parlera plus loin de ces trois-là et de leur mort

Puis il fit deux voyages en Orient, a rencontré en Égypte, le grand savant Zin el Abidin le Bkri, le Sadiqi, mort en 984. Il en a rencontré d'autres à la Mecque et à Médine, il a pris leurs diplômes.

C'est à son retour que vint à lui *notre Cheikh* Abou Zakariya, qui fut son élève et qui reçut de lui le diplôme lui permettant d'enseigner tout ce qu'il a appris lui-même et qu'il m'a donné à moi-même. On a parlé plus haut de sa mort.

Parmi eux le savant Aboulqasem ben Abi nna'im le Ghisani professeur à Fès. Il fut tué vers 1035.

Parmi eux, Ali ben A'mran, qui fut cadî de Marrakech puis revint à Fès où il fut tué après la mort d'El Mansour, par son fils l'émir Zidane à cause d'une lettre qu'on lui apporta qu'il adressait à son frère le Meslûkh l'Écorché en 1018. Or, son assassin fut tué lui-même quinze jours après lui, au même endroit que lui. Et à cause de cela rien ne réussit (le malchanceux Zidane) plus jamais à l'émir Zidane jusqu'à sa mort.

CHEIKHS DE L'AUTEUR (suite).

SIDI MOHAMED BEN MESSAOUD KORBAL DES IDA OU NADIF

Notre Cheikh l'ouali, l'ascète, le voyant Mohamed ben Messaoud le Nadifi, de la montagne du Sous el Aqsa, connu sous le nom de KORBAL.

Il était parmi ceux de l'extase et du pur travail. Presque toujours nu-pieds : Il sortit un jour de la ville de Taroudant avec certains de ses compagnons, et dans la forêt il se retournait à droite et à gauche en disant : « Ce jujubier peut servir d'habitation. Et cet arganier, et cet olivier sauvage ». Et ainsi de suite. Et les gens ne comprenaient pas à quoi il faisait allusion. Or, la peste tomba sur eux

environ trois ans après. Les gens sortirent de la ville et se dispersèrent dans ces forêts, habitant sous leurs arbres.

J'ai assisté un jour à l'audience du Caïd Mohamed ben Moussa ben Abi Beker le Jazouli qui percevait le kharaj dans la montagne du Sous. Le cheikh entra auprès de lui. C'était dans son pays des Ida ou Nadif. Il lui dit : « Connais-tu la parole du Très-Haut : « Nous mettons¹ par écrit les actes que vous faites » et en sais-tu l'explication ? »

« Non », dit le caïd — « Mais, lui dit-il, moi je l'ai. » Alors il sortit vite et rapporta un long papier qu'il lui lança. Il le lut et vit que c'était une exhortation à la justice et à la pitié pour le peuple.

Certain faqir m'a raconté ce qu'il tenait du plus grand ascète de son temps Mohamed ben Athman ben Brahim le Tamanarti, connu par ses voyages à travers le monde.

Certains Orientaux étaient venus apporter à un groupe de pèlerins maghrebins pour leur nourriture, de la viande égorgée et de la viande non égorgée.

Or, pendant qu'ils se préparaient à manger, survint le Cheikh Mohamed ben Messaoud. Il retroussa vivement les deux pans de son akhnif et se mit à séparer la viande égorgée de celle qui ne l'était pas, en leur disant : « Mangez ceci, laissez celà », leur faisant connaître mérites et stade.

Un de ses grands miracles : Les gens venaient à lui par centaines. Il leur donnait à tous une nourriture grasse (lidem) et de quoi les rassasier. Or, il n'y avait dans sa maison, pour préparer les repas, que lui et une vieille à lui. Il s'occupait de son métier. Il gardait ses moutons. Et il faisait l'appel à la prière en suivant son troupeau, quand venait l'heure de la prière. Certains chioukhs que j'ai rencontrés l'appelaient le guetteur des gens de Dieu, à cause de toutes ses allusions aux choses cachées.

Il est mort en 1012.

1. Coran 45-28, 50-17.

LES CHEIKHS DE L'AUTEUR (suite).

SIDI MOHAMED BEN YACOUB, D'IM N TATTELT¹

Notre Cheikh le Saint Abou Abdallah *Mohamed ben Yacoub* le Senhadji le Sektani d'Imi n Tattelt. Il était parmi ceux qui soutiennent des luttes, et ceux qui ont atteint les stades. Ayant reçu l'éducation soignée de son temps, et une bénédiction débordante et des états purs.

De sa grande bénédiction et de ses grands miracles :

Il habitait un pays stérile, sans grain et sans eau, sinon de petits jets pour abreuver bêtes et gens. C'était tout. Or, les gens venaient à lui nombreux, par centaines. Il les nourrissait, le jour et la nuit, de quatre repas. Ainsi fut son habitude toute sa vie.

Quelqu'un qui a passé la nuit dans sa zaouia m'a raconté qu'il y avait avec lui cette nuit-là, neuf cents pèlerins. Or, la source fut tarie et les gens vinrent se plaindre à lui. Or, pendant qu'ils étaient dans l'embarras, voilà que se forma un nuage et la pluie remplit tous les ghdirs et tous les puits. Et les gens furent émerveillés du bon soin que Dieu prenait de lui.

On m'a dit qu'au Sultan de son temps Abou Mohamed Abdallah² le Juste, certain faqir du Maghreb demandait la concession d'une seguia pour fonder une zaouia. Il dit aux assistants : « Parmi vous quelqu'un connaît-il Imi n Tattelt ? Le pays de Sidi Mohamed ben Yacoub ? »

Ils dirent : « Oui ». — Il leur dit : « Savez-vous qu'il y a là des séguias ou des terres cultivées ? »

Ils dirent : « Non ».

Il leur dit : « Savez-vous qu'à sa zaouia vont des centaines de gens, et qu'ils mangent et qu'ils boivent ? »

1. Des Sektana du Sous.

2. Moulay Abdallah el Ghalib billah, m. 981-1574.

Il dirent : « Oui ».

Alors le (Sultan) dit au demandeur : « Une zaouïa se fait avec Dieu et non pas avec une séguia. »

Il est répandu parmi les gens (du pays du Cheikh) qu'un chef étant descendu chez certains de ses voisins pour un paiement qui les opprimait, un d'eux vint se plaindre à lui (au Cheikh). Il lui dit : « J'irai avec toi chez le Sultan pour l'affaire ». Il lui prit la main et lui dit : « Ferme les yeux ». Quand il les rouvrit il était au Tribunal du Sultan à Marrakech. Il lui dit : « Je viens au sujet de l'a'mel un tel qui opprime certains de mes voisins. »

Le Sultan à l'instant, lui donna une lettre et écrivit une lettre à ce caïd. Le lendemain matin il était rentré et le caïd avait décampé de chez eux.

Quelqu'un de véridique m'a raconté que le Pôle de son temps, Sidi Ahmed ou Moussa le Jazouli, étant venu le visiter avec une troupe de pèlerins, ils le rencontrèrent en route et lui dirent : « C'est toi le but de notre voyage. Nous allons nous en retourner d'ici. »

Il leur dit : « Il vous faut descendre (chez moi) », Sidi Ahmed ou Moussa lui dit : « Nous n'irons avec toi que si tu nous garantis ton intercession à nous tous, et à ceux qui nous suivront et leurs successeurs. »

Le cheikh leur répondit : « Oui, s'il plaît à Dieu. » Alors, ils allèrent avec lui. Moi, je dis que pareille chose a eu lieu chez les anciens, on ne le nie pas.

Un homme ayant dit à Moua'd ben Jbel (?) : « Donne-moi un précepte », il lui dit : « Sois pitoyable pour les croyants, je serai ton répondant dans le paradis. »

Sidi Abderrahman ben Makhlof le Taibi a dit dans son livre « Tahafat es saliahin », « les cadeaux des saints. » : On m'a dit qu'il ne s'était pas marié avant d'atteindre 70 ans et que le cortège qui lui amena l'épousée, rencontra le Diable en chemin, qui dit aux gens : « Désespérant de vous voir, le cheikh s'est marié hier. »

Les gens étaient perplexes et ne savaient que faire. L'épousée leur dit : « Nous sommes arrivés près de chez lui. Allons-y en ziara. » Ainsi firent-ils. Lorsqu'ils entrèrent chez lui, il (se mit à) rire, en leur disant : « Dieu a éloigné de vous le diable par la femme. » Il ne mourut pas avant d'avoir quarante descendants de sa race.

Il est mort en 962 (1555).

Le cheikh Saïd ben Mohamed le Soussi, le Guettioui m'a raconté :

Un taleb de la ville de Taroudant m'a dit qu'il a rêvé que c'était le jugement dernier, et que tout le monde était rassemblé, et qu'il a vu les gens de son pays à leur place de rassemblement, peuple et grands, chefs et juges, les saints, et les mokhazenis, et ceux de la police.

Le premier appelé fut Sidi Mohamed ou Yaqoub avec ses compagnons. Il entra avec eux au Paradis.

Puis fut appelé Sidi Saïd ben Abdennaim avec ses compagnons. Il entra avec eux au Paradis.

Puis fut appelé Sidi Ahmed ou Moussa avec ses compagnons. Il entra avec eux au Paradis.

Puis fut appelé Sidi Belqassem ben Ghazi el Hamdi habitant la ville Sainte (sur ses habitants la prière et le salut). Il fut l'intercesseur de ceux de sa maison particulière, entra avec eux au Paradis.

Puis fut appelé Sidi Mohamed le Tlemsani, l'imam ci-dessus cité, lui et tous ceux qui ont fait la prière derrière lui. Et il entra avec eux au Paradis, sauf quelques-uns, peu nombreux.

Et j'ai entendu en ce lieu éclater une grande joie, avec une haute et belle clameur. Il a dit : « Et j'ai vu un cadî des cadîs de cette contrée, que je connais par son nom, rejeté dans un coin du rassemblement et sur lequel tombaient des mouches. Et j'ai vu un mokhazeni-gardien de police (Chorti), rassemblé avec les juifs et les chrétiens.

Puis furent appelés et envoyés à l'enfer ceux de la police et

ceux qui avaient été tués, je veux dire ceux qui avaient tué dans une guerre, entre musulmans, ou qui avaient été tués dans cette guerre, conformément à la parole du Prophète :

« Quand deux musulmans se rencontrent avec le sabre, celui qui tue et celui qui est tué vont à l'enfer. » « Dieu nous préserve de la guerre et qu'il nous comble de pitié. »

LES CHEIKHS DE L'AUTEUR (suite).

NOTRE CHEIKH l'ouali, l'ascète

MOHAMED BEN ATHIMAN BEN BRAHIM

le Jazouli, le Tamanarti, le plus grand ascète de son temps, le plus scrupuleux. Il était parmi les adorateurs assidus et ceux qui se détachent du monde.

Il m'a dit que dès son enfance, il avait travaillé pour son cheikh et qu'il était resté sous sa discipline jusqu'à la mort de celui-ci. Il passa le reste de sa vie dans le dépouillement volontaire et dans la lutte contre les passions (le grand jihad). Son cheikh lui ayant légué une part de son bien, il le rendit aux héritiers. Prédicateur, conseiller, indulgent pour ses élèves, il avait pris la sagesse de sa main, dans le lustre des prophètes. A ses disciples il répandait généreusement les préceptes de pure amitié.

Combien de fois je l'ai entendu parler en ces termes des miracles :

« Le regard n'a pas dévié et n'est pas sorti de son champ, le cœur n'a pas démenti ce que l'œil a vu. »

Il honorait les rois et leurs serviteurs et prêchait leur obéissance.

C'est lui qui m'a mis sur la voie de la recherche assidue de ce qui reste des ancêtres en ces lieux, disant : « Certes, ils

ont un droit sur toi. » Et je dis, si loin qu'ils soient, ce que justifie ce vers :

« Le tombeau parmi les jardins de la tristesse,
 Au bout des lieux habités, nus, non labourés.
 Mon œil, quand je passe, a pour lui plus de tendresse
 Et de désir que pour Baghdad et ses vergers
 De mûriers et de grenadiers. »

Il m'a donné quatre conseils :

« Sois patient pour ton droit,
 Paie aux autres ce que tu dois,
 Abstiens-toi de faire du mal
 Supportes-le mal qu'on te fait. »

Et attention à cette prière :

« Dieu, cache-moi, préserve-moi, rends-moi vainqueur.
 « Rends-moi toute chose facile¹. Et fais moi atteindre le but.
 « Dieu sauve-moi et ma famille et quiconque est avec moi
 des croyants¹ ».

« Garde-moi des méchants en les exterminant.

« Comme ceux de l'Éléphant pour ceux de la Mecque. Ne me fais-pas le sujet d'un orgueilleux entêté, — ni de Satan le révolté — ni d'un être matériel, ni d'un faible devenu puissant. Les croyantes et les croyants, les premiers comme les derniers, donne-leur la miséricorde. »

Ayant fait cette invocation, je me suis enfoncé dans le pays de la guerre. Et j'étais en ce temps-là dans la campagne et son mal ne m'a pas atteint. C'était au lendemain de la mort d'El Mansour — que Dieu le garde — et la situation fut troublée et la guerre s'enflamma...

Nous sommes à Dieu. Et à lui nous retournerons.

« Par ta vie, le mal ce n'est pas la destruction de la maison, ni la mort d'une chamelle ou d'une brebis.

1. Coran, 26-169

« C'est la mort d'un homme noble et dont la mort fait mourir tant de créatures. »

Il est mort en 1016 à près de cent ans. Son cheikh avait été *Mohammed ben Brahim le Jazouli, le Tamanarti*, dont on parlera plus loin dans la biographie suivante :

LES CHEIKHS DE L'AUTEUR (suite).

SIDI ABDALLAH OU EMBAREK, D'AQQA

Notre Cheikh le saint *Abdallah ben Embarek ben Ali ben el Ouali Mohamed ben Embarek le Soussi el Aqqoui*, un des piliers de la royauté d'El Mansour au Maghreb.

Il a laissé de belles traces sur la terre :

« Si tu n'arrives pas à ceux du temps passé
Interroge les bâtiments qu'ils ont laissé. »

Son disciple l'ascète Yazza ben Moussa le Tamli m'a raconté : Voilà ce qui m'a conduit à lui : Je demandais dans notre pays à un homme connu pour son excellence, qu'il me fit voir un Saint vivant. Il me répondit : « A toi d'aller voir un tel à Marrakech. » Je me disposai à y aller et je m'enquis de cet homme. C'était un d'entre les marchands. Je lui dis : « Un tel m'a envoyé à toi pour que tu me fasses voir un Saint vivant. » C'était à la « mosquée des libraires » (la Koutoubiya). Il me dit : « Demain matin vendredi, il fera la prière ici. »

Le lendemain, je guettai jusqu'à ce que vint Sidi Abdallah ben Embarek qui était venu à Marrakech, visiter le Sultan. J'ai recueilli de lui trois faonaid et je me suis attaché à lui.

Le pivot de sa religion était la bienfaisance : nourrir les gens, assister à la prière en commun ; faire la paix entre des adversaires. Il se livrait au commerce qu'il préférait au détachement du monde, en vue du bien général. Il y était habile et prudent.

Et avec cela très généreux. Son souci de la charité ne le quittait pas, en quelque lieu que le conduisit sa monture. Il donnait congé aux visiteurs avec des présents royaux.

Il avait des égards pour tout le monde.

Il donnait aux hôtes à chacun sa place. Il pourvoyait de sa personne et de son bien, aux besoins des pauvres gens, supportant leur grossièreté et leur méchanceté. Il ne tenait pas compte de la peine qu'il prenait à leurs affaires, voyant que cela appartenait aux stadés les plus élevés¹.

J'allai à lui dans son pays et de son temps, en l'année 1015. Il me plaça devant lui pour faire la prière, seul ou avec d'autres. Il me chargea de répondre pour lui, verbalement ou par écrit. J'ai étudié avec lui..... tels et tels livres....., le Minhaj du Ghazali. Il m'expliquait beaucoup de sens cachés.

En arrivant à ce passage du Ghazali dans le Minhadj : « J'ai vu à la Mecque — que Dieu la garde — certain cheikh qui se tenait à l'écart des savants. Il n'assistait pas à la prière du vendredi, dans la mosquée sainte, malgré qu'il en fut voisin et qu'il fut bien portant. Je l'interrogeai un jour à ce sujet. Il donna comme excuse à ce à quoi je faisais allusion, que les mérites qu'il y trouvait ne valaient pas les péchés qu'il commettait et ce qui s'en suivait en allant dans le monde. »

Il dit : « Je m'en tiens à la parole de ce cheikh. Je m'isole des gens en rentrant chez moi. »

J'eus l'intuition qu'il parlait d'une manière cachée de sa mort prochaine. Or, c'était le soir et j'ai pensé à ce vers :

« Profites du parfum de l'arar du Nedjed
Car il n'est plus d'arar quand est passé le soir. »

Puis il tomba malade du mal qui le fit mourir et n'enseigna plus. Il ne cessa durant sa maladie de s'occuper des affaires,

1. Khadim el qoum Siid houm (hadit) = celui qui est le serviteur des gens est leur seigneur.

jusqu'à ce qu'il perdit la connaissance, un ou deux jours avant sa mort. Mort en 1015. Né en 956.

Parmi ses Chioukhs :

(MOHAMED BEN BRAHIM CHEIKH, DE TAMANART.)¹

L'imam célèbre des Jazoula, Abou Abdallah *Mohamed ben Brahim ben Amr ben Talha ben Mohamed ben Sliman ben Abdeljebbar le Jazouli*, le *Tamanarti* de demeure et le *Lakousi* d'origine.

Il a été l'élève d'Abi Lhassen Athman ben Abdallah le Jazouli, le Tamli², mort en 933.

On lui offrit d'être grand cadi du Sous, mais il refusa. C'était un imam éminent, en droit, et en arabe et autres. On allait vers lui chercher la science de toutes les contrées du Sous.

Grâce à lui se sont répandues la plupart des sciences au pays des Jazoula. Dieu a réuni en lui les sciences du soufisme et du chra'.

Il a bâti dans son pays, pour les étudiants, des demeures qui existent encore, prescrivant de n'y point héberger les trois suivants : le meurtrier — l'esclave fugitif — et celui qui fuit le Sultan, disant que leur donner refuge est une des mauvaises actions de la terre.

Son disciple Ahmed ben Boubker m'a dit : « J'entrai un jour dans sa maison et je rencontrai dans l'escalier de sa chambre haute, un homme descendant de chez lui. » Il me dit : « Sais-tu qui tu as rencontré ? » — Je lui dis : « Non. » Il dit : « C'est Aboulahbas el Khadir. »

Je dis : que les récits des saints montrent qu'El Khadir est vivant et qu'il court le monde. Certain de mes oncles m'a raconté quelque chose de semblable : Il avait émigré de notre pays, la Feija de Tamanart où était la stérilité, pour habiter pendant de longues années à Marrakech. Il était allé dans le

1. N. H. S., p. 101-105.

2. d'Ammeln.

jardin où il travaillait, hors la « porte des Tanneurs¹ » où il rencontra un homme inconnu qui lui dit : « Rentre dans ton pays. Il sera fertile, parce que El Khadir est apparu dans votre Feija cette année. » Il ne tarda guère plus d'un mois avant qu'il ne tombât de grandes pluies dans le Sous. L'eau coula dans les rivières et ses séguias débordèrent. Je retournai dans mon pays, et j'y suis resté jusqu'à présent.

Le Cheikh, l'ouali Ahmed ou Moussa, appelait sa maison (du Tamanarti) la maison du Prophète, parce que en ce lieu on apprenait la science « du bien qui est ordonné et du mal qui est défendu ».

Il exhortait à l'étude de la science et des lettres, en particulier la science de langue arabe.

Notre cheikh Abou Mohamed susnommé nous a dit qu'il leur faisait lire les Séances de Hariri, alors qu'il avait dépassé quatre-vingts ans, voyant qu'un dialecte non arabe régnait sur la langue des gens du pays, et voyant dans la langue arabe la source sans laquelle on n'arrive à rien dans la science.

Certain de nos Chioukhs nous a dit la même chose de ben MALEK le grammairien.

Il avait grand souci de cette branche de la science, quoi qu'il fut aussi de ceux qui ont les sciences de l'au-delà, à tel point qu'on dit qu'au jour de sa mort, il déclamaient encore les Témoins de la langue arabe à l'appui de ce qu'il disait.

Et lorsqu'il revint avec les docteurs et les troupes des Musulmans, du siège de Qala' Bridja² sans avoir pu s'en emparer, ils entrèrent près de l'émir des croyants, le sultan le Juste Abou Mohamed Abdallah et il lui cita le vers d'Amrou Iqais :

« Non lâcheté de mes chevaux, mais souvenir de leur piquets de Rba'is et de Misir. »

1. Le texte porte Bab Debbagh, le copiste rectifie en marge Bab Debbaghin « porte des tanneurs ».

2. Siège de Mazagan en 1562, par les troupes du Sultan Moulay Abdallah, avec une armée de montagnards guezoula.

Le Sultan admira ce vers, bien qu'il fut alligé.

Parmi ses œuvres : un poème sur les sciences de l'au-delà. . ; un autre pour demander la pluie (istisqa).

Il m'a dit : « Travailles ton âme. »

Il est mort en Sefar 971.

Parmi eux, ses deux fils Abou Ishaq et Abou Abdallah. Au sujet du deuxième, ce que m'a raconté le disciple de son père Ahmed ben Boubeker susdit. Il a vu, du vivant du père, une colonne de lumière descendre du ciel et Abou Abdallah y entrer.

Il l'a raconté au cheikh son père qui lui dit : « Tenez cela caché. Abou Abdallah a trouvé son affaire. Qu'il reste à sa place (car il avait parlé de voyage). » Et parmi ce qui prouve son intelligence et sa science, ce que m'a rapporté le dit Aboubeker : Un homme de son temps a vu tous les fleuves du monde couler vers le tombeau du prophète et s'y verser. Il en fut effrayé et vint à lui.

Il vint raconter la chose au Cheikh qui lui dit à l'instant : « O malheureux, ce sont les sciences qui retournent à leur mère, puisqu'on ne se soucie pas d'elles. »

Semblable chose n'est comprise que par ceux qui s'adonnent aux sciences, arabes et autres.

Abouزيد Abderrahman ben el Ouaqqad m'a dit qu'il tenait d'Abderrahman ben A'mr le Ba'qili qu'un homme interrogea le Pôle de son temps Ahmed ben Moussa au sujet du Pôle. Il lui dit : « Ahmed » — « Et après ? » — « Sidi Mohamed ben Mohamed ben Brahim » — « Et après ? » — « Le sultan Abdallah. Après ne m'interrogez plus. »

Je vois que ces quelques réponses montrent qu'il était arrivé aux plus hauts degrés de l'ijtihâd.

Il était de ceux auxquels le grand cadî du Sous Sidi Saïd b. Ali Aouzal demandait conseil.

Mon père m'a dit qu'il ne faisait pas attention aux querelles à droite ou à gauche de son chemin, mais qu'il tenait les yeux baissés à terre. Il m'a dit qu'il était venu un jour chez

nous dans notre village et qu'y voyant un gommier, il dit : « Il y a des gommiers dans votre pays ? » — « A droite et à gauche du chemin, il y en a beaucoup », lui dit mon père — Il dit : « Je n'en ai pas vu un seul. » Il est mort en 976 ou l'année qui suit.

Parmi eux l'ouali

AHMED BÈN SLIMAN LE JAZOULI

le Rezmouki, l'ascète restant dans l'ombre. Il était son conseiller, qu'il consultait verbalement et par écrit.

Il a dit qu'il lui a donné ce précepte : « Réserve-toi un moment pour invoquer Dieu. » Il est mort en 984.

SIDI AHMED BEN ABDERRAÏMAN LE MZGDADI, LE TIZERKINI¹

Dans sa risala à son disciple Sidi Ibourk, ben Hassein le Chtouki, il y a : « Dieu. Dieu. En Dieu est ce qui suffit. »

Dans sa risala au savant Sidi Saïd ben Abdennaim le Hahi il y a :

Le Sultan de son temps disait : « Sidi Ahmed ben Abderrahman craint Dieu et ne me craint pas. Sidi Mhamed ben Brahim craint Dieu et me craint. Et un tel (certain marabout du Sous) ne craint pas Dieu, mais il me craint. »

Un Chtouki² lui dit : « Ibourk³ me demande ma fille. Un homme me l'a demandée avant lui. » — « Marie ta fille au taleb Ibourk. Et à toi ce que tu désireras. » Et l'homme dit au Cheikh : « Bien, je désire avoir deux terres et dans chacune une femme, une négresse et un nègre et n'avoir querelle avec nul sans l'emporter. » « Or je l'ai mariée à lui.

1. Village de Tasrirt. Bureau de Tafraout.

2. Chtouka, tribu du Sous, S.-E. d'Agadir.

3. Le taleb Sidi Ibourk ci-dessus.

Et, toutes ces choses que j'avais désirées me sont venues et nul ne l'a emporté sur moi dans les contestations. »

Il vint un jour de Tamanart et fut arrêté par un feu à l'Asif n Int¹. Il entra dedans et vit que c'était un djinn. Il dit : « Le salut sur toi si tu es parmi les croyants et malédiction sur toi si tu es parmi les infidèles. » Le feu s'éteignit et il passa.

Il était venu en messager auprès du Sultan Abou Abdallah Moulay Mohamed ech Cheikh. Quand il revint dans son pays il rencontra le Cheikh Abou Mohamed Abdallah b. A'mr le Mdaghri à Tiout, village du Sous, qui eut le dessein de devenir son compagnon et d'en tirer mérite. Il dit : « Il m'interrogea : As-tu des parents ? — J'ai ma mère — Tu as besoin de sa permission. » « Je m'attristai de la perte de sa compagnie. Où trouver son pareil ? »

Il dit encore : « Je l'interrogeai sur les saints de Dieu. « A « toi de les chercher sur les sommets des montagnes ou au « fond des vallées. Et si tu veux être un d'entre eux, il te faut « faire la prière en commun. » Je dis en moi-même : De retour à mon pays, à Tizerkin, j'aménagerai dans la cour de ma maison, un lieu qui serve de mosquée pour la prière en commun. »

Or, il m'interpella de loin : « Sidi Ahmed, la prière en commun, la prière en commun. » Et il enflait la voix en répétant.

Quand il revint de cette mission (près du Sultan) les foqaha de son pays l'interrogèrent sur le pays du Sultan. Il répondit : « Des docteurs aux jugements de peu de force, des dévôts de beaucoup de prétention, un peuple de beaucoup de turpitudes. »

Mais il a dit cela (que Dieu le garde), de son temps. Et depuis, leur état s'est amélioré.

On l'interrogea sur le « moud » le sa'a du Prophète (rapporté dans le Nozhet el Hadi...).

1. Entre Smougen et Tamanart.

Il était, — que Dieu le garde — hautement soucieux de la religion, intraitable au sujet des hérétiques. Beaucoup s'instruisirent et profitèrent auprès de lui, de près ou de loin.

Les gens d'Aqqa lui avaient demandé de venir enseigner et développer la science dans leur pays. Il leur écrivit : « Notre paille vaut mieux que votre or » (jeu de mot).

« Que celui qui veut la science vienne la chercher là où elle est. Le juge, on vient dans sa maison. »

Il exaltait la dignité de Sidi Ahmed ou Moussa en disant à ses compagnons : « Ce que vous indiquera Sidi Ahmed ou Moussa, faites-le et empressez-vous de lui obéir. Ne vous écartez pas de lui. Il est notre modèle et notre bénédiction. »

Il a composé des œuvres en vers sur la foi et un gentil ouvrage sur le Soufisme qui lui avait été demandé par Sidi Ahmed ou Moussa et une « risala » à Sidi Saïd ben Abdennaïm le Hahi, très originale.

Il est mort en 958. Il avait étudié sous les chioukhs de Fès, Belghazi, El Ouancherisi et autres. Dans leurs traités, ils ont loué sa science, sa sainteté, sa foi solide et ses miracles évidents.

Abou Mehdi le Sektani parle aussi de lui et loue la science et la religion de son cercle et de son école. Le cheikh el Mendjour parle aussi de lui dans sa fahrassa.

Sidi Mohamed ben Belqasem el Isi, le marabout d'Agerd Amlal, lui a demandé s'il était licite ou non de manger le gibier tué par une arme à feu, parce que les docteurs distinguent les armes à tranchant des armes lançant le plomb qui n'est pas tranchant.

« Réponds-nous », lui disait-il « par un texte précis et en nous indiquant sa provenance. Ou si tu as vu ou entendu quelque chose à ce sujet.

« Certains nous ont dit, à nous, que pour Sidi Lhassen ben Athman, le gibier ainsi chassé était licite. Mais il ne nous apparaît pas où il a pris cela. Nous avons cherché dans tous les livres entre nos mains, et il ne nous est pas apparu que ce gibier était licite. »

132 357

Le cheikh a répondu : « Le salut sur vous, o le fikh Sidi Mohamed ben Belqasem. Il résulte de votre demande — que Dieu nous assiste tous — et de l'opinion que vous nous avez fait connaître, qu'il n'est pas licite de manger le gibier tué par une arme à feu, malgré que Sidi Lhassen ben Athman le déclare licite. Or, ayez confiance en Dieu et suivez cette voie (celle du cheikh). Comment ne le feriez-vous pas, vous encore un jeune homme, ignorant la réalité des choses, alors que Sidi Lhassen les a maniées et a rencontré tant de docteurs vénérables, a étudié près d'eux le sens des mots, a compris avec eux les bases du jugement. Il a vu que l'arme à feu répand plus de sang que l'arme blanche, et qu'elle produit une effusion de sang — ce qui est la chose demandée — de même qu'en produit une l'arme blanche et même plus considérable. C'est pour celà que le gibier tué par elle est licite.

« Vous nous dites que vous avez cherché dans tous les livres que vous avez sous la main. Preuve évidente de ce que nous vous indiquons.

« Comment auriez-vous trouvé, malheureux, la permission ou l'interdiction dans les livres anciens, alors qu'elles ont été créées (ces armes à feu) après la composition de ces livres. Et quand on parle de *boundaqa*² il ne s'agit pas de la balle, comprenez cela. »

J'ai consulté à ce sujet notre cheikh Sidi Yahia¹ ben Makhlouf le Soussi. Il penchait vers l'interdiction. Je lui ai demandé la raison. Il m'a cité un livre et un long propos dont le résumé est que le gibier tué par le *boundaqa*, il n'est pas licite de le manger. Je lui ai dit : « C'est entendu qu'il n'est pas licite. Mais en parlant du *boundaqa*, il ne s'agit pas de la balle du fusil. » Alors il s'éloigna de moi en riant, et je ne sais pas s'il approuvait mes paroles ou s'il se moquait de moi.

« Et le salut sur vous. »

Voilà ce qu'a dit le cheikh *Sidi Ahmed Adafal*, en faisant le portrait de ce cheikh :

A la fin de l'année 969, voilà ce que m'a dit le fils du cheikh Sidi Ahmed ben Abderrahman dans la Zaouia de Sidi Ahmed ou Moussa où il était avec ses frères : Il m'a dit que leur père disait : « Tous les miracles des saints sont surpassés chez Sidi Ahmed ou Moussa. »

Il disait encore (Adafal) d'après le fils de Sidi Ahmed ben Abderrahman :

« Ce cheikh et Sidi Mohammed ben Brahim Tamanarti vénéraient et louaient Sidi Ahmed ou Moussa, et le consultaient, malgré leur propre dignité — que Dieu les bénisse tous. »

Et moi je dis : Quel excellent seigneur, impartial, aimant les saints, ayant pour eux de grands égards, alors qu'il était lui-même vertueux, savant, pieux, ferme dans la religion.

Ne craignant pas les princes, comme tant d'autres. Ils n'ont parmi leurs amis, personne qui leur dise la vérité en face comme Sidi Ahmed ou Moussa. Ainsi doit être un croyant, preuve qu'il y a des saints, rude avec qui a besoin de rudesse. Et le bien qu'il a en lui ne l'empêche pas d'être humble avec les saints de Dieu, à l'exemple des Anges et du Prophète. Et non pas suivre l'exemple d'Iblis qui a refusé de se prosterner devant Adam, et qui en a été empêché par ce qui est raconté dans le Coran : « Tu nous as créés de feu et tu l'as créé de terre. »

Au sujet de ses miracles. Voilà ce que raconte son disciple, Sidi Ahmed ben Mohammed ben Daoud le Manouzi. Nous étions un jour au lieu dit Tsoukht d'Adadas, là où ils labourent, et il nous conta les miracles des saints. Voilà qu'on entendit le cri d'une femme appelant Sidi Ahmed Abderrahman : « Mon ânesse est tombée dans la rivière qui l'emporte. » Elle répéta trois fois. Nous voilà près de l'oued qui roulait, l'ânesse au milieu et la femme au bord.

Près de cet oued il y avait des palmiers et des maisons. Or, le cheikh retroussa la manche de sa chemise et tendit la main vers l'ânesse, la prit par la jambe, et la sortit de l'oued. Je

lui dis : « Quel est cet endroit ? » — « C'est Tasaout à l'embouchure de l'oued Aït Fïid. » Et nous n'avions pas bougé de son cercle.

SIDI AHMED OU MOUSSA DU TAZEROUALT

Parmi eux le cheikh parfait, *Ahmed ben Moussa ben Ali ben Abi Taleb*, Cheikh trbia', imam et tariqa.

Avec lui a brillé l'astre de la sainteté dans son pays. Sa face s'est levée de l'Orient sur les vallées et sur les versants. Tous les savants de son temps ont proclamé sa priorité, reconnaissant qu'ils n'atteignaient pas sur les chemins de la volonté la place de ses semelles.

Voilà l'imam de son pays, le mufti de son temps, le grand savant, l'élève des grands savants de Tlemcen et de Fès et autres lieux. Mohammed ben el Ouaqad le Tlemsani, habitant le Sous el Aqsa, qui est venu à lui, après avoir acquis la science et qui l'a pris pour son cheikh.

Voilà le savant de son temps, qu'on est unanime à vénérer et à proclamer éminent dans les sciences, cheikh de la connaissance et de l'enseignement, Mohamed ben Brahim le Tamanarti, qui a reconnu sa priorité.

Mon père m'a raconté qu'il y avait entre lui et ce cheikh une contestation à certain sujet. Elle dura jusqu'au moment où mon père s'inclina devant Abou Abdallah, après que celui-ci fut venu dans sa maison.

Voilà le sabre tranchant de son temps, infatigable diseur de la vérité, Ahmed ben Abderrahman le Tizerkini, qui écrivait à un de ses frères ce qui suit :

« Empressez-vous d'exécuter ce qu'il vous conseillera (Sidi Ahmed ou Moussa). Ne vous détournez ni à droite ni à gauche. Il est notre guide et notre bénédiction. » (Ceci est la fin d'une longue lettre.)

Voilà le voyageur de son temps, le savant, le soufi

Mohamed le Dra'oui qu'on appelle Adafal, qui le compte parmi ses chioukhs et le soutien de ses débuts et de sa fin.

Malgré sa célébrité et malgré qu'il eut pris les leçons des plus grands savants de son temps et rivalisé avec eux dans les sciences, ceux du Maghreb et de l'Égypte, et de Médine, et de la Mecque, il n'a été rassasié qu'auprès de lui. Il a écrit un livre sur ses miracles et sur ses mérites, ainsi que sur ceux des savants du Maghreb qui sont venus le visiter de son vivant ou après sa mort. Tous reconnaissaient sa priorité et ses mérites.

Il est à l'unanimité, le cheikh de tous les horizons et le saint d'Allah.

J'ai demandé à mon père :

Il m'a dit — que Dieu le garde — au sujet de son extérieur, que c'était un homme grand et mince, aux extrémités fines, pitoyable aux créatures, indulgent à leurs erreurs, ayant pour elles de la pitié et de la tendresse, doux dans ses exhortations, bienveillant dans le commandement. Et quand il parlait de Dieu ou qu'il l'invoquait, ses yeux se voilaient et il était absent de son corps.

Je noterai ici certains de ses miracles que je tiens de témoins dignes de foi, et certaines sentences et prières que j'ai entendues de lui.

Un de mes amis m'a dit qu'un taleb de leur pays qui était des compagnons du saint Abou lqassem ben Abd errezzaq le Dra'oui, tenait de celui-ci ce qui suit :

« Au temps de ma jeunesse, je cherchais un cheikh pour m'attacher à lui. Et je m'étais promis de ne prendre pour cheikh que celui qui me détournerait de mes péchés. Or, chaque fois que j'allais à un cheikh, je commettais des péchés, il ne m'en détournait pas, jusqu'à ce que je vinsse à Sidi ou Moussa, que je voulus éprouver selon mon habitude.

« Quand je pris cette résolution, il se dressa près de moi et me donna un soufflet qui me fit tourner sur moi-même et me dit en me grondant : « Désobéiras-tu encore à Dieu

« Très-Haut ? » J'appris que j'avais trouvé mon affaire. Je le pris pour unique cheikh. Il fut la cause de mon bonheur et la monture de mon salut. »

Un homme de confiance m'a dit qu'il tenait ceci d'un homme de bien :

J'étais un jour près de lui, causant avec lui, quand deux hommes s'avancèrent et je vis l'un des deux sous la forme d'un porc..... Je baissai la tête de honte. Or, lui, il les regarda venir à lui. Je relevai la tête et je vis que l'homme avait repris sa forme. Le cheikh se tourna vers moi en disant : « C'est ainsi que doivent faire les hommes envers les enfants des femmes et non pas baisser la tête. »

Pareil est ce que m'a raconté Brahim ben Daoud el Oulti¹ son disciple :

Un de ses familiers m'a dit qu'il lui a demandé : « Pourquoi n'acceptes-tu pas de prendre des disciples ? » — Il posa son doigt sur sa tempe, en disant : « Celui qui regarde là, au Paradis entrera. »

Et ce que m'a dit plus d'un habitant des villages d'Ilmezgdad à son sujet et au sujet de la sainte Houa bent Abdallah², célèbre par sa vie droite et sa baraka évidente : La cause de sa sainteté est la venue du cheikh, dans son pays, au temps de sa jeunesse (à lui). Elle était une petite fille et le suivait sur la route, en contrefaisant sa démarche comme font certains enfants. Il se retourna vers elle en disant : « La bénédiction sur toi. C'est ainsi que tu marcheras. » — Elle dit : « La puissance mystérieuse de son regard et la trace de sa parole restèrent dans mon cœur. » Quand j'eus l'âge de raison, j'allai à lui. Il dit : « C'est toi qui contrefaisais la démarche ? » — Je dis : « Oui ». — Il me dit : « Tu y es arrivée. » (C'est-à-dire au stade éminent.)

Le prédicateur ben el Ouaqad m'a dit ceci qu'il tenait

1. Fraction de Tatta.

2. Lalla Haggoua de Tiouadou.

de Moussa ben Chaïb le Denigui (?) de Marrakech qui était venu à lui en ziara et qui le trouva un jour avec des foqaras occupés à faire de petits carrés pour irriguer des arganiers.

Je me disais en moi-même, dit le visiteur : « C'est beaucoup de peine pour petit profit. Chez nous, dans notre pays, il y a des palmiers de grand rapport, et nous ne prenons pas tant de peine pour eux. » Je me tenais auprès d'eux. Alors le cheikh vint à moi son burnous à l'épaule. Il me salua, me prit la main et dit : « Ton secours, ô secourable. » Il ajouta : « Tu vois ceux-là, par Allah, sur la Table, ils étaient inscrits parmi ceux de l'enfer. Et parce qu'ils font cette action, par la main d'Ahmed, ils vont tous être inscrits maintenant parmi ceux du Paradis. »

Le vieillard Ahmed ben Lhassen, d'Amanouz, lui qui a recueilli beaucoup de ses histoires et de ses sentences et de ses miracles, a dit ceci : Un jour, vinrent les chioukhs de la tribu. Il sortit à leur rencontre. Or, il venait de manger de la bouillie à l'ail. Et pendant qu'il leur parlait, ils s'éloignaient de lui. Alors il leur dit : « Vous vous éloignez de moi à cause de l'odeur de l'ail. Or, moi je trouve en vous l'odeur de vos péchés, plus puante que celle d'une charogne en été. Et je ne peux pas m'éloigner de vous. »

Notre cheikh Abdallah ben Embarek a dit : Je vins un jour prendre congé de lui, avec le désir qu'il fit une invocation pour moi. Quand j'arrivai près de son cercle, il leva la tête vers moi en disant : « Que le Maître t'ouvre (la porte) de ce que tu désires. » Et il me donna ce précepte : « Fais pour toi des actions pour ta félicité de demain. »

Il a dit aussi : « Un jour, j'étais présent quand vint un Bédouin qui lui baisait la main avec exagération. » « O Bédouin, lui dit-il, il est ordonné par la Loi de retirer sa main du plat quand on n'est pas encore rassasié. »

Je dis qu'il ordonnait par là la modération dans l'amitié. L'amitié, nourriture des cœurs, s'y comporter honnêtement.

Le législateur ordonne la modération dans la nourriture.
Et l'exagération dans les deux est blâmable.

Un de ses disciples m'a raconté de lui qu'il sortit un jour, se rendit à la mosquée, interpella un scribe et lui lança un papier en disant : « Écris : Bismillah er rahman er rahim. » Il écrivit. Puis il dit : « Écris : Prends-garde de ne pas te réfugier sur la montagne de ta raison, de crainte que tu ne sois au nombre des naufragés comme le fils de Noh (Noé). » Puis il le prit, le plia et le mit dans son turban, sans nommer le destinataire.

Abdallah ben Brahim le Semlali, un des a'douls de Taroudant m'a raconté : J'étais un jour à son cercle, alors qu'il prêchait. Or, sa langue ayant couru, il mit au nominatif le vocatif en rapport d'annexion.

Je dis en moi-même : « Quel cheikh, s'il savait un peu de grammaire. »

J'avais à peine eu cette pensée qu'il se tourna vers moi et répéta le hadit, en mettant le mot à l'accusatif, comme il se doit.

Il dit : « Voilà que j'ai mis l'accusatif sans savoir la grammaire. » Puis il dit ce vers :

« La langue, elle, périra, qui vocalisait les mots
Plut à Dieu qu'elle s'en tire au jour du rassemblement
A qui n'eût pas de piété, à quoi servira la grammaire
Et quel tort, à un homme pieux, fera un langage barbare ? »

Ce que m'a dit de lui son disciple Brahim el Oulti a le même sens : Il disait à ceux des savants qui venaient à lui : « Quand on craint Dieu, on est savant. Sinon, non. »

Et parmi ses sentences éloquentes à ce sujet : « Informes-toi du maître de la maison et du maître du pays, non de la maison et du pays. Car si tu connais le maître de la maison et le maître du pays, tu seras en sûreté contre les chiens de la maison et les chiens du pays. Et si tu cherches à connaître la maison et le pays, et non leurs maîtres, tu ne seras pas en sûreté contre leurs chiens. Ils te mordront et t'empêche-

ront d'arriver au maître de la maison et au maître du pays. »

Parmi elles (ses sentences) : Les soins du monde, celui qui s'y consacre, est semblable à celui qui ayant volé un mouton dans un fourré, l'avait égorgé et s'était mis à le dépouiller dans le fourré. Or, le berger, s'étant aperçu du vol, vint derrière le voleur avec un bâton pointu, en épine de gommier. Et avec la pointe de son bâton, il attira à lui le vêtement du voleur, si bien qu'il le fit tomber, le ramassa et l'emporta.

Alors le voleur s'aperçut qu'il avait perdu son vêtement. Il se dit : « Je l'ai laissé au lieu où j'ai volé le mouton. » Il y alla. Or, le berger revint à son mouton pendant son absence, prit le mouton et s'en alla. Puis le voleur revint à son tour, et vit que le mouton lui aussi, avait disparu. Alors il dit : « Il y a trop de jnouns dans ce pays-ci. » Il tira son sabre et s'en alla tout seul en disant : « Sauver ma tête, au moins sauver ma tête. »

Le fourré, c'est le monde. Le mouton, c'est les soins du monde, l'aiguillon c'est le démon. Le vêtement, c'est la religion, et le retour au lieu du vol, c'est l'avertissement qu'il faut renoncer au péché qu'on était en train de commettre. Et la fuite solitaire en tirant son sabre est le symbole de la reprise d'une nouvelle existence et la mise en garde contre l'arrivée de pareils malheurs !

Cette histoire et celle qui précède, je les tiens de son berger, l'ascète, dépouillé du monde, Ahmed ben Lhassen d'Amanouz.

Parmi ses propos :

A qui lui demandait la connaissance de Dieu, il disait : « Ton eau est dans ton chargement et ton trésor est sous ton mur. » Je dis que c'est une allusion à la parole de Dieu Très-Haut : « Et en vous-mêmes ne l'apercevez-vous pas¹. »

1. Coran. Il pourrait y avoir aussi une allusion au trésor sous le mur d'El Khadir, cher aux mystiques.

Parmi eux : « Mon âme, si je l'interroge en arabe, elle parle, si je lui ordonne de donner le sens, elle te tait, elle ne sait pas. »

Je dis que c'est une allusion à l'impuissance où l'on est à pénétrer le vrai sens des attributs de Dieu, même si on les exprime en langue arabe.

Parmi eux : « Combien d'hommes sont morts de soif, alors que l'eau arrivait à leur barbe. »

Un des assistants lui ayant dit : « Comment cela ? » -- Il répondit : « Ils avaient besoin d'un sage pour leur faire courber la tête. Alors ils auraient bu à se désaltérer. »

Je dis que c'est une allusion au négligent de la connaissance de Dieu, ayant besoin de quelqu'un qui la lui indique dans les choses les plus proches de lui, c'est-à-dire en lui-même.

Parmi eux, son précepte à notre cheikh Abou Mohamed, susdit : « Fais pour toi des actions, pour ta félicité de demain. »

Parmi eux : « Tout, depuis le Trône jusqu'au Tapis proclame par son aspect et par sa voix : Il n'est de salut pour toi que la Vérité. »

Certain faqir arabe m'a dit : Il s'approcha un jour de nous. Or, nous étions une assemblée d'Arabes, avec, dans le cercle, quelques-uns qui ne l'étaient pas. Il nous dit : « O les Arabes, racontez-nous donc quelque chose d'arabe. » Et il riait.

Le conteur dit : J'ai entendu un des Berbères présents dire à son compagnon : « Les Arabes nous l'ont pris. Et vous autres, parlez donc de vos affaires », s'adressant à ses compagnons.

Alors le cheikh dit aussitôt :

« Mes amis, dans cette assemblée qu'est la nôtre, il n'y a pas de bord¹. C'est le milieu partout, du dais jusqu'au tapis. »

1. Le bord : « tarf », considéré comme la place la plus humble, alors que le

Un homme m'a dit qu'un faqir lui a dit : Je le suivais pour lui demander une invocation. Je le trouvai au Guilliz du Tazeroualt, seul et il disait : « Au nom de Dieu. Par Dieu. De Dieu. Vers Dieu. Grâce à Dieu. Que les croyants s'abandonnent à Dieu. Quand ils regardent, que ce soit pour considérer des exemples. Quand ils se taisent, que ce soit pour réfléchir. Quand ils parlent, que ce soit pour prononcer des paroles de sagesse. Voilà quels sont les attributs des vrais hommes. »

Mohamed ben Brahim le Taïbi a dit : Je l'ai entendu un jour dans son cercle qui disait : « N'est pas d'entre nous qui coupe ses ongles avec des ciseaux. »

Or, je dis en moi-même : « Cela, nous le faisons tous. Cela me chagrînait. Et je le dit à certains des gens de Dieu. » Il me dit : « Ne dis pas de mal de tes frères. »

Il dit aussi qu'il apporta un peu de farine à qui demandait un enfant, en prononçant dessus : « Au nom de Dieu, par la baraka de Dieu. »

Le prince des saints, l'ascète Ibourk ben Hassen el Hilali a dit : Sidi Ahmed ben Boubeker ben Saïd Akerramou, l'auteur m'a dit :

J'étais un jour avec lui à parler des saints, quand il dit : « La terre des Jazoula et celle des Doukala sont deux nourrices de saints comme la terre produit des herbes comestibles. » — Et ceci :

« Comment mériterais-je des stades chez Dieu si mon hôte entre chez moi avec la faim et s'il sort avec la faim ? »

Sa réponse, à qui lui demandait la Fatiha. A qui veut la fatiha, il convient d'être obéissant envers le Ftah (Dieu).

Sa réponse à celui qui lui demandait après la mort de Sidi Saïd ben Abdennaïm : « Est-ce qu'il aura un successeur parmi ses enfants ? » — « Dieu connaît celui dans lequel il a déposé son message. »

milieu est la place d'honneur. « A ian illan gh touzzoumt, ioujed ittorf, que celui du milieu s'apprête à être au bord » (chanson chleuh).

Sa réponse au fqih des Guezoula Abou Abdallah Mohammed ben Brahim le Tamanarti qui blâmait le monde.

« Il faut blâmer ce que blâme le chra' et il faut louer ce que loue le chra'. » Et le fqih se jeta à terre et lui baisa les pieds.

Sa réponse à celui qui lui demandait une invocation :

« Venez que nous invoquions Dieu, nos enfants avec vos enfants, nos femmes avec vos femmes, nous avec vous, et faisons une invocation mutuelle (et que Dieu maudisse le menteur)¹. »

Et sa réponse à celui qui, dans son cercle, interrogeant sur la foi, un de ceux du cercle répondit : « C'est l'assentiment de l'intelligence. » Le cheikh se pencha vers un de ses familiers en lui disant : « C'est le goût. »

Et sa réponse à cet homme qui lui demandait de l'accepter pour disciple, ce à quoi il ne consentait pas :

« Je suis le sourd en durci et l'ignorant de toutes choses. »

Il montrait par ces réponses qu'il était de la plus parfaite des deux voies qui mènent à la connaissance. C'est la voie de ceux qui ont été touchés par la grâce éternelle, Elles les a jetés dans le lieu sacré de la contemplation. Ils ont rendu témoignage à Dieu Très-Haut après le premier témoignage qui lui avait été rendu lors de l'Alliance².

« Est-ce que je ne suis pas votre Dieu ? »

Ils ont connu son essence. Et par elle ils ont connu ses noms. Et par ses noms, ses attributs. Et par ses attributs, ses actions. Or, ceux-là sont « entrés dans les chambres par les portes ». Ils ont demandé les branches aux racines. Et ils sont aptes à connaître ce qui est parce qu'il est facile de tirer les consé-

1. Cor. III, 54. Allusion à la controverse qui eut lieu entre des chrétiens du Nedjran, d'une part, Mohamed et sa famille, d'autre part au sujet de la Passion « elmobahala ».

2. Cor. VII, 171. Quand Dieu ti a des reins d'Adam toute sa postérité future et leur fit prêter à tous témoignage qu'il était leur Dieu.

quences des causes, parce que les conséquences sont dans les causes, et que la connaissance des unes est la connaissance des autres,

Au chapitre de la « Confiance en Dieu » du livre de Ghazali : La renaissance de la Religion, il est dit : « Combien cherchent la connaissance de leur Dieu dans la vue des choses sensibles et combien cherchent en Dieu la connaissance de toutes les choses sensibles. » Comme dit certain : « J'ai connu Dieu par Dieu. Sans sa connaissance je ne connaîtrais pas Dieu. » C'est le sens de la parole du Très-Haut :

« Ne vous suffit-il pas (pour votre croyance en Dieu, de savoir) que Dieu porte témoignage de toutes choses ? »

Ils connaissent Dieu comme il est et sont assurés de ne pas le méconnaître lorsqu'il leur apparaîtra dans tout son éclat, au jour du Jugement, sans qu'on recoure, pour le décrire, aux témoignages des sens. Il dira : « Je suis votre Dieu. » Alors celui qui ne le connaît que par ses œuvres dira : « Je me réfugie en Dieu contre toi », comme il est dit dans le Sahih de Boukhari.

Quant à la parole (du cheikh) : « Je suis le sourd endurci », elle fait allusion à la parole du Prophète : « Celui qui aime est aveugle et sourd », c'est-à-dire : « L'amour rend sourd et aveugle pour tout ce qui n'est pas l'aimé. » Il ne voit et il n'entend que lui.

Et la parole du Prophète dans laquelle il rapporte ce qu'il tient de Dieu¹ :

« Et que le mortel ne cesse pas de se rapprocher de moi par des prières surrogatoires, jusqu'à ce que je l'aime. Et si je l'aime, je serai l'oreille avec laquelle il entend, l'œil avec lequel il voit, la main avec laquelle il saisit, le pied avec lequel il marche. »

Il est alors comme celui qui est privé de ses sens externes

1. « Hadit qodsi », paroles de Dieu rapportées par le prophète dans ses hadit, non dans le Coran.

qui lui faisaient prendre conscience. Ainsi cette parole de Chebli qu'on interrogeait sur « ceux de l'amour ».

« Sourds, aveugles, muets. »

Comme dit le vers :

« L'amour s'est emparé de mon oreille et m'a fait sourd
Et je reste égaré sur le chemin d'amour. »

Dans le sens le plus proche :

Se tenir auprès du Législateur, ainsi souverainement investi par toi de l'usage de tes propres sens comme si c'était lui-même qui en avait l'usage.

Et par ses paroles : « Je suis ignorant de toutes sciences. »
Que l'on se souvienne du vers d'Ibn al Farid :

« Ainsi qu'est ignorant de moi, qui par mes œuvres me connaît
Qui, par moi-même me connaît, est de moi connaisseur parfait. »

Il entend par là qu'il y a deux sortes de connaissances de Dieu : la connaissance de Dieu par ses œuvres et la connaissance de Dieu par la foi. La première est comptée comme de l'ignorance par rapport à la deuxième. Et la deuxième connaissance est la connaissance véritable. Et c'est celle du stade auquel est parvenu le Cheikh.

Parmi ses propos, qu'il y a trois langages : de la science, de la vérité et du Vrai (de Dieu). Le langage de la science conduit à la science par un intermédiaire. Le langage de la vérité mystique est une lumière que Dieu allume dans le cœur de ceux qu'il veut. Le langage de Dieu, pas de chemin vers lui.

Et parmi eux, la mise en garde contre le monde et ce vers qu'il citait souvent :

« Nul n'y accomplit son affaire et nul n'y atteint son désir. »

Et parmi eux, la mise en garde contre les innovations et les passions en réponse à celui qui lui demandait de bâtir une zaouïa :

« Le roi des passions s'est levé, appuyé sur la nuit de

l'erreur. Il a accompli ses désirs en s'éloignant de la justice, sans se conformer à la règle. Il a fait toutes sortes de mauvaises actions.

« Il a passé ses heures à atteindre ces voluptés sur le tapis de l'insouciance.

« Ne serons fermes dans la vérité, dans ce pays, que ceux que Dieu y affermira. Or, la vérité est une. Et si je ne craignais que les intelligences soient courtes, j'en dirais beaucoup plus long. L'ignorant est aveugle. L'entêté est excomunié. L'envieux est un être corrompu. O mon frère ! ne consens pas à échanger ce qui est meilleur pour ce qui est pire. Ne vends pas la vérité pour l'erreur. N'invoque pas des prétextes. Ne cherche pas d'excuses. Car les prétextes ici servent à rien et les excuses ici ne sont pas acceptées.

« Gare au repentir des menteurs. Il est fait de mots prononcés par la langue, de plissement des paupières, et du refus de l'âme de reconnaître ce qu'elle a fait, en présence de Celui qu'il faut absolument rencontrer. Crains donc Dieu et que l'âme considère ce qu'elle fait aujourd'hui pour demain. Sois l'esclave d'un maître unique et non l'esclave de plusieurs maîtres. Quel malheur d'être esclave de ce bas-monde et de l'argent. C'est Dieu qui est la Vérité et c'est Lui qui dirige dans la voie droite. »

Je dis et je pense que cette parole du Pôle des Connaisseurs est le plus éloquent conseil au demandeur et le guide le plus complet.

Parmi ses invocations :

« O Dieu, maître de la foi, de l'Islam, du Livre et de la Sounna ; par la foi et par l'Islam, par le Livre et la Sounna ; fais-moi mourir dans la foi, dans l'Islam, dans le Livre et la Sounna ; ressusciter dans la foi, dans l'Islam, dans le Livre et la Sounna ; par la foi et par l'Islam, par le Livre et la Sounna, car, il n'est d'autre Dieu que toi et j'étais parmi les méchants. » Parmi ses invocations :

Louange à Dieu, le grand, le libéral, le généreux qui

connait ce qui a été et qui sera, des hauteurs jusque sur la terre, qui a envoyé les prophètes au genre humain, qui la distingué parmi eux la meilleure des créatures, notre prophète Mohamed — sur lui la Prière et le Salut — par toutes sortes de mérites et de faveurs. Il a fait descendre sur lui le livre de la sagesse qui distingue le bien du mal. Celui-là dont il est la règle, est dans la voie, celui qui s'écarte de lui est dans l'erreur.

Celui dont il est le précepte est dans la voie et guide autrui. Celui qui trahit ses préceptes, est égaré, et il fait égarer les autres. Par lui beaucoup sont dans la voie, par lui beaucoup sont égarés.

« Il se dégage du Coran comme un remède, une miséricorde pour les croyants. Mais ce livre ne fait qu'accroître le tort que subiront les injustes. Nous demandons à Dieu Très-Haut qu'Il place en nous sa baraka parmi toutes les autres faveurs qu'Il nous a accordées, dans le domaine de la religion et dans les biens de ce bas monde et de l'autre monde. »

Au sujet de sa baraka : Un pauvre le sollicitant, il prit un peu de sable, le mit dans un sachet et dit à l'homme : « Va le porter chez un orfèvre. » Il le porta chez l'orfèvre qui trouva que c'était de l'or pur et qui le lui monnaya.

Au sujet de sa baraka : On lui amena un enfant infirme. Il parla de lui dans son cercle de tolbas et de foqaras. Un de ceux-ci lui apporta un peu de farine. Il en donna un peu à l'enfant par trois fois. Et il fut remis sur pied à l'instant. Le cheikh dit à celui qui avait donné la farine : « D'où vient-elle ? » — Il dit : « Mon père m'a laissé un champ nu. J'en cultive la moitié pour ma subsistance et dans l'autre moitié je fais paître ma vache. » Il dit : « Voyez quelle est la vertu d'une chose licite. »

Et ce que m'a dit Ahmed ben Saïd el Harguiti¹. Le fqir

1. Tribu N.-O. de Taroudant.

Hassein ben Abdallah el Harguiti un de ses disciples, lui a dit :

J'allai une fois le trouver et je lui dis : « Seigneur, le village que j'habite est un terrain « bour » et sans eau. Or, j'ai besoin de légumes pour ma nourriture. » Le cheikh lui dit : « Prends bien soin d'un arbuste qui pousse tout au bout de ton domaine. » Je revins et j'oubliai. Quelque temps après, je vis une petite plante aux feuilles semblables à celles du figuier pousser tout au bout de mon domaine. Tout ce qui poussait était mangé par les bestiaux, mais repoussait tout de suite. J'avais oublié les paroles du cheikh. Alors, je me les rappelai. J'entourai l'arbuste d'une haie et j'en pris grand soin. Il poussa deux branches. Et, avant peu de temps, il produisit des fruits de quoi remplir un grand sac. Nous nous servîmes de ces fruits comme de légumes. Ils étaient savoureux, soit qu'ils fussent crus ou qu'ils fussent cuits. Cet arbuste ne cessa pas de donner des fruits, hiver comme été. Tous ceux du village qui avaient besoin de légumes en prenaient. Et si on en replantait un rameau, ce rameau ne poussait pas. Gloire à Dieu le Créateur, le Savant. Et cet arbre est encore au village d'Ouarouad, chez les Harguita¹. Merveille du temps. Miracle du cheikh.

Ce que m'a raconté Mohamed ben Abou Iqassem bel Ghazi : Il avait le projet d'engager ses fils à aller en ziara chez lui. Il consulta l'un d'entre eux et son projet devint moins ferme. Or, son frère vit en rêve un de leurs compagnons qui était mort et qui lui dit : « Engagez-les à aller le visiter, car la baraka de ce cheikh est sans bornes et je n'ai pas trouvé plus grande baraka ni plus grands miracles. Ce qu'on a obtenu par sa baraka, des livres ne pourraient pas le contenir. »

Quant à ses voyages et à ses courses à travers le monde : Voilà ce que m'a dit le faqir Mohamed ben Brahim ben Moussa le Taïbi ; Son fils m'a dit : « J'entrai un jour chez lui, dans

1. Page précédente.

son ermitage, je le trouvais exposé au soleil, les jambes étendues et il regardait ses deux pieds ; et il riait : J'eus le soupçon qu'il riait de moi et je lui dis : « Pourquoi ris-tu, ô mon « père ? » --- Il me dit : « Tu m'as trouvé en train de regarder « ces deux-là. » Et il montrait ses pieds. Et je ris. » Puis il me dit : « Si tout ce qu'il y a de chameaux sur la terre, en tous lieux du monde, se levaient pour porter des provisions de route, ils périraient avec tout leur chargement, avant de franchir tout ce qu'ont franchi ces deux-là.

« Et si tout ce qu'il y a d'oiseaux se rassemblaient pour voler jusqu'à user leurs plumes et leurs ailes, et même celles qui auraient repoussé, ils n'arriveraient pas où sont arrivés ces deux-là. » Et il montrait ses deux pieds.

Le khatib Abouzid Abderrahman ibn el Ouagqad le Tlemsani, habitant Taroudant, capitale du Sous el Aqsa, m'a dit : Son fils, Abdel baqi m'a dit : « Mon père m'a dit : Que chacun de vous donne ce qu'il peut (beaucoup ou peu) à celui qui en a besoin et qui le demande pour l'amour de Dieu. »

« Un jour, au cours de mes voyages, je me trouvais fatigué. Laisant mes compagnons, j'entrai dans une ruine, où je restai, ennuyé et solitaire. Je vis une araignée dans sa toile. Je pris une mouche et la lui donnai. Et aussitôt je fus debout et je rejoignis mes compagnons. »

Son disciple Mohamed ben Moussa le Guettioui m'a raconté : « J'étais un jour dans son cercle quand deux hommes vinrent à lui. » Ils lui dirent : « Quel bonheur pour nous d'être arrivés auprès de vous et de voir votre visage. » Il leur répondit : « Celui-ci est Ahmed mais vous, d'où êtes-vous ? » Ils lui dirent : « Nous sommes de l'Orient extrême. Il y a dans notre pays un cheikh. Un jour que nous étions allés le visiter, il nous a dit : « Si vous en aviez « le pouvoir, je vous apprendrais celui qu'il faut visiter. » « En vérité, c'est Sidi Ahmed ou Moussa « de l'Occident extrême. » Alors, nous nous sommes préparés au voyage,

nous t'avons cherché et nous voilà près de toi, tranquilles et rassurés. »

Puis il leur dit : « Dans votre pays de l'Orient extrême : combien y-a-t-il de qsours ? — Nous ne le savons pas. » Il leur dit : « Moi je vais vous l'apprendre. Il y a mille et un qsours. Connaissez-vous ce qsar au bord d'une rivière, avec deux palmiers, un sur chaque bord. Et chaque année, ces deux palmiers se rencontrent, un certain jour, jusqu'à la nuit. Puis ils se séparent jusqu'au même jour de l'année suivante. » Ils lui dirent : « C'est là notre pays. — Savez-vous, leur dit-il, la raison de cette chose ? — Non. — Moi, je vais vous l'apprendre. »

Il y avait un saint d'entre les saints, dans le village, avec sa femme. Ils se retiraient à l'écart des gens pour adorer. Or, l'homme dit à sa femme : « Nous ne pouvons pas rester ainsi dans ce pays à cause de l'impiété des habitants. Si tu veux, tu prendras de moi tout ce qui t'es dû et tu retourneras dans ta famille. »

Elle lui dit : « L'union qui a été formée pour l'amour de Dieu, il n'est pas bon de la dissoudre. »

Ils sortirent de là, se dirigeant vers le rivage de la mer. Mais l'ennemi les enleva. Et chacun d'eux fut emmené d'un côté différent. La femme resta un an chez celui qui était devenu son maître. Puis il vit en elle un prodige. Il lui rendit sa liberté et la renvoya en pays d'Islam.

L'homme resta une année chez celui qui était devenu son maître. Puis il vit en lui un prodige. Il lui rendit sa liberté et le renvoya au pays de son épouse, de laquelle il avait appris le sort. Et il le renvoya par le même port par lequel elle était partie.

Au premier village d'Islam, il l'appela et la chercha sans la trouver. Puis il alla au village voisin. Or, elle entendit son appel et le reconnut. Elle lui envoya un enfant pour l'interroger. L'enfant lui dit : « Il y a là-bas une femme qui s'informe de toi. » Il lui dit : « Retourne auprès d'elle

et qu'elle te fasse connaître son nom. » Il y alla et la femme lui dit : « Pas avant qu'il t'ait fait connaître le sien. »

Alors il fit connaître son nom. Elle fit connaître le sien. Ils se reconnurent. Ils allèrent à la rencontre l'un de l'autre et se réunirent sous ces deux palmiers.

Ils s'embrassèrent. Chacun d'eux eut soif d'une grande soif et le monde disparut pour eux. Ils se séparèrent pour l'amour de Dieu Très-Haut comme ils avaient été unis pour l'amour de Lui. Et ils furent élevés ensemble jusqu'au Lotus de la limite¹. C'est pour cela que s'entrelacent les deux palmiers quand vient le jour où les deux saints sont morts en s'embrassant au-dessous d'eux, par la puissance de Dieu.

Les visiteurs dirent au cheikh : « Écris-nous cela, Seigneur. » Il leur répondit : « Oui, s'il plaît à Dieu. »

Dans les feuillets réunissant ce qui concerne ses débuts et ses voyages, il dit : « Un jour, nous jouions à la balle quand vint à nous un cheikh âgé, portant sur la tête un panier de figues. » Il nous dit : « O troupe de jeunes gens, celui qui me portera cette corbeille, Dieu élèvera son stade au-dessus de tous les autres et fera entrer par lui le pays dans une voie où ne l'ont pas fait entrer ni le prophète ni les saints.

« Alors Dieu m'inspira². Je pris la corbeille et la lui portai au lieu qu'il voulait. Puis je revins près de mes compagnons. Or, le bâton s'échappa de mes mains et je restai trois jours évanoui. A mon réveil, je me dirigeai vers l'étoile polaire de son temps, le cheikh des soufis de son époque, le saint célèbre, 'Abd el Aziz b. 'Abd el Haqq el Harrar el Fasi, appelé Teba' », héritier de la tariqa d'Abou Abdallah le Guezouli³, auteur du Dalil el Kheirat.

1. En haut du 7^e ciel à droite du trône de Dieu, limite des actions des hommes et de la science des anges, tradition musulmane sur le « sedrat et montha ».

2. Ce récit de la vocation du cheikh, tiré littéralement par l'Haoudigi du Fawuaid, ce récit légendaire et très populaire dans le Sous, nous l'avons publié dans *Hespéris* (2^e trimestre 1929).

3. Moh. b. Sliman le Jazouli, un des Seba'tou Rijal de Marrakech (appendice).

« Après que je l'eus salué, il me dit : « Sois le bienvenu « élu d'Allah. Dieu t'a élevé à un stade supérieur à tous les « autres et a ouvert avec toi une voie que n'ont ouverte ni le « prophète ni les saints. » Il posa sa main sur ma tête et je restai évanoui trois jours et trois nuits.

« Quand je me réveillai, il m'envoya vers le tombeau du Prophète et la maison sacrée d'Allah. Quand j'eus rempli l'obligation et accompli le pèlerinage, je me dirigeai vers le tombeau de l'élu d'Allah, Sidi Abd el Qader el Jilani¹. De là, je me dirigeai vers le soleil levant. Je passai une nuit chez une femme qui avait douze filles. Elle me donna un bon repas en disant : « Mange, Ahmed ou Moussa. » Après avoir mangé une bouchée, je regardai vers le sol. Alors m'apparut Bahemout, qui est le taureau sur lequel repose le monde. Après la deuxième bouchée, je regardai vers le ciel. Alors je vis le trône divin sous son dais. »

Fin du passage de ses feuillets, qui sont longs et renferment tant de merveilles, qu'on ne saurait rassembler.

Le vieux cheikh à la corbeille qui lui a ouvert la porte de la gloire, c'est Sidi Mohamed ben Brahim l'Ouijjani, habitant Ighchan, du pays des Jazoula, où il est enterré.

On raconte de lui qu'il disait : « Parmi les hommes, il en est qui posent un pied sur la terre et qui ne savent pas où poser l'autre. » On pense que c'était de lui qu'il voulait parler.

Un Arabe de Sijilmassa m'a dit :

« Nous étions à la chasse dans le désert et nous avons vu une chamelle. Nous avons couru vers elle et nous n'avons trouvé qu'un homme caché sous ses vêtements et pas de chamelle. Nous avons recommencé plusieurs fois. Nous avons interrogé l'homme. Il nous a dit : « Je n'ai pas vu ce « dont vous parlez. » Or, lorsqu'il fut devenu Saint, j'allai

1. Là je fus atteint par la fatigue. Or le saint m'apparut un jour et me dit : « A toi de chevaucher ce roseau, Ahmed ou Moussa. »

vers lui au Tazeroualt en pèlerinage. Et c'était le même homme que j'avais vu dans le désert. Il me dit: « Fais-toi, « Arabe. » Puis il me congédia avec des dinars en me disant « Prends-les. Il le faut et fais-en usage. »

« Je les employai au commerce et ils fructifièrent beaucoup par sa baraka. Ensuite vint me trouver à Marrakech, l'homme à qui j'avais vendu mon bien de Sijilmassa, redemandant son argent, et je le remboursai avec celui-là. Et je ne pense pas qu'il aurait jamais fait cela sans la baraka du cheikh. »

Son disciple Mohamed ed Dra'oui, connu sous le nom d'Adafal a dit: « Notre cheikh Sidi Ahmed ou Moussa a eu plus de 300 chioukhs.

Parmi eux Sidi Abd. el 'Aziz le Tebba'.

Sidi Mohamed l'Oujani

Et il a couru les pays.

Et est mort en 971 (1563).

A dit celui qui l'a lavé m'a dit, son disciple Sidi Brahim ben Abdallah des Oudjasa' du Djebel Dren:

« Quand je vins pour laver son corps (après sa mort), j'étais soucieux de le mettre à nu, quand Dieu m'inspira de le laver sous ses vêtements. Ce que je fis. Ensuite j'appris que le Prophète de Dieu avait été lavé ainsi. Alors je dis: « Gloire à Dieu qui a fait faire pour son Saint ce qui a été fait pour son Prophète. »

Je suis allé avec mon Cheikh Saïd ben Abdallah ben Brahim le Semlali et avec une troupe de nos amis visiter son tombeau. C'était en l'an 1002, et nous étions partis de la ville de Taroudant. En partant, j'ai dit ces vers:

Nous sommes partis chargés du fardeau d'amour,
Ainsi qu'on part pour le Nedjed, en caravane.

La force du repentir dans nos cœurs dispersera les rochers du chemin.

1. Ait Ouadjas des Mentaga, N.-O. de Taroudant.

En apercevant le tombeau et en approchant de sa colline bénie, j'ai dit :

Le vent le plus parfumé, en allant vers la rencontre,
 Enveloppe dans la joie montures et procession.
 Allons, descendez de cheval. C'est le lieu de votre désir.
 Vous avez trouvé l'approche et que nul départ ne suit.
 Vous avez trouvé le cheikh à l'asile inviolable.
 Il exaucera vos vœux, étendra sur vous ses dons.
 L'esclave du péché, venu le visiter.
 Retourne avec espoir, ses désirs exaucés.

En repartant, j'ai dit ces vers :

Ayant visité le tombeau, roulé nos joues dans sa poussière,
 Et resserré les nœuds de l'antique amitié,
 Et du pacte solide, nous sommes repartis.
 Et le vent de l'amour nous a enveloppés.
 Et la tendresse dans nos cœurs, nous avons pu la maîtriser.

Et j'aurai terminé par lui l'histoire de mes maîtres les plus grands et de leurs maîtres, les guides des créatures et les étendards de temps.

Quand ces soleils furent couchés, leurs corps placés dans les tombeaux, les vertus se sont détournées de leur chemin, les belles actions ont laissé retomber le rideau de la chambre nuptiale, les fleurs de ces jardins ont refermé leurs paupières et leur beauté est devenue leur linceul, les perles de la science sont rentrées dans leur nacre, les hommes vertueux du temps sont entrés dans les souterrains, et les recoins de l'obscurité.

En pleurant ces flambeaux éteints, et leur lumière, la beauté de ces visages, j'ai dit :

(vers)

Parmi ceux que j'ai rencontrés des gens des stades, l'ascète, le grand voyageur, Sidi Ali ben Abdallah ben Hosein de

Tizgui Ighiren (Zggaghen). On m'a dit de lui des merveilles, qu'il a vu ceux de l'enfer dans leurs chaînes et leurs fers. A cette vue, il poussait des cris affreux, à cause des choses terribles et hideuses qu'il voyait. Et quand il tombait dans cet état au moment de la prière, il poussait des cris sans pouvoir se maîtriser.

Il a dit : « Aboubker et Aomar sont venus à moi longtemps. Ensuite est venu à moi le Prophète de Dieu. Il a rentré sa main dans mon ventre et a pétri mon cœur, qui était comme un foie de chameau, par la couleur et la noirceur. Il n'a cessé que quand mon cœur fut devenu pur et que toute noirceur et fumée en furent sortis.

Puis, il me donna un breuvage grâce auquel je me trouvais en présence de Dieu.

Et j'oubliai tout ce qui précédait, la venue d'Aboubker et d'Aomar et du Prophète de Dieu. »

Et en faisant ce récit, quand il arrivait à parler du breuvage, il s'évanouissait et ne se réveillait que longtemps après.

J'ai accolé ma main à la sienne, espérant sa baraka à lui qui a accolé sa main à celle du Seddiq et d'Aomar, et du Prophète de Dieu.

Notre Cheikh Sidi Abdallah ben Embarek l'honorait et lui faisait du bien. Il est mort aux environs de 1020 dans le désert entre Tamanart et Tizgui Ighiren.

Parmi ceux que j'ai rencontrés AOMAR ben HOSEIN le Semlali. Il m'a dit : J'ai vu le Prophète de Dieu à cheval, avec un autre cavalier que je ne connaissais pas. Mais le Prophète, lui me connaissait. Je le saluai, j'accollai ma paume à la sienne et j'embrassai ses genoux. Puis je vis trois hommes d'un bel aspect et je m'écartai d'eux par honte et respect. Puis je fis un pas vers eux pour les saluer par trois fois. Quand je fus en leur présence, après le salut, je leur dis : « Qui êtes-vous, Dieu vous bénisse. » L'un d'eux me dit : « Celui-ci est Mikail, celui-ci Asrafil, et celui-ci Jabril, ton ami. » J'allai vers Jabril puisqu'on l'avait dit mon ami, et je

lui dis : « Je suis sous sa protection. » Et je me réveillai joyeux de cela.

J'ai interrogé ce cheikh au sujet de ses pratiques et de ses ouards. Il me dit : c'est peu de chose ; la Prière sur le Prophète.

Je dis que tout cela vient de la Prière sur le Prophète et de la pression de sa main. Et il a fait une invocation pour moi.

APPENDICE

NOTE SUR DEUX MANUSCRITS DU SOUS¹

I

LE « MNAQIB » DU BA'QILI.

L'auteur du mnaqib (recueil hagiographique) très connu dans le Sous sous le nom de « El Houdigi » mentionne souvent parmi ses sources Mohammed ben Ahmed ben Abdel Ouasa' le BA'QILI. Quelques feuillets, puis une copie trouvés dans le Sous, en donne ici quelques extraits.

L'auteur appartient à la famille maraboutique des « ait OUGHRRABOU », les « fils de la barque »², dont le nom évoque la venue par mer et l'origine andalouse que leur attribuent la légende et des textes de El Houdigi.³

Ils appartiennent à la grande tribu des Ida ou Ba'qil qui s'étend, plaine et montagne, depuis les portes de Tiznit jusqu'au sommet de l'Anti-Atlas et dans laquelle se trouve Kerdous, résidence du Prétendant El Hiba, puis de son successeur Mrebbi Rbbouh jusqu'à la pacification en 1934.

Les Ida ou Ba'qil font partie de la confédération des Ida OULTIT.

1. Voir N. H. S., page 32 et Hespéris 1949, 3-4, page 322.

2. Comme celui des « ait LBAHR », « ceux de la mer », près d'Asaka.

3. Abdel Ouasa' ben Mohammed, le Ba'qili, le fqih des « Ahl Sfina » (ait Ougherrabou) qu'on dit de la descendance de ABOULOALID IBN ROUHD (AVERROES) l'ANDALOU (Houdigi).

Le principal essaim des Ait Oughrrabou est dans une haute vallée de cette tribu, l'Asif n TIZGUI.

Le manuscrit commence ainsi :

« Certains de mes frères en Dieu m'ont demandé de leur écrire ce que je sais des Saints de notre pays des Ida OULTIT et autres, de notre temps, de nos compagnons, ou que nous avons rencontrés, dans notre pays de Sous, de nos cheikhs qui nous ont appris la science (droit, grammaire, etc.) et la belle modulation du Coran, et autres, connus par leur baraka de jadis et d'à-présent.

J'ai accepté, après avoir pris conseil de Dieu par l'istikhara. Et ensuite parce que, à parler des Saints, on fait descendre sur soi-même la bénédiction et on chasse les soucis.

Le premier de tous est le Pole, le flambeau du pays, la bénédiction des gens, au Levant et au Couchant. SIDI AHMED OU MOUSSA le SEMLALI.

Je l'ai fréquenté durant sa vie et je l'ai visité de nombreuses fois. Il nous disait « ce qui était dans notre tête et que Dieu seul savait ». Son mnaqib est connu.

Il est mort, sur « les hauts sommets », en 971 (1563) et a été enterré dans son cimetière, au TAZEROUALT, avec ceux de ses enfants que le cimetière a pu contenir. On y a bâti une qoubba. »

Ce texte prouve que l'auteur était contemporain de Sidi Ahmed ou Moussa.

Les textes suivants de mnaqib recoupent celui du Fawaid relatif au siège de Mazagan (1562).

C'est dans la biographie de deux Saints qu'il ne faut pas confondre parce qu'ils ont presque même nom et qu'ils sont contemporains ; Sidi Mohammed ben Brahim de Tizgui, Ida ou Ba'qil, et Sidi Mohammed ben Brahim Cheikh, de Tamanart.

« Parmi eux, le fqih Sidi Mohammed ben Brahim de Tizgui le Ba'qili, duquel le Cheikh (Sidi Ahmed ou Moussa) disait : « C'est un des Princes du Paradis. » Il était de *Tifriouin*, lieu ainsi nommé...

Il est mort en 976 (1568).

« Parmi eux, le Cheikh, le savant Sidi Mohammed ben Brahim, de Tamanart (Fawaid, page 77).

« J'étais là (c'est l'auteur du *muaqib* qui parle), quand il vint avec des compagnons, par le chemin aménagé (*Triq el mnja*), qui descend de Tamgert à Toussa et va chez les Ida ou Baqil. Nous étions enfants. Il demanda au propriétaire d'un champ riverain de déplacer vers son terrain le chemin qui était dangereux pour les bêtes et pour les gens. Celui-ci l'ayant permis, il déplaça le chemin, l'aplanit et on abandonna l'ancien chemin difficile.

Son soin était de faire toujours du bien aux Musulmans, par exemple faire jaillir des sources, creuser des citernes, construire des ponts, comme celui qu'il a bâti sur l'oued Oulghas¹.

J'étais encore là quand il vint avec nombre de ses enfants, de ses compagnons et de ses foqaras à la harka de BRIDJA sur l'ordre du Sultan *Moulay Abdallah*.

Monté sur sa jument, il était courbé sur elle à cause de l'âge. Les gens se pressaient autour de lui. Et il ne les laissait pas lui baiser les mains.

Quand il arriva aux *Ait Tfriouin*, où nous étions à lire le *Mokhtasar* de Sidi Khlil avec notre cheikh Sidi Mohammed ben Brahim le Ba'qili, quand celui-ci l'entendit, son esprit fut emporté par le désir violent de le rencontrer. Il sortit en hâte nu-pieds, sans souci des épines. Un d'entre nous lui ayant porté ses sandales, il le repoussa. Il s'en alla à la rencontre de son ami le cheikh Tamanarti.

Or, celui-ci ne descendait pas de sa jument. Notre cheikh le Baqili voulut lui baiser les mains. Mais le cheikh le tira

1. Les ruines de ce pont se voient en amont de Tankist. La légende dit que Sidi Mohammed ou Brahim Cheikh, pour bâtir ce pont avait sous ses ordres les « Jnouns », les génies, et que c'était pour permettre aux gens du Nord d'aller visiter Sidi Ahmed ou Moussa. Mais que le pont s'effondra quand les gens se mirent à ne plus respecter le chemin du Pèlerinage et à piller les pèlerins.

jusque sur l'arçon de la selle en lui disant : « Ceci n'est pas dans la Sounna. Et toi aussi, en es-tu là ? »

Il dit enfin : « Il y a deux choses, si vous ne rompez pas avec elles, je ne vous connais plus : C'est le baise-mains et l'appellation Sidi. Celui qui les a introduites dans notre pays c'est le fqih Sidi Lhassen ben Athman le Timli qui les a importées du Maghreb. Mais les cheikhs que nous avons connu dans notre pays, les « AKERRAMOU », les Oulad Abdelaziz d'Azrou Aissi, les foqaha des Rezmouka et Semlala, et autres, ils ne disaient que ceci : « A'mmi taleb flan », « mon oncle le taleb un tel », à qui était plus âgé qu'eux. Et « Taleb flan », « Taleb un tel » à qui était de leur âge ou leur inférieur.

Il est mort (Sidi Mohammed ben Brahim Cheikh en 971, deux mois après la mort du Cheikh Sidi Ahmed ou Moussa. »

Il a semblé intéressant de reproduire ces textes, non seulement pour le raccouplement du texte du Fawaid au sujet du siège de Mazagan, mais parce qu'ils évoquent naïvement la figure de ces marabouts et certains aspects de leur pays. C'est là que se rassemblaient les montagnards contre le makhzen (et contre notre colonne en 1917), avant d'aller garnir leur ligne de retranchements, leur « aderras » sur le Dyr (poitrail) de la montagne, au-dessus d'Ouijjan.

Quand on sort de Tiznit, sitôt franchi l'Oued Tazeroualt sous la vieille mosquée à tourelles d'Asaka, on s'élève sur l'Anti-Atlas à travers la tribu des Ida ou Baqil, d'abord par le défilé, boisé d'arganiers, jadis paradis des coupeurs de route qui s'appelle « Agouni n Sidi Ighiati », le « ravin de Monseigneur le joueur de flûte. »

Puis une longue allée de palmiers marque le fond de la vallée de Tighmi. A mi-pente, dans un bouquet de verdure, il y a dans la fraction Id Taleb de Tiggui la petite mosquée ancienne de Tifriouin (dont il est question dans les textes).

Au delà de ce point et tout le long de la montée dite de Kerdous, l'œil peut se donner la joie de plonger sur un paysage de petites vallées (« Isaffen » pluriel de « asif », l'oued d'où le

nom *ait Isaffen* de ces hautes fractions), étoilées de marabouts, dominées par les sommets découpés de la montagne et qui forment l'asif n Tizgi. On y aperçoit, un peu en aval de la gorge de Imi Ougmir le tombeau du saint populaire, Sidi Ahmed Aba'qil, Cheikh Aba'qil. Puis les mosquées de Ighazan, *Mouzit*, Agherrabou. Puis le col et la mosquée de Toussa. Tous des *Ait Ougherrabou*.

L'énumération de toutes ces petites mosquées-écoles, presque toujours près du tombeau d'un saint, montrent que ce pays fut jadis un centre religieux important.

« Id Taleb », ce vocable est évocateur de science. Ils sont descendants de Sidi Mohammed ou Brahim le Baqili. Leur petite mosquée de Tifriouin est celle où il fit la classe et qui fut le lieu de sa rencontre avec son maître.

L'oued, au seuil de la mosquée, est presque toujours à sec. Une crue a cependant emporté un charmant petit pont ancien qui existait encore il y a dix ans, et probablement contemporain des Saadiens.

Cet oued, à travers le pays de Tighmi, va se joindre à l'oued Tazeroualt pour former l'oued Massa.

Des Id Taleb, par un petit seuil, on gagne l'asif N Tizgui. C'est, par la gorge d'Imi Ougmir, le chemin habituel des montagnards Ida ou Ba'qil allant au Souq el Had d'Anzi, par l'Arba', dit de Sidi Ahmed ou Moussa, où est une antique mosquée. Et c'est sans doute le « Triq el mnja' » du marabout constructeur de travaux publics.

Les beaux noms berbères des sommets dentelés dominant cette vallée sont récités dans une prophétie annonçant l'inévitable soumission de la montagne, dont l'auteur Sidi Mohammed Oua'jli¹, un marabout des Ida ou Ba'qil, vivait au début du XIX^e siècle, au temps de Sidi Hachem, le chérif de Tazeroualt.

« Ida Oultit, sur les crêtes ou sur les crinières. Impossible à vous d'échapper aux gens du Nord.

1. Hespéris, 1925, 3^e trimestre.

D'Azrou Zegzaou, jusqu'à Toumanar et à Tamagoust. Impossible à vous d'échapper aux gens du Nord. »

A Ida Oultit, afa izig negha afa ouzag, Mendra is gis tenjem i l Gherraba.

Azrou Zegzaou s Toumanar s Tamagoust, Mendra is gis tenjem i l Gherraba. »

II

LE « BICHARAT EZ ZAÏRIN » DE SIDI DAOUD AKERRAMOU.

Ce « mnaqib », de la fin du XVIII^e siècle, est également consacré aux saints du Sous, en particulier ceux des Ida ou SEMLAL. Son auteur est Sidi DAOUD ben Ali ben Mohammed le SEMLALI, le JAZOULI, le KERRAMI.

Il est originaire de TAZMOUT, des Ida ou SEMLAL TAZMOUT (carte 5-6 de Kerdous, à l'Est du poste d'ANZI) est à la crête de l'Anti-Atlas, aux confins des deux tribus Ida ou Gersmouk et Ida ou Semlal.

Voisin de Tafraout l Mouloud des Ida ou Gersmouk, il n'est séparé que par la crête des Ait MOULAY, reliquaire des saints Ida ou Semlal. Tout ce pays est le pays des saints.

Tazmout est le lieu d'origine de deux grandes familles maraboutiques, les Oulad Akerramou (celle de notre auteur), et celle des Oulad Sidi ABDALLAH ou YAQOUB, les Yaqoubiin, dont on parlera plus loin.

Le manuscrit est de la fin du XVIII^e siècle. Cela ressort du fait que la mère de l'auteur, Lalla Ta'zza Sliman, est morte en 1155 (1742). Elle est enterrée à Taddert n Tiouslan, non loin d'une petite medersa au bord de la route (d'Anzi à l'Arba' des Ait Hamed).

Le manuscrit appartenait à la bibliothèque du Cadi Si Moussa Rezmouki. Sur la copie qu'il a bien voulu m'en faire faire, il a écrit de sa main les vers suivants, dont le sens, très

libéral, est qu'il y a de braves gens dans toutes les religions. Et aussi le contraire.

« Gloire à Dieu qui rend facile à chacun ce pourquoi Il l'a créé. Combien de saints de Dieu Très-Haut ont ceinture au milieu du corps. Que de mécréants font l'appel sur le sommet des minarets. »

Le « Zonnar », c'est la ceinture qui était jadis le signe des tributaires chez les Musulmans, et qui, pour le poète, est le signe des Chrétiens¹. Le « moudden » (dont nous avons fait « muezzin ») est celui qui fait appel à la prière sur le minaret des mosquées.

Cela se passe de commentaire. Il n'est pas insignifiant de mettre l'accent sur cette preuve de libéralisme, sur ce manque de fanatisme d'un pieux Musulman attaché au culte des saints dont tous ces manuscrits sont une glorification, alors que des Musulmans rigides le taxent d'idolâtrie.

LES OULAD AKERRAMOU.

De même que les Ait OUGHERRABOU du précédent mnaqib, les Oulad Akerramou disent avoir une origine andalouse, ainsi qu'on le voit en plusieurs passages du manuscrit.

Le passage le plus important est celui-ci, relatif au cadî Aboubeker Ibnou l'Arabi :

« Parmi eux (parmi les saints des Semlala), le cheikh, le savant des savants, l'océan de science qui a réuni en lui les sciences de la Loi et de la mystique (chari'a ou lhaqiqa), Sidi Mohammed ben Abdallah ben Ahmed, connu sous le nom de IBNOU L'ARABI el M'afri, l'ANDALOU de Séville, le cadî Aboubker Ibnou l'Arabi. »

Il est l'ancêtre de certains Semlala.

Sidi Said ben Sliman Akerramou a dit : « Il est notre ancêtre.

1. « Nous nous engageons à porter des ceintures au milieu du corps », traité entre les chrétiens et Aomar ben Khettab Ouancherisi, *Arch. Mar.*, tome XII, p. 235.

Il y a entre lui et nous tant de générations, peut-être dix ou plus. C'est lui qui a maudit les gens de TADMAMT, dans des vers répandus parmi les gens, pour avoir passé la nuit à jeun dans leur mosquée...

« Ibn Bachkoual a dit : C'est le savant à la science étendue, le sceau des savants andalous, le dernier de leurs imams...

« Il est mort à Fès en 543 (1148). »

(Fin de la citation.)

La tombe d'Ibnou l'Arabi est à Fès, à l'intérieur de Bab Mahrouq, sous un palmier, près de Sidi Messaoud Filali.

Tadmamt est une petite zaouia au pays des Ait Ilougan (Chtouka), près du marabout de Sidi MZAL Ouharoun, dont le fqih nous a dit ceci, en présence du cheikh (en ce temps-là) de la tribu, Moulaï Ahmed n ait Cherif :

« Autrefois, le pays était beaucoup plus peuplé. L'eau de la rivière était douce. Un jour, passa le cadi Ibnou l'Arabi, un Andalou. Il passa la nuit sans qu'on lui donnât l'hospitalité. Alors, il maudit Tadmamt en disant :

« Que Dieu vous ruine, gens de Tadmant. Que le chacal passe entre le douar et le marabout et que votre eau devienne amère.

« Akoun ikhlou Rabbi, ait Tadmamt. Ar kigh izri ouchchen ger oudouar d lqoubt, aisharrou aman ennoun. »

Sidi MZAL ouharoun, frère de Sidi 'Amr ouharoun, du Haut Ras el oued, mentionné dans le « TACHAOUF » du Tadili. On dit qu'il est des SEMLALA Ait Ouaggag, famille de Sidi OUAGGAG enterré à Aglou.

La plus grande partie du manuscrit est consacrée aux personnages de la famille de l'auteur, les Oulad Akerramou, hommes et femmes, avec des récits de miracles d'une naïveté charmante, relatifs à sa mère, Tazza Sliman, à sa tante Fatma Sliman, mortes toutes deux en 1753.

Le chapitre relatif à Sidi SAÏD AKERRAMOU est traduit dans N. H. S., pages 220-224, de même que le chapitre relatif à Sidi MOHAMMED ben SLIMAN le JAZOULI (pages 216-219).



LES OULAD SIDI ABDALLAH BEN YAQOUB (YAQOUBIIN).

Cette famille est également originaire de Tazmout. On se bornera à citer le chapitre relatif au fondateur :

Parmi eux (les saints des Semlala), le marabout, le grand savant SIDI ABDALLAH BEN YAQOUB LE SEMLALI, doué de miracles étonnants et de divination merveilleuse, le sceau des maîtres possédant la vérité au pays des Jazoula. Il a composé des livres. Ce fut un saint.

Il s'est adonné à l'enseignement, pendant 35 ans à la mosquée de Tazmout. Son renom était répandu et les gens venaient de tous les coins de l'horizon pour s'instruire auprès de lui. Il avait de la finesse, bel état, religion ferme et belle manière de vivre.

Il est mort, plus qu'octogénaire, dans sa maison de Tazmout en 952 (1642).

(Fin de la citation.)

Il est dit, dans une note manuscrite de Sidi ALI ben MOHAMMED, chérif actuel de Tazeroualt, que Sidi Abdallah ou Yaqoub, contemporain du « roi de Tazeroualt » Sidi Ali bou Dmia, aida celui-ci à conquérir le pouvoir.

Il y a des Yaqoubiïn (mosquée et tombeaux de la famille) à Taddert n Tiouslan, non loin d'Anzi, à Taddert nait Tidrarin, dans la plaine à l'Est de Tiznit. Leur zaouia la plus importante, en dehors de Tazmout, fut celle d'Adouz, près du Had de Tamacht (au-dessus de la route actuelle directe de Tiznit à ANZI). Ce fut un centre important de dissidence jusqu'à la pacification. Les Yaqoubiïn ont fourni et fournissent des professeurs dans plus d'une medersa de la région de Tiznit. Tels Sidi Abdelaziz l'Adouzi et son fils Sidi Brahim ben Abdelaziz, actuel marabout de Sidi bou Abdelli.

SUR LA MYSTIQUE DANS LE SOUS.

La doctrine mystique du « djazoulisme » tire son nom d'un Chleuh de l'Anti-Atlas, Sidi Mohammed ben Sliman, le Semlali, le Jazouli, le Chadili.

Semlali, parce que originaire des Ida ou Semlal, tribu de l'Anti-Atlas de la grande confédération des Ida Oultit.

Jazouli ou Guezouli parce que l'Anti-Atlas était alors le pays des Jazoula ou Guezoula, alors qu'il n'est plus aujourd'hui que le nom d'un des deux « lefs » qui se partagent les tribus du Sous.

Chadili, parce que disciple du cheikh Abou Lhassen ech Chadili qui a lui-même donné son nom à la doctrine mystique des Chadliya. *Chadilisme* et *Djazoulisme* sont donc synonymes.

Le chadilisme, venu d'Orient, héritier lointain des doctrines du grand soufi El Hallaj, se propagea très vite en Espagne et dans l'Afrique du Nord.

Il suffit de citer les noms de Sidi bou Mdiane, de Tlemcen, de Ibnou el 'Arabi, de Séville; d'Ibn A'bbed de Ronda.

Puis le mystique rifain, Moulay Abdesslam ben Mchich, du Djebel A'lam, le grand saint des Djebala, qui transmet lui-même la doctrine à son disciple le Jazouli.

De nombreux ouvrages sont consacrés à la biographie du Jazouli. Citons : le « Moumtia' el asma » (non traduit) de Mohammed el Fasi, et le « Daouhat en Nachir de Ibn Askar » (traduit).

Ces deux livres ne donnent aucune précision sur le lieu de naissance du Cheikh.

Ibn Askar dit simplement : « Un taleb de son pays m'a dit qu'il était du village de Sahel, sur l'ouadi Tankourt. » Cela ne correspond absolument à rien. La précision suivante a été recueillie sur place au sujet de ce lieu de naissance :

« Quant on va de Tiznit à l'Arba' de Tafraout, on quitte la

route de Foum el Hasan un peu après Tifermit, chez les Ida ou Ba'qil, après la longue et belle montée dite du Kerdous.

On entre alors chez les Ida ou Semlal, passant près du marabout de Lalla Ta'zza Tasemlalt, longeant le grand ravin qui est la haute vallée de l'oued Ida ou Semlal.

Le sommet principal de la crête de la rive gauche de cette vallée est la montagne de Toungount sous laquelle se trouve un véritable reliquaire des saints Ida ou Semlal.

Les Ait Moulai¹ (dont le nom est caractéristique), sous la crête, sont le pays de naissance du Jazouli. Là se trouve le tombeau de son propre frère Sidi Boubeker ben Sliman.

Tout à côté est Bou Merouan, lieu de naissance de Sidi Ahmed ou Moussa. Et il n'est pas sans importance de remarquer que le grand saint du Sous était le « pays », et presque le contemporain du grand mystique, instigateur du mouvement maraboutique qui, aux xv^e et xvi^e siècles, prêchant la lutte contre les chrétiens, aida à fonder la dynastie des Saadiens.

Parmi les mystiques qui font la chaîne, il faut citer Ibn Aṭa Allah, d'Alexandrie (m. 1309), et Ibn 'Abbad² de Ronda (m. 1394). Le premier est l'auteur des Sentences « Hikam » qui portent son nom. Le second est le commentateur de ces Sentences « Cherḥa Hikam », dans lesquelles est exposée la doctrine du chadilisme, et dans lesquelles M. Asin Palacios a trouvé bien des ressemblances avec celles de Saint-Jean de la Croix³ (m. 1591).

1. Ait Moulai, les frères de Monseigneur (Moulai, c'est le Jazouli).

2. Ibn A'bbad a vécu à Salé et à Fes, tombeau près de Bab Ftouh (Bab el ahmra), v. un précurseur hispano-musulman de Saint-Jean de la Croix, Asin Palacios, *Études carmélitaines*, octobre 1932 et *Revue espagnole Al Andalous* (1948-1952).

TABLE DES MATIÈRES

(RÉSUMÉ) DU FAWAID

	Pages.
PRÉFACE.	111
INTRODUCTION.	5
Note de Sidi ABDELHAY El KITTANI sur le FAOWWAID.	7
Extrait du livre : Les Historiens des CHORFAS, de M. LÉVY-PROVENÇAL.	9

TITRE

LES MAITRES DE L'AUTEUR.	10
Citations.	10
Excellence de l'Histoire.	13
Divisions du livre, Chap. I.	15
LES MAITRES DE L'AUTEUR (suite).	
Le père de l'auteur, MOHAMMED ben AHMED le MGHAFRI.	15
Le « Hadit » du chapelet.	19
LES MAITRES DU PÈRE DE L'AUTEUR (suite).	20
Sidi AHMED ES SAIAH El HAH.	21
Sidi MOHAMMED OUISADEN, le Sektani.	21
Le « Hadit » de l'hospitalité.	24
LES MAITRES DE L'AUTEUR (suite).	
Sidi MOHAMMED ben AHMED, Ibnou El OUAQQAD, grand Cadi de Taroudant au temps de El MANSOUR et ses maîtres.	26
Le « Hadit » de la Clémence.	30
Le Tenessi.	31
CHEKROUN, le Tlemsani.	32
El ISTINI, le Fasi.	34
ADAFEL.	34
SAÏD REGRAGUI.	35
ABDALLAH ben HOSEIN, de Tamesloht.	35
LES MAITRES DE L'AUTEUR (suite).	
Sidi SAÏD ben ALI El INDOUZAL.	36
Le « Hadit » de la Justice, ses maîtres (de Sidi Saïd).	37

MOHAMMED ben MEHDI ben GHAZI JERRARI (le cadî du Sous et les rabots).	37
SIDI BELQASSEN CHEIKH (El KOUCH).	38
LES MAITRES DE L'AUTEUR (suite).	
ABOU ATHMAN SIDI SAÏD SEMLALI AL ABBASI.	40
Le rêve du Cadi.	41
Sur la peste de 1596 à 1607.	42
Mort de EL MANSOUR (1603-1612).	42
— du TORGHI.	43
— de AHMED ben SAÏD EL HACHTOUKI (le miracle de la planchette).	44
LES MAITRES DE L'AUTEUR (suite).	
MOHAMMED ben A'MR, le BA'QILI.	45
ABDERRAHMAN ben A'MR, le BA'QILI (le Jradi, le Zional).	46
MANSOUR le Soussi, le MOUMENI.	47
SAÏD EL INDOUZALI et EL MANJOUR.	47
MOHAMMED ben EMBAREK, le Tiouti.	48
ABDERRAHMAN ben ALI EL HAMDI.	48
(Son hôte le Trghi).	49
SAÏD EL HILALI EL SEMLALI.	49
MOHAMMED ben ALI EL HOUZALI.	50
MOHAMMED ben ABDALLAH, le Tamanarti.	50
Dont les maîtres furent :	
MOHAMMED ben BRAHIM, le Tamanarti et ses deux fils cités plus loin (Torjama de Si ABDALLAH OU EMBAREK).	51
MOHAMMED ben AHMED REZMOUKI.	51
LES MAITRES DE L'AUTEUR (suite).	
AHMED ben AHMED AQIT, le Senhaji, le Soudanais.	51
AHMED ben MESSAOUD EL HOUZALI (Indaouzal).	53
ABOU MEHDI AISSA ben ABDERRAHMAN SOUKTANI (grand cadî du Sous puis de Marrakech).	55
Et les maîtres de celui-ci :	
ABOU AMRANE MOUSSA TOUDMAOUI.	56
ABOU ALI LHASSEN ben BRAHIM SEKTANI.	57
AHMED ben YAHIA, le Tinzerti, Soussi.	58
MOHAMMED ben ALI, le Jezouli, EL ANSAOUI (élève du professeur Et TRGHI).	59
—	
LES MAITRES DE L'AUTEUR, Chefs de Confrérie (Chioukh et tariqa).	59
ABDALLAH ben SAÏD le DAOUDI EL HAHÎ de Tafilalt.	59
Ses maîtres : son père SIDI SAÏD ben ABDENNAÏM.	62
SIDI ABDALLAH EL HIBTI.	63
SIDI AHMED OU MOUSSA (suite plus loin).	65
SIDI AYAD ES SOUSSI.	64
LES MAITRES DE L'AUTEUR (suite).	
Note sur les Aït Daoud.	65

Sidi Yahia ben ABDALLAH, maître du Sous	66
Les maîtres de celui-ci : Abdallah b Saïd	67
AHMED ben MOHAMMED le Draoui, Adafel	67
MOHAMMED ben MESSAOUD le NADHI (Korbal)	68
MOHAMMED ben YACOUB le Senahji, le Sektani d'Imi n Tattelt	70
MOHAMMED ben ATHMAN ben BRAHIM TAMANARTI (son maître MOHAMMED ben BRAHIM TAMANARTI ci-dessous)	73
ABDALLAH ben EMBAREK D'AQA	75
Ses maîtres :	
MOHAMMED ben BRAHIM TAMANARTI	77
Les deux fils de celui-ci	79
AHMED ben SLIMAN REZMOUKI	80
AHMED ben ABDERRAHMAN le MZGDADI, le Tizerkini	80
Sidi AHMED Ou MOUSSA jusqu'à la fin	85
APPENDICE	107

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE DURAND, A CHARTRES (E.-ET-L.), FRANCE (7-1953).
2875. — Dépôt légal : 3^e trim. 1953.
